

SOUTIEN À L'UKRAINE RÉSISTANTE

BRIGADES ÉDITORIALES DE SOLIDARITÉ

SPÉCIAL

RÉSISTER CAMÉRA AU POING

n° 47 – 25 mars 2026

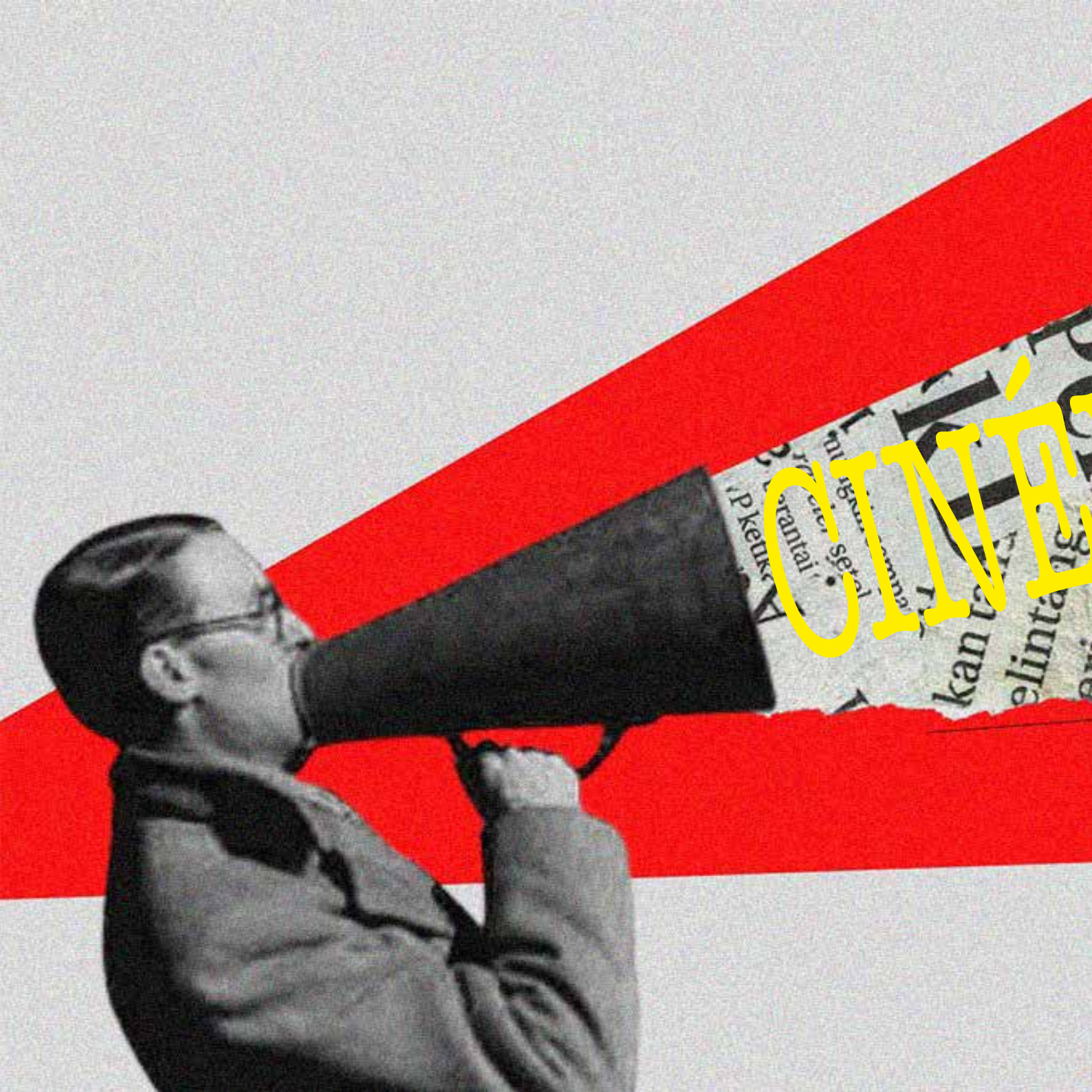




Table des matières

Caméra au poing!	5
Retour à DocuDays	9
Le cinéma ukrainien et l'avenir du travail	17
La solidarité, c'est pas du cinéma!	23
La guerre dans le cinéma ukrainien : représentation de l'armée, place des femmes et critique sociale	25
« Le film le plus important qui se déroule actuellement dans le monde »	33
Dompter la guerre par l'art	39
<i>Atlantis</i> : un film prophétique	43
Filma, le festival du film féministe ukrainien	47
J'espère contre toute attente	52
Déshumanisation : leurs mots pour la dire	53
Ukraine CombArt était à Kyiv pour le 22 ^e Festival DocuDays	58
Le cinéma d'Ukraine après-Maïdan	71
Le cinéma ukrainien, outil de connaissance pour la solidarité	72
<i>Kino</i> , une revue de cinéma d'avant-garde	78
Le bataillon invisible	83
Pour l'égalité des femmes sous l'uniforme : les mêmes droits que les hommes sans les codes virilistes...	84
L'usine, l'art et la torture ou les trois vies d' <i>Izolatsiya</i>	87
Rita Burkovska : son choix des armes	93
Les combattantes antiautoritaires ukrainien-nes font leur cinoche	95



Caméra au poing !

Sophie Bouchet-Petersen

« Nous devons prendre le pouvoir sur la narration de notre propre histoire »,
Iryna Tsilyk, cinéaste.

« Chaque fragment d'art est une brique de notre forteresse »,
Maksym Nakonechniy, cinéaste.

À l'occasion des projections organisées par Ukraine CombArt et le Comité français du Réseau européen de solidarité avec l'Ukraine avec le Festival international du film documentaire et des droits humains, le jeudi 16 avril au Cinéma des cinéastes (Paris), [Soutien à l'Ukraine résistante](#) publie à nouveau différents articles qui, depuis le début de l'invasion à grande échelle de l'Ukraine par la Russie, ont évoqué le cinéma ukrainien, sa vitalité, sa diversité, sa créativité. Sa combativité, aussi, car les cinéastes ukrainien·nes font de leur art une arme de résistance à l'invasion. Un démenti cinglant de la négation systématique de la culture et de l'identité ukrainiennes par le régime du Kremlin, son chauvinisme grand-russe et sa réécriture mensongère de l'histoire.

Fictions et documentaires donnent à voir et à comprendre ce qu'il en fut de l'Ukraine d'antan et ce qu'il en est de l'Ukraine d'aujourd'hui. Ces œuvres, désormais présentées dans tous les grands festivals internationaux, y recueillent de nombreux prix.

Le cinéma ukrainien contre le génocide culturel, but de guerre du régime russe

Dans la guerre existentielle que la Fédération de Russie impose à l'Ukraine, la culture est aux avant-postes et, en son sein, les arts et les métiers du cinéma. La guerre d'anéantissement des soldats de Poutine, avec ses exactions, ses crimes de guerre et ses crimes contre l'humanité, est aussi un *génocide culturel*, méthodiquement planifié et massivement mis en œuvre : théâtres, monuments historiques et équipements culturels ciblés par les missiles et les drones, bibliothèques détruites et musées pillés, russification forcée dans les territoires occupés, l'éradication de la culture ukrainienne est un but de guerre du régime de Moscou.

Il prolonge et renouvelle l'ancienne tradition de l'impérialisme russe qui – de Catherine II à Staline, en passant par les décrets du 19^e siècle interdisant la langue ukrainienne, la « Renaissance fusillée » des années 1920 exterminée durant les années 1930, les artistes ukrainien·nes déporté·es au Goulag – n'a eu de cesse d'imposer la suprématie bottée du « monde russe » et l'obligation faite à tous de devenir « culturellement russes ».

Une appropriation culturelle généralisée a décrété qu'écrivains, peintres et cinéastes ukrainiens étaient russes, forcément russes. D'Ilya Repine peignant les cosaques zaporogues mais assigné à « l'âme russe » à Dziga Vertov et Oleksander Dovjenko, l'un des fondateurs du cinéma ukrainien dans la première moitié du 20^e siècle, en passant par Gogol, Malevitch,

Sonia Delaunay et bien d'autres. Les musées occidentaux ont longtemps relayé cette annexion induite à la culture russe et commencent seulement, à la demande des historien·nes d'art ukrainien·nes, à modifier leurs cartels pour rétablir la vérité biographique de celles et ceux qui, né·es en Ukraine, y ayant vécu et travaillé, en ont célébré l'histoire et les paysages, la culture et la nature. Face à l'occultation de la dimension ukrainienne des œuvres abusivement russifiées, décoloniser notre regard, c'est aussi cela soutenir la résistance ukrainienne !

Filmer et combattre



Le 7^e art a, en Ukraine, une histoire au long cours, des avant-gardes du cinéma muet, riches d'audaces formelles inédites, aux cinéastes d'aujourd'hui. Elle est scandée d'éclipses, de répressions, de résistances au « réalisme socialiste » et de renaissances, ancrée dans les studios de Kyiv et d'Odessa (qu'on appelait jadis l'« Hollywood des bords de la mer Noire »). L'excellent livre d'Anthelme Vidaud, *Ciné-Ukraine : histoire(s) d'indépendance* (Warm, 2023) en retrace les différents moments. Il donne la parole à cette nouvelle génération de cinéastes qui incarnent, dans tous les genres et tous les styles, la riche cinématographie ukrainienne contemporaine, et dont Maïdan, le Donbass, la Crimée puis l'invasion à grande échelle ont nourri l'engagement artistique. Nous vous en recommandons chaudement la lecture !

« L'épuration culturelle, a déclaré le Conseil de l'Europe en 2024, est de plus en plus utilisée comme une arme de guerre. » À ce crime-là, les artistes ukrainien·nes s'opposent avec

force. Culture de la résistance et résistance de la culture vont pour elles et eux de pair. Dès 2014, pour certain·es, et dès février 2022, pour beaucoup, nombre de cinéastes et de comédien·nes ont fait le choix de s'engager militairement. Comme Volodymyr Rushchuk, qui confesse, non sans humour, que sa seule expérience de la guerre était d'avoir tourné des films d'action. Comme Rita Burkovka, formidable interprète de Lilia, pilote de drones, héroïne de *Butterfly Vision*, le beau film de Maksym Nakonechnyi. Comme Anastasia Tchevtchenko, chanteuse et actrice, comme Alisa Kovalenko, cinéaste dont nous projetons le 16 avril *My Dear Theo*. Et comme Oleh Sentsov (auteur notamment de *Gamer* et de *Rhino*), cinéaste natif de Simferopol engagé contre l'annexion de la Crimée, arrêté et condamné à vingt ans de détention dans un bagne sibérien, dont la grève de la faim de 145 jours a suscité une large mobilisation internationale, et qui a été finalement libéré à la faveur d'un échange de prisonniers.

Nombre de cinéastes et de techniciens du cinéma ont payé de leur vie leur résistance à l'invasion. Comme Viktor Onysko, célèbre monteur dont le nom de guerre était « Tarentino », comme les acteurs Pavlo Li, Roman Filonov ou Pavlo Yeremenko. Beaucoup, venus du cinéma aux forces armées, ont reconverti leurs compétences et savoir-faire : chefs opérateurs à l'œil aiguisé devenus dronistes, costumières cousant des uniformes, responsables d'effets spéciaux se faisant artificiers...

Une nouvelle génération de cinéastes à l'offensive artistique

Le cinéma ukrainien était à terre lors de l'indépendance de 1991. Un soutien volontariste des pouvoirs publics et l'énergie ardente d'une nouvelle génération de cinéastes l'ont aidé à renaître. Maïdan fut «une école de cinéma à ciel ouvert» où beaucoup firent leurs premières armes. La guerre a décuplé cette dynamique : annexion de la Crimée, siège de Marioupol, combats sur le front, résistances ordinaires, histoire de l'Ukraine... La production de documentaires de qualité a explosé. *Le bataillon invisible* d'Alina Gorlova, Svitlana Lishchinska et Iryna Tsilyk a montré le rôle des femmes dans l'armée et fait avancer la cause de l'égalité sous l'uniforme. *Intercepted*, d'Oxana Karpovytch, a livré un document saisissant sur la déshumanisation des Ukrainien·nes par les troupes d'occupation. *La cacophonie du Donbass*, d'Igor Minaev, (titre qui fait ironiquement écho à la *Symphonie du Donbass* de Dziga Vertov) déconstruit la propagande stalinienne et le mythe de Stakhanov et *Isolation* décrit les métamorphoses d'un lieu de production puis de culture devenu «le Dachau de Donetsk».

Le cinéma de fiction n'est pas moins foisonnant mais encore insuffisamment connu à l'étranger, à l'exception du *Serment de Pamfir*, qui se déroule en pays houtsoule, dans les Carpates, ou d'*Atlantis*, la dystopie prémonitoire de Valentyn Vassyanovytch.

Il faudrait aussi parler de Sergueï Loznitsa et de sa très riche filmographie, dont le poignant *Babi Yar Contexte*, d'Ivan Orlenko, de Maryssia Nikitiouk, de Roman Bondartchuk,

directeur artistique du Festival Docudays et auteur de l'excellent film *Les shérifs ukrainiens*, de Nariman Aliev, cinéaste tatar de Crimée dont *Homeward* a été sélectionné à la section «Un certain regard» de Cannes, des cinéastes-correspondants de guerre Mstyslav Tchernov (*20 jours à Marioupol* et *À 2 000 mètres d'Andrivka*) et Zabrina Zabrisky (*Kherson. Human Safari*) et de beaucoup, beaucoup d'autres.

Nous avons projeté nombre de ces films dans différentes salles parisiennes et en régions. Malgré les bombes et les drones, projections et festivals continuent d'attirer, en Ukraine, un large public, comme nous l'avons constaté lors de la 22e édition du Festival Docudays à Kyiv en juin dernier.

Sur le front du cinéma, l'Ukraine est à l'offensive et les spectateur·trices sont au rendez-vous. Là-bas et ici. Ces films documentaires et de fiction aident à rétablir la vérité, passée et présente, à prendre la mesure d'une sujétion pluri-séculaire qui n'a jamais eu raison de la volonté d'émancipation ukrainienne, à montrer le vrai visage de la guerre d'agression dans les villes, les villages, les tranchées, à combattre le mensonge et la propagande, à mettre à l'honneur la culture vivante de l'Ukraine contemporaine. Merci pour leur talent et leur opiniâtreté aux cinéastes de l'Ukraine résistante !

Sophie Bouchet-Petersen est secrétaire générale d'Ukraine CombArt et membre du Comité français du RESU.

Merci à toutes celles et tous ceux qui se sont mobilisé·es avec Ukraine CombArt, le Collectif 69 de soutien au peuple ukrainien et l'association Lyon Ukraine pour que l'accueil en résidence à l'Opéra de Lyon (du 9 au 19 mars) de six danseuses et danseurs de l'Opéra national d'Ukraine à Kyiv soit un succès !

Nous rendrons compte prochainement, dans un film à voir en ligne et dans un prochain numéro de *Soutien à l'Ukraine résistante*, de l'intensité et de la très riche programmation de ces dix jours, émaillés de rencontres et de débats, d'échanges entre artistes français et ukrainiens, de performances et de découvertes réciproques.

Le 17 mars au cinéma Lumière Terreaux de Lyon, la projection de *The Sky Was on Fire: Ballet and War in Ukraine* a fait salle

comble : un film superbe jamais montré en France, des témoignages bouleversants de danseurs et danseuses qui résistent avec leur art et, pour certain·es, les armes à la main.

«Danser, témoigner, résister» : l'idée de ce séjour est née lors du voyage d'Ukraine CombArt à Kyiv en juin dernier et des contacts que nous avons alors pris avec le Ballet national d'Ukraine. C'est également lors de ce voyage, à l'invitation du Festival international du film documentaire et des droits humains, qu'est née l'idée d'organiser ensemble la projection de deux films ukrainiens jamais présentés à Paris, qui témoignent, dans des registres très différents, du quotidien de la guerre d'invasion et de la résistance ukrainienne.





Jeudi 16 avril

au Cinéma des cinéastes

(7 avenue de Clichy – 75017 Paris)

POUR RÉSERVER LA SOIRÉE
CLIQUER SUR LE LOGO

à 19 heures

Kherson, Resistance Goes On
de Tetiana Symon

POUR RÉSERVER CETTE SÉANCE
CLIQUER SUR LE TITRE

à 20h30

My Dear Theo
d'Alisa Kovalenko

POUR RÉSERVER CETTE SÉANCE
CLIQUER SUR LE TITRE

**Projections suivies d'un débat avec les
réalisatrices**

**Buffet ukrainien et exposition d'œuvres
d'artistes ukrainien·nes**

Retour à DocuDays

Dans la guerre infligée à l'Ukraine par la dictature du Kremlin, les affinités entre œuvres d'art et actes de résistance sont flagrantes, vitales, multiples et revendiquées par les artistes. Il ne s'agit pas ici d'art de propagande mais de l'art comme arme contre la négation coloniale de la culture ukrainienne, d'hier et d'aujourd'hui, et comme force de vie face à la tentative d'éradiquer la nation ukrainienne, de la briser et de lui interdire un avenir librement décidé.

La résistance artistique en Ukraine est bien, comme le dit l'historien d'art Georges Didi-Huberman, «une façon de voir, par la porte entrebâillée, la lumière qui porte en elle le désir indestructible d'émancipation».

Des projections organisées avec le Festival ukrainien Docudays

Invitées à la 22^e édition de ce festival mondialement connu et reconnu, nous y avons découvert une programmation foisonnante (plus de 70 documentaires de grande qualité), la variété des talents des documentaristes ukrainien·nes (dont de nombreuses réalisatrices), la vitalité d'une créativité artistique que la guerre n'a pas éteinte mais, à bien des égards, stimulée.

Outre les projections organisées dans le grand cinéma Zhovten de Kyiv et quelques salles proches, de passionnants débats ont éclairé, dix jours durant, différents aspects de la relation entre cinéma documentaire et défense des droits humains: les questions éthiques posées par les tournages en temps de guerre avec

des populations fragilisées ou traumatisées (Susan Sontag parlait en son temps d'une «éthique du regard», plus que jamais d'actualité), la responsabilité de la société civile et le rôle de l'État dans la perspective d'une vigilance critique que la loi martiale n'atténue pas et d'une démocratie plus participative, la fonction d'un art de mémoire et d'histoire qui permette aussi de combattre les mensonges et le négationnisme de la propagande poutinienne.

D'une grande diversité stylistique, ces documentaires que nous avons alors découverts ont en commun d'interroger toutes les dimensions de ce que la guerre fait aux humains, des populations civiles systématiquement ciblées et massivement déplacées aux soldats et soldates engagés·es sur le front, sans oublier le calvaire de la répression et de la russification forcée dans les territoires occupés et illégalement annexés, les violences sexuelles érigées en armes de guerre, la réinsertion parfois difficile des prisonniers de guerre après leur retour de captivité et, plus généralement, les vies bouleversées de toutes les générations.

Au-delà de ce remarquable festival qui draine 26 000 participants, Docudays est le vaisseau-amiral d'activités multiformes au long cours, parmi lesquelles :

- Docu/Club et son réseau de 500 ciné-clubs qui irriguent tout le territoire ukrainien, des grandes villes aux petits villages, et dont les projections-débats servent aussi de supports à des mobilisations locales sur des sujets choisis par les habitants;
- Traveling Docudays UA et son festival itinérant;

- Docu/Pro, une plateforme pour les professionnels et les spécialistes du cinéma documentaire;
- le cinéma en ligne avec DocuSpace;
- le programme artistique interdisciplinaire Docu/Synthesis;
- les campagnes Rights Now! sur les droits humains;
- les Archives de la guerre qui, avec leurs millions de documents enregistrés et filmés, constituent aujourd'hui les plus grandes archives multimédias indépendantes sur la guerre d'invasion, dont provient le film sur Kherson que nous projetons le 16 avril.

My Dear Theo, un film d'Alisa Kovalenko : pour la première fois à Paris

« Quand tu fais un documentaire, tu vis la vie de tes personnages et ça te change. Le vrai cinéma est celui qui questionne »,
Alisa Kovalenko.

Ce film nous a bouleversés lorsque nous l'avons découvert à Kyiv lors du Festival Docudays.

Il n'a été montré en France qu'à deux reprises début 2026 : au festival Travelling de Rennes et au festival Fipadoc de Biarritz. Le 16 avril, il sera projeté pour la première fois à Paris.

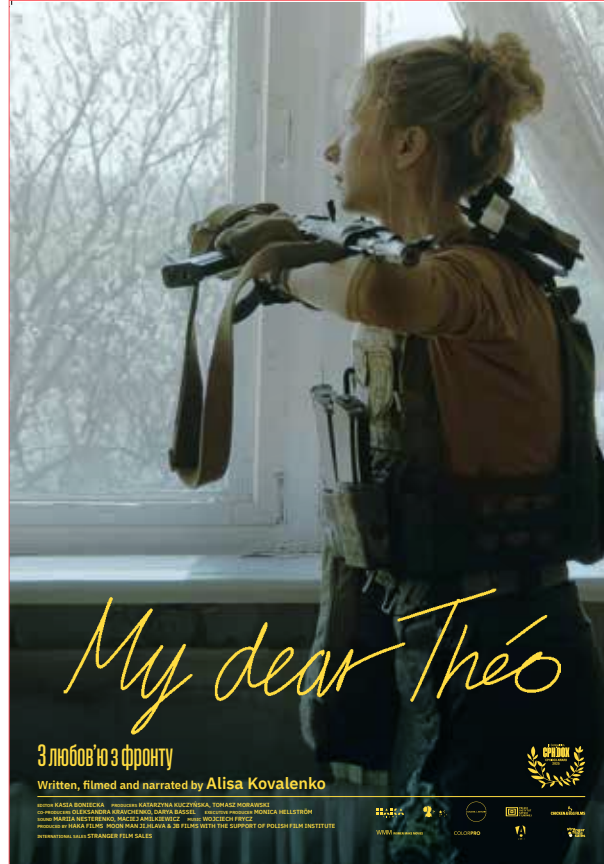
Alisa Kovalenko, réalisatrice engagée volontaire dans les forces armées ukrainiennes, a donné à son film la forme épistolaire de lettres à son petit garçon, alors âgé de 5 ans, qui lui expliquent les raisons de son choix. Autoportrait intime (qui ne cache pas les contradictions



qui tenaient la mère et la soldate) et journal de guerre (qui donne à voir la vie de son unité et les liens – pudiques et forts – entre frères et sœurs d’armes), ce film poignant et beau réussit à être à la fois une preuve d’amour et un documentaire de guerre. Il nous parle du chagrin d’être séparée de ceux qu’on aime et du courage de ces volontaires, issues de toutes les professions, qui ont pris les armes et rejoint, souvent sans expérience militaire préalable, les rangs de la Défense territoriale. Le générique de fin égrène les noms de ceux qu’on a vus à l’écran, parfois téléphonant eux aussi à leurs enfants depuis le front, qui ont péri depuis et auxquels la réalisatrice tient à rendre hommage.

Le parti-pris d’Alisa Kovalenko est à l’inverse des images de guerre spectaculaires dont télévisions et réseaux sociaux nous abreuvant, qui saturant et sidèrent sans laisser place à la réflexion. À l’exact opposé de l’actuelle mise en images trumpiste et déshumanisante de la guerre contre l’Iran (qui singe les codes des jeux vidéo), elle montre, au plus près de ce que vivent les volontaires sous l’uniforme, l’humanité et la complexité dont est tissé leur engagement dans la résistance armée. Pas besoin d’héroïser l’immense courage des soldat-es venu-es de la société civile : son film témoigne, avec sobriété, de la détermination de tout un peuple face à l’agression génocidaire de l’impérialisme russe.

My Dear Theo alterne des passages où Alisa Kovalenko parle directement à son fils face à la caméra et des moments d’observation silencieuse de ses camarades, dans la tranquillité troublante du champ de bataille entre deux bombardements. Avant ce tournage, la



réalisatrice avait déjà à son actif plusieurs documentaires dont *Alice in Wonderland* (2015) et *Home Games* (2018) qui ont été récompensés de nombreux prix dans des festivals internationaux. Elle raconte qu’il y a une douzaine d’années, elle s’interrogeait sur ce qu’elle devait faire : documenter caméra au poing la guerre qui avait commencé en Crimée et dans le Donbass ou y prendre directement part ? *My Dear Theo* montre avec talent comment elle a choisi d’être mère, soldate et cinéaste.

Contre les viols de guerre, ne plus se taire et témoigner: *Traces*, son dernier film

Après avoir tourné sur les barricades de la révolution de la dignité place Maïdan puis filmé la bataille de l'aéroport de Donetsk, Alisa Kovalenko est capturée en 2014 par des séparatistes et subit pendant sa détention des violences sexuelles d'un officier russe. «À l'époque, raconte-t-elle, je me suis promis que si ça se transformait en une véritable invasion, je deviendrai soldate et je combattrai». «J'ai compris, ajoute-t-elle, ce qui arriverait à mon monde si nous laissions les Russes occuper nos territoires. Cela a joué un rôle majeur dans ma décision de m'engager en 2022.» Dès le déclenchement de l'invasion à grande échelle, elle a rejoint un bataillon qui combattait dans la région de Kharkiv: c'est le sujet de *My Dear Theo*.

Pendant des années, Alisa Kovalenko n'a rien dit des violences sexuelles subies lors de sa captivité en 2014. Puis elle a rejoint l'association SEMA, fondée contre les viols de guerre par Iryna Dovgan, elle aussi violée lorsqu'elle était prisonnière. Avec sept «*survivantes*» (elles refusent le qualificatif de «*victimes*») qui ont eu le courage de briser le tabou et le mur du silence pour que d'autres femmes osent à leur tour témoigner de ces crimes sexistes, elle a réalisé son dernier documentaire, *Traces*, à propos duquel elle confie: «*Je ne voulais pas faire ce film. J'avais simplement l'impression que je devais le faire. Je savais que ce serait très difficile. Que j'allais souffrir. Mais je savais pourquoi je le faisais.*» Présenté en février 2026 au festival La Berlinale,

ce film, coréalisé avec Marysia Nikituvk, a été salué à Berlin par une *standing ovation* et y a obtenu le Prix du public.

Kherson, Resistance Goes On, un film de Tetiana Symon

Nous avons découvert en novembre 2024, lors de la venue en France d'une délégation de Docudays, un précédent film de Tetiana Symon, *Témoins: au nord de Kyiv*, fondé sur des entretiens réalisés avec des civil-es qui ont été directement témoins de crimes de guerre commis par l'armée d'occupation et n'ont cessé, à leur échelle, de résister.



A Kherson

Tetiana Symon est aujourd'hui une des responsables des Archives de la guerre d'où est tiré le premier film que nous projetons le 16 avril, *Kherson, Résistance Goes On*. Il raconte l'histoire de trois jeunes volontaires, Oleh Dehusarov, Vyatcheslav Lukachtchuk et Oleh Salnyk qui, dès les premiers jours de l'invasion, ont évacué des populations contraintes de fuir et acheminé sur la ligne de front de l'aide humanitaire. Malgré les bombardements, les «safaris humains» qui ciblent les civils et les secouristes, les



gigantesques inondations résultant de la destruction du barrage de Kakhovka, les attaques de drones FPV omniprésents.

L'un d'eux, Oleh Salnyk, a été tué en 2025. Dans une interview enregistrée avant sa mort, il disait notamment : « *Je tiens à dire à tout le monde que ce n'est pas le moment de relâcher nos efforts* » car, tant que dure la guerre, « *chaque jour, chacun doit se lever et consacrer une partie de soi-même à une cause commune* ».

Kherson, Resistance Goes On ne met pas en scène l'héroïsme mais nous montre le courage au quotidien de celles et ceux qui opposent leur humanité à la destruction ; il nous aide à comprendre la façon dont, par leurs actes, les habitant-es de Kherson (aujourd'hui libérée mais toujours sous le feu des troupes russes stationnées sur l'autre rive du fleuve) ont fait tenir le monde debout et les gens ensemble quand tout semblait s'effondrer. C'est la chronique de ce qui permet de survivre en temps de guerre : l'entraide malgré la peur, l'humour malgré l'épuisement, la volonté obstinée de vivre. Contre la barbarie orchestrée par l'invasion, ces hommes et ces femmes font obstacle au chaos et incarnent la force de la résistance populaire ukrainienne.

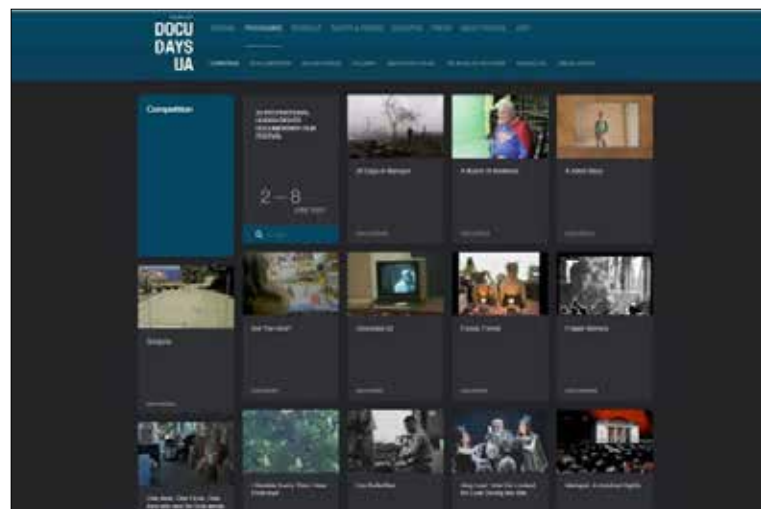
Les Archives de la guerre : un fonds documentaire unique au monde, une arme contre la désinformation

Les Archives de la guerre, créées par Docu-days en mars 2022 et dont ce film est tiré, enrichissent chaque jour un fonds documentaire unique au monde, à la pointe de l'innovation

technologique et méthodologique en matière d'archivage et de mise à la disposition des chercheurs, des militants, des journalistes, des juristes, des historiens. Des millions de documents, les données agrégées de plus de 3 500 chaînes Telegram (côté russe et côté ukrainien), 7 600 entretiens filmés ou enregistrés avec des témoins directs de crimes de guerre et contre l'humanité, 26 millions de fichiers provenant de sources ouvertes, 36 000 crimes de guerre répertoriés...

Cette immense plateforme collaborative de préservation numérique a créé un registre unifié de tous les documents collectés concernant l'invasion à grande échelle, sécurisés et accessibles à toutes celles et tous ceux qui en ont besoin pour leurs recherches documentaires ou leurs enquêtes judiciaires.

- Une arme contre la désinformation et la manipulation des faits.



- Un outil pour sauvegarder la vérité historique et permettre, le jour venu, que les auteurs des crimes documentés soient poursuivis et punis.

Lors de la projection du 16 avril, des responsables de ces Archives de la guerre en expliqueront le fonctionnement.

REMERCIEMENTS

Merci à nos ami-es, donateurs et donatrices, et à nos partenaires qui rendent ces projections possibles et, à cette occasion, la venue à Paris des deux réalisatrices et de responsables du Festival international ukrainien Docudays.

Merci avant tout au Cinéma des cinéastes qui accepte généreusement d'accueillir et de coorganiser cette manifestation. Merci à l'ambassade d'Ukraine ainsi qu'aux instituts français et ukrainien qui ont accordé à ces projections-débats le label de la saison *Le Voyage en Ukraine*, à Fabienne Servan-Schreiber (Cinétévé), à Florence Gastaud (Les Compagnons du cinéma), à Frédérique Bredin (ancienne présidente du Centre national de la cinématographie), à Jacques Pélissier (Juste Doc), à Julie Bertucelli (présidente de la Cinémathèque de Paris), à Sophie Cazes (Mission cinéma de la Ville de Paris).

Un merci tout particulier à Anthelme Vidaud – ancien directeur de la programmation du Festival international du film d'Odesa et auteur de l'excellent *Ciné-Ukraine: histoire(s) d'indépendance* (Warm, 2023) – qui a réalisé pour nous le sous-titrage en français de *Kherson, Resistance Goes On*.





Alisa Kovalenko, *My Dear Theo*



Tetiana Symon, *Kherson. Resistance Goes On.*

Le cinéma ukrainien et l'avenir du travail

Thomas Roberts¹

La première ukrainienne de *Reflection*, le dernier film du réalisateur Valentyn Vasyanovytch, a eu lieu à la Semaine de la critique de Kyiv en octobre 2022, plus d'un an après sa projection au 78^e Festival de Venise. La guerre en Ukraine a limité la distribution nationale du film, bien que Vasyanovytch ait indiqué que son public principal était international. Comme le précédent long métrage du réalisateur, *Atlantis* (2019), *Reflection* examine la guerre dans le Donbass du point de vue des militaires ukrainiens, pour rappeler aux spectateurs le conflit qui a précédé l'invasion à grande échelle de la Russie en février 2022.

Les films de Vasyanovytch expriment avec force l'horreur du combat et le traumatisme qui poursuit les anciens combattants. Malheureusement, ce traitement sensible de l'expérience et de la subjectivité des soldats contraste fortement avec la représentation formelle des travailleurs post-soviétiques dans *Atlantis* et *Reflection*. Les deux films de Vasyanovytch présentent la classe ouvrière du Donbass comme une relique du passé soviétique, dépourvue de

conscience et d'activités politiques – une perspective qui s'est avérée encore plus problématique, lorsque Poutine a cyniquement déclaré que l'État ukrainien n'était qu'une fabrication soviétique, «l'Ukraine de Vladimir Lénine», pour justifier l'attaque de la Russie contre le pays. Compte tenu de l'histoire de la région, en tant que site central de la modernisation soviétique et de son identité culturelle en tant que centre de la classe ouvrière héroïque de l'URSS, le prolétariat du Donbass exige une plus grande attention que celle que lui accorde Vasyanovytch. En assignant une position marginale aux travailleurs du Donbass, le cinéaste reflète et renforce potentiellement la marginalisation de la classe ouvrière dans le discours politique ukrainien, à un moment où la production culturelle devrait conceptualiser une place pour les travailleurs au-delà du champ de bataille.

Se déroulant en 2014, pendant les premières phases de la guerre dans le Donbass, *Reflection* est centré sur Serhiy (Roman Lutskiy), un chirurgien qui se porte volontaire comme infirmier dans un bataillon de la défense territoriale ukrainienne déployé à Donetsk. Serhiy est capturé par des séparatistes pro-russes, torturé et forcé d'observer la brutalité de ses camarades ukrainiens, dont Andriy (Andriy Rymaruk), le partenaire de l'ex-femme de Serhiy. Libéré lors d'un échange de prisonniers, Serhiy est rapidement victime du syndrome de stress post-traumatique et lutte pour reprendre sa vie quotidienne à Dnipro. Les conséquences de la guerre sont également au cœur d'*Atlantis*, un film de science-fiction qui se déroule en 2025, un an après une guerre opposant l'Ukraine et

1. Professeur adjoint d'études russes, est-européennes et eurasiennes au Smith College à Northampton (États-Unis).

la Russie. Dans le film, l'Ukraine a remporté une victoire militaire, mais n'a obtenu qu'un Donbass dévasté par une catastrophe écologique, un paysage de mines inondées et de munitions non explosées. En adoptant le point de vue des survivants du conflit, *Atlantis* révèle comment la guerre a dicté la forme que pourrait prendre la vie après la guerre.

La proximité de la guerre et de la vie quotidienne est au cœur d'*Atlantis* et de *Reflection*. Tel un documentariste, le cinéaste a développé un langage cinématographique adapté à son sujet. Serhiy revient de Donetsk précisément au milieu de *Reflection*; les images de sa vie civile rappellent celles qu'il a rencontrées dans le contexte de la guerre, dans un miroir de formes et de compositions entre les deux moitiés du film. Dans *Atlantis*, de longs plans fixes captent des paysages ravagés par la guerre et le déclin industriel, cartographiant la présence persistante de la violence passée. La cinématographie de Vasyanovytsch exploite le potentiel médico-légal de l'image, la façon dont le personnage ou le lieu scruté produit des détails probants. L'image prédomine dans son œuvre et le son est, par voie de conséquence, secondaire : les dialogues sont réduits ; son précédent long métrage, *Black Level* (2017), se passait entièrement du langage parlé.

En abordant le conflit du Donbass, Vasyanovytsch privilégie les acteurs non professionnels, recrutés y compris parmi les anciens combattants. Ce choix artistique [...] a été revendiqué par le réalisateur devant la Fédération des réalisateurs de films européens, aux lendemains du début de l'invasion russe. Vasyanovytsch y

Interview d'Illia Gladshtein par Brigid Grauman

Illia Gladstein est un cinéaste d'Ukraine. Il est le producteur du film de Nadia Parfan *Heat Singers*. Dans cette interview (en anglais), il nous parle de ses différentes activités : la plateforme TakFlix, le cinéma Kino 42, dans le quartier du Podol à Kyiv, qui est également un abri anti-aérien de sorte que les projections ne s'arrêtent pas lorsqu'il y a des alertes.

Il parle de différents films qui caractérisent la production cinématographique ukrainienne depuis le soulèvement du Maïdan.

L'interview a été réalisée dans le cadre des activités de diffusion et solidarité avec le cinéma d'Ukraine qui sont organisées par le comité belge du Réseau européen de solidarité avec l'Ukraine (RESU).



manifestait son intention de rester à Kyiv, «pour être parmi des gens qui sont conscients de leur affiliation ethnique, culturelle et politique», ce qui lui permet, disait-il, de «créer des histoires vraies» sur les habitants de la ville. Le réalisateur a ainsi filmé les combats et leurs conséquences près de la capitale [au printemps 2022].

Le cinéma de Vasyanovytych affirme sa capacité à accéder à la réalité de la guerre, ainsi qu'aux effets du traumatisme psychologique. Simultanément, *Reflection* interroge la manière dont le traumatisme peut déformer la perception, l'illumination cédant la place à l'illusion, l'éclaircissement à l'égarement. Après son retour à Dnipro, un pigeon meurt en heurtant la fenêtre de l'appartement de Serhiy, faisant sursauter sa fille. «Je pense que l'oiseau a vu un reflet du ciel dans notre fenêtre», explique-t-il. Le pigeon confond la mort avec la liberté, comme ceux qui s'imaginent être revenus du front en s'échappant des tranchées et des prisons du Donbass. Longtemps après la mort du pigeon, son empreinte marque la fenêtre, comme un mémorial spectral qui filtre la perception du monde extérieur. Que ce soit après le conflit ou en dehors de la zone de conflit, les personnages de Vasyanovytych continuent à voir la guerre ou du moins à voir à travers elle : la vision elle-même est restructurée, l'identité de soi reconstituée.

En explorant le développement psychologique de Serhiy, le cinéaste emploie des métaphores visuelles qui traduisent à l'écran le monde intérieur du personnage, retraçant son parcours depuis les combats et la captivité jusqu'aux efforts de rétablissement. Toutefois, en comparaison, *Reflection* attribue une

complexité psychologique bien moindre aux travailleurs ukrainiens. Pendant son emprisonnement, Serhiy est contraint de transporter les cadavres des prisonniers de guerre ukrainiens pour qu'ils soient éliminés dans un incinérateur importé de Russie (dans un camion portant la mention «Aide humanitaire», rien de moins), pour rendre la guerre invisible. L'opérateur de l'incinérateur, originaire de Donetsk, explique qu'il rêve d'acheter une voiture d'occasion pour en faire un taxi, affirmant que cet achat lui permettrait d'être «libre». Pour réaliser cette aspiration, il envisage de vendre au marché noir une prothèse de hanche récupérée dans l'incinérateur. Déçu d'apprendre que la vente ne pourra pas se faire, l'homme accepte un pot-de-vin pour enterrer secrètement le corps d'un soldat ukrainien que Serhiy négocie pour faciliter la récupération du corps par la famille du soldat. D'une manière ou d'une autre, l'opérateur de l'incinérateur tirera des revenus des restes des victimes de la guerre. Les conditions économiques dans le Donbass, qui ont probablement précipité son appauvrissement, ne sont pas évoquées, et l'homme anonyme est plutôt soumis à une évaluation morale.

Personnage de base d'un scénario horrible, l'opérateur de l'incinérateur n'est pas un individu sympathique, bien qu'il soit représentatif de la façon dont Vasyanovytych voit la classe ouvrière du Donbass : incapable, idéologiquement désengagé, essentiellement dévoué. On pourrait se demander qui serait le passager de cet hypothétique taxi, mais la réponse n'intéresse pas *Reflection*. Dans *Atlantis*, une scène qui se passe dans une aciérie du Donbass offre une

vision similaire. Un représentant de la direction étrangère annonce que l'usine va fermer pour rénovation, puis invite les ouvriers licenciés à boire un verre. Discutant de la manière dont l'usine a cessé d'être rentable, un employé s'en prend à un collègue de travail et vétéran de l'armée ukrainienne (également nommé Serhiy et également interprété par Andriy Rymaruk) pour lui dire qu'il ne lui a jamais demandé d'aller sur le front pour le défendre et qu'au moins, avant la guerre, il avait un emploi stable. La dispute s'envenime et une bagarre s'ensuit. Comme l'opérateur de l'incinérateur dans *Reflection*, celui qui s'oppose à Serhiy est présenté comme le représentant d'une classe ouvrière ayant abandonné ses convictions et ses engagements politiques et prête à servir n'importe quel maître.

Lorsque le directeur s'adresse aux ouvriers de l'aciérie, son visage est affiché sur un grand écran vidéo avant d'être remplacé par des séquences du film de Dziga Vertov, *La symphonie du Donbass: enthousiasme*, qui est projeté derrière les ouvriers pendant qu'ils se disputent et se battent. Premier film sonore de Vertov, ce film expose la volonté d'industrialiser l'Ukraine orientale, situant la «voix» du prolétariat du Donbass dans la modernisation soviétique. Près d'un siècle plus tard, *Atlantis* raconte l'expérience prolétarienne annoncée par *Enthousiasme*. Vasyanovytch juxtapose ironiquement l'héroïsation des mineurs et des métallurgistes par Vertov à l'effondrement de l'industrie du Donbass. Au lieu de la célébration par Vertov d'un prolétariat collectivisé et politiquement conscient, *Atlantis* dépeint les travailleurs du Donbass comme politiquement atomisés,

faisant de la représentation triomphante du travail par Vertov une construction idéologique archaïque. Toutefois, simultanément, la scène de l'aciérie d'*Atlantis* critique l'idée selon laquelle l'orientation occidentale durement acquise par l'Ukraine lui assurera la prospérité, en montrant comment le libéralisme du marché facilite le pillage du capital industriel du pays.

Alors que Vertov appliquait la rhétorique belliqueuse du plan quinquennal à la main-d'œuvre industrielle et agricole, caractérisant les travailleurs de choc soviétiques et les brigades de kolkhozes comme des «combattants en première ligne de feu», Vasyanovytch trace une conjonction plus littérale entre travail et militarisme.

Dans *Atlantis*, la guerre remplace le travail en usine en tant qu'opportunité professionnelle : les vétérans continuent de s'entraîner au tir, et l'un d'entre eux envisage une carrière de mercenaire à l'étranger. Avec la fermeture de l'usine, un ancien employé envisage de travailler à la récupération des «19 kilomètres de pont» qui se sont effondrés en Crimée, une référence au pont du détroit de Kertch qui relie la péninsule de Crimée annexée à la Russie [et partiellement détruit par une opération militaire ukrainienne]. Resté au Donbass, Serhiy est engagé pour livrer de l'eau fraîche aux ouvriers et aux soldats et participe au travail de Black Tulip, une ONG qui localise et identifie les restes des combattants. Bien que plus porteur d'espoir, son travail est aussi une forme de récupération, une activité économique née de la destruction.

Atlantis et *Reflection* décrivent avec précision la dévastation implacable du Donbass et la



façon dont la guerre a accéléré la dépossession des travailleurs de la région tout en dépeignant les travailleurs comme affaiblis et ayant depuis longtemps sacrifié toute idéologie à l'instinct de conservation. Les vétérans d'*Atlantis* se plaignent que leurs collègues ouvriers, ceux qui ont refusé de prendre les armes, veulent « qu'un tsar vienne résoudre tous leurs problèmes ». Dans une interview accordée à Radio Liberty, Vasyanovytsch critiquait ces personnages dans des termes similaires, affirmant que leur « capacité à gérer leur propre vie s'est atrophiée » au fil des générations d'emploi industriel. Les travail-

Compte tenu des défis auxquels le Donbass a été confronté au cours de la période post-soviétique et de la désresponsabilisation constante des travailleurs de la région, la désillusion semble inévitable. L'économie du Donbass a connu un déclin plus rapide que celle des autres régions d'Ukraine après 1991, dans un contexte de privatisation oligarchique des actifs industriels. La guerre dans le Donbass a causé des dommages considérables à l'économie régionale, qui n'ont fait que s'accélérer avec l'invasion militaire de la Russie et la concentration des combats dans l'Est et le Sud de l'Ukraine.



leurs, affirmait-il, nostalgiques de la stabilité de l'État-providence soviétique, sont désireux de céder leur responsabilité personnelle à la direction de l'usine ou au gouvernement, y compris aux autorités séparatistes de Donetsk et de Louhansk.

Ce point de vue n'est malheureusement pas rare au sein de l'intelligentsia ukrainienne (ou plus largement post-soviétique); il reflète une appréciation générale de la classe ouvrière post-soviétique, pour laquelle le prolétariat du Donbass est emblématique. [...]

Simultanément, la politique économique ukrainienne a peu contribué à améliorer les conditions ou les perspectives de la classe ouvrière du Donbass. Depuis 2014, l'Ukraine s'est rapidement désindustrialisée, avec comme corollaire la poursuite de l'érosion de la position des travailleurs dans l'économie de la nation. Dans la période post-Maïdan, la gauche ukrainienne a été systématiquement marginalisée, avec de nombreux partis d'opposition interdits dans un processus continu de « dé-communisation ». Cette contraction du champ électoral ukrainien

prive de voix politique les travailleurs privés de leurs droits, ce qui est aggravé par le démantèlement de la législation du travail. Au cours de l'année dernière, le gouvernement ukrainien a adopté de multiples amendements au Code du travail, affaiblissant considérablement les droits du travail. [...] Le gouvernement poursuit la libéralisation économique, en prônant la privatisation, la déréglementation et d'autres politiques qui sont sans doute illogiques pour une économie de guerre. Les plans proposés pour la reconstruction de l'Ukraine favorisent également les intérêts des entreprises, mais ils ne prévoient pas de restauration du secteur industriel par l'État.

Lorsque les combats en Ukraine prendront fin, le Donbass risque de subir des dommages économiques permanents, qui auront probablement un impact disproportionné sur la classe ouvrière de la région ; les « perdants » de la transition post-soviétique, comme le suggèrent la politique actuelle et la planification de l'après-guerre, sont condamnés à perdre une fois de plus. Généralement centrés sur des protagonistes de la classe moyenne à la dérive, les films de Vasyanovytych ne tiennent pas compte de la dégradation continue du prolétariat post-soviétique, ni des implications potentielles pour l'avenir politique de l'Ukraine. En éludant le travail de son cinéma, le réalisateur démontre une tendance commune à l'intelligentsia post-soviétique qui, comme l'affirme Ilya Budraitskis, identifie sa mission à une lutte contre le passé communiste. Cette « lutte avec les vestiges », note Budraitskis, conduit à la « dématérialisation de la réalité » ; dans le cas de Vasyanovytych, un

cinéaste attaché au réalisme et au réalisme documentaire, cela déforme la représentation de l'Ukraine post-soviétique et limite la perspective critique sur son avenir. Si *Reflection* et *Atlantis* mettent en lumière le résultat traumatique de la violence actuelle dans le Donbass, ils sont également révélateurs d'un effort post-soviétique plus large visant à déconstruire les représentations soviétiques du travail héroïque, en postulant une antipathie entre les milieux intellectuels et prolétaires. Vasyanovytych a développé un langage cinématographique qui concède l'échec du projet de modernité, se contentant d'en esthétiser les ruines. Au lieu de cela, son travail devrait utiliser les ressources de l'héritage moderniste pour représenter l'expérience collective, en offrant des portraits complexes et pleinement dimensionnels de la classe ouvrière, et une analyse rigoureuse des conditions économiques et sociales. Lorsque la guerre prendra fin, il sera urgent d'envisager un avenir pour les travailleurs du Donbass au-delà de l'armée et de ses résidus, un avenir fondé sur la solidarité et l'action progressiste, afin de garantir la participation de la classe ouvrière au projet politique ukrainien. Pour l'instant, alors que la Russie tente d'absorber le Donbass et que les combats se poursuivent dans la région, il est essentiel de garder à l'esprit qu'un tel avenir est réalisable et de le faire découvrir aux spectateurs du cinéma international.

LEFTEAST

Paru dans *Soutien à l'Ukraine résistante*, n° 16, 24 février 2023. Traduction Patrick Caligari.



La solidarité, c'est du cinéma !

Une initiative du Comité belge du Réseau européen
de solidarité avec l'Ukraine

« La solidarité ne se construit pas seulement sur des idées politiques. Elle se nourrit de contacts directs sur le terrain, d'expériences partagées. La force du cinéma nous projette dans une vision intime de la société ukrainienne. »



Le Cinéma ukrainien après Maïdan

Depuis Maïdan (2014), le cinéma ukrainien a pris un essor remarquable. Sa diversité reflète les multiples facettes de la société ukrainienne.

Dans une production très diversifiée, les cinéastes d'Ukraine ont construit une vision hétéroclite de leur société. Ils ont pris par le cinéma ukrainien après Maïdan refuge à la fois le mouvement d'une société qui s'insurge sur ce qu'elle est et l'enthousiasme de générations nouvelles engagées dans une lutte avec le passé. Dans cette nouvelle vague, les femmes jouent un rôle important et cela se reflète dans les thématiques abordées. Nous proposons de découvrir la société ukrainienne à travers son cinéma avec le plaisir que procure la beauté des plans et du montage. Thunder ou la richesse des archives filmées. Voilà un moyen important pour arriver à un certain idéal sans lequel aucun mouvement de société ne peut durer.

Photo de haut: Oleksandr Hryshchuk / Ukrainian Film Festival / Ukrainian Film Festival

Quelques films ukrainiens

Documentaires, fictions, animations : le travail du cinéma ukrainien se penche sur la société à partir de l'expérience des couches populaires.

THE EARTH IS BLUE AS AN ORANGE (2014) de Oksana Kovalenko. Un documentaire sur la vie des réfugiés ukrainiens en Pologne. **Interne disponible sur YouTube**

Amour profond de Mykyta Lyubymy (2015) de Oksana Kovalenko. Un documentaire sur la vie d'un jeune homme en Ukraine. **Interne disponible sur YouTube**

Heartstrings of Natalia Pavlenko (2014) de Natalia Pavlenko. Un documentaire sur la vie d'une femme en Ukraine. **Interne disponible sur YouTube**

La terre est bleue comme une orange (2014) de Oksana Kovalenko. Un documentaire sur la vie des réfugiés ukrainiens en Pologne. **Interne disponible sur YouTube**

La violence de la guerre

Le documentaire de la guerre ukrainienne est un genre à part. Il raconte la violence de la guerre à partir de l'expérience des couches populaires.

EVGE (2015) de Evgeny Afanasyev. Un documentaire sur la vie d'un jeune homme en Ukraine. **Interne disponible sur YouTube**

La violence de la guerre (2015) de Evgeny Afanasyev. Un documentaire sur la vie d'un jeune homme en Ukraine. **Interne disponible sur YouTube**

La violence de la guerre (2015) de Evgeny Afanasyev. Un documentaire sur la vie d'un jeune homme en Ukraine. **Interne disponible sur YouTube**

La solidarité, c'est du cinéma !

La solidarité ne se construit pas seulement sur des idées politiques. Elle se nourrit de contacts directs sur le terrain, d'expériences partagées. La force du cinéma nous projette dans une vision intime de la société ukrainienne.

Diffuser : Nous vous recommandons de diffuser ces films dans vos salles de cinéma. Ils sont disponibles sur notre site ukrainianfilmfestival.org.

Connaitre : Nous vous recommandons de connaître ces films. Ils sont disponibles sur notre site ukrainianfilmfestival.org.

Soutenir : Nous vous recommandons de soutenir ces films. Ils sont disponibles sur notre site ukrainianfilmfestival.org.

Solidarité cinéma en Belgique

La cacophonie du Donbass d'Igor Minin 12.03

Donbass 12 mars à 18h / Le cacophonie du Donbass, projection suivie d'un débat avec le réalisateur Igor Minin. 12h30, 17 rue de la Woluwe, 1050 Bruxelles

La terre est bleue comme une orange d'Iryna Tsilyk 23.03

Jeudi 23 mars à 21h30 / La terre est bleue comme une orange, projection suivie d'un débat avec la réalisatrice Iryna Tsilyk. 12h30, 17 rue de la Woluwe, 1050 Bruxelles

Projection de films du collectif Babylon 13 14.05

Dimanche 14 mai à 16h / Projection de films du collectif Babylon 13. 12h30, 17 rue de la Woluwe, 1050 Bruxelles

Pour aller plus loin...

TakFlix : takflix.com/en

TakFlix est une initiative de cinéastes d'Ukraine, indépendante par rapport aux grands producteurs du cinéma mondial et soutient de partager leur création tout en assurant le financement du travail actuel. Plus de 150 films des différentes périodes du cinéma en Ukraine.

Babylon 13 : un cinéma-général : babylon13.org.uk

Le collectif de cinéastes Babylon 13 est une association cinématographique d'artistes dans la société civile. Plus de 400 vidéos ont été créées et diffusées sur les réseaux sociaux. Ils sont en circulation libre. Babylon 13 regroupe d'une centaine de personnes. Chacune avec son âge, son expérience, son style de travail et sa vision. Le collectif est

Pour aller plus loin...

TakFlix : takflix.com/en

TakFlix est une initiative de cinéastes d'Ukraine, indépendante par rapport aux grands producteurs du cinéma mondial et soutient de partager leur création tout en assurant le financement du travail actuel. Plus de 150 films des différentes périodes du cinéma en Ukraine.

Babylon 13 : un cinéma-général : babylon13.org.uk

Le collectif de cinéastes Babylon 13 est une association cinématographique d'artistes dans la société civile. Plus de 400 vidéos ont été créées et diffusées sur les réseaux sociaux. Ils sont en circulation libre. Babylon 13 regroupe d'une centaine de personnes. Chacune avec son âge, son expérience, son style de travail et sa vision. Le collectif est

La guerre dans le cinéma ukrainien : représentation de l'armée, place des femmes et critique sociale

Anna Tsymbal

Le cinéma ne s'empare pas des nouvelles questions d'actualité et ne les reflète pas aussi rapidement que, par exemple, les médias ou les arts du spectacle. Cependant, c'est le cinéma qui façonne la perception de ce qui est important pour la société. Il est clair que le sujet le plus pressant pour les Ukrainiens en ce moment est la guerre avec la Russie, et c'est pourquoi il domine le cinéma.

Dans cet article, j'aimerais mettre en lumière le thème de la guerre en général et ses aspects individuels dans trois films ukrainiens récents : *Mirny-21*, *Klondike* et *Sniper : le corbeau blanc*. Ces œuvres abordent les problèmes de l'expérience des femmes dans la guerre, de la vie sous l'occupation et de la coexistence de personnes de milieux sociaux différents au sein de l'armée ukrainienne. Il est donc important de suivre la manière dont ces questions sont abordées dans le cinéma ukrainien contemporain, car elles façonnent directement la perception qu'a le

public de certains aspects de la réalité pendant la guerre.

Mirny-21

Akhtem Seitablayev est l'un des réalisateurs contemporains les plus célèbres du cinéma populaire ukrainien. Ses précédents projets – *Cyborgs* et *Khaytarma* – sont des drames d'action de guerre avec des récits héroïques et patriotiques fortement exprimés. Le nouveau film d'Akhtem Seitablayev ne fait pas exception. Comme ses œuvres précédentes, *Mirny-21* a été réalisé avec le soutien financier de l'Agence nationale ukrainienne du cinéma.

Myrnyi-21 raconte l'histoire d'un groupe de gardes-frontières de Louhansk qui ont été contraints de riposter contre des activités russes en 2014. Les événements se déroulent immédiatement après l'annexion de la Crimée, lorsque des rassemblements soutenus par la Russie et des manifestations armées commencent dans l'Est de l'Ukraine. Les protagonistes sont les seuls soldats de Louhansk à ne pas s'être rangés du côté de la République populaire autoproclamée de Louhansk. Le réalisateur s'est inspiré de l'histoire d'un détachement de gardes-frontières basé dans le quartier de Myrnyi-21.

Cependant, la base documentaire n'a malheureusement pas rendu le film plus réaliste et représentatif. L'intrigue et les personnages semblent parfois trop plats et superficiels. Par exemple, presque tous les personnages – militaires et civils – sont des résidents de Louhansk et représentent donc la population de l'Est de l'Ukraine. Le réalisateur aurait pu dépeindre le

contexte social et politique de l'invasion russe, en montrant toute la gamme des humeurs et des opinions de la population locale. Cependant, il n'a pas saisi cette opportunité et la représentation s'est avérée plutôt unilatérale.

Tout d'abord, dans le film *Mirnyi-21*, seuls les personnages positifs parlent ukrainien, tandis que le russe est parlé par les militaires et les saboteurs russes. Cela peut refléter notre vision de l'avenir, mais pas la situation dans la région de Louhansk en 2014. Il en va de même pour les points de vue des personnages : nous ne voyons que des héros clairement pro-ukrainiens, des activistes russes et une masse anonyme de figurants lors de rassemblements pro-russes. Le film aurait été beaucoup plus intéressant et réaliste si au moins un personnage avait abandonné sa position apolitique ou pro-russe après le début des hostilités.

L'absence de développement des personnages est également due au déroulement du film. La première partie du film est une sorte de thriller policier, au cours duquel les personnages principaux tentent de découvrir qui, parmi les dirigeants militaires et les services spéciaux, est digne de confiance. Le réalisateur aurait peut-être dû se concentrer sur le contexte social et décrire les tensions sociales et les changements d'humeur des Ukrainiens avant et au début de l'invasion.

La représentation des femmes dans *Mirnyi-21* mérite d'être abordée séparément. La quasi-totalité du temps d'écran est occupée par des personnages masculins. Il n'y a que quelques personnages féminins – le plus souvent, le spectateur rencontre la petite amie de

Exposition

L'Ukraine résistante

selon Katya GRITSEVA

du 3 novembre au 4 décembre 2023

Médiathèque
Lurcy-Lévis
Moulin Communauté

Entrée libre

Gratuit

mediatheques.agglo-moulins.fr

Médiathèque de Lurcy-Lévis

72 Boulevard Gambetta - 03320 Lurcy-Lévis

T. 04 70 67 62 33

mediatheque.lurcylevis@agglo-moulins.fr

Tout public

L'exposition «L'Ukraine résistante» présente des œuvres artistiques de Katya Gritseva.

Samedi 25 novembre à 10h30 : Conférence-débat «La résistance des Ukrainiennes face à l'impérialisme russe.» par Vincent Présumey.

l'un des personnages et la femme du commandant des gardes-frontières. Elles apparaissent dans le film pour compléter et faire avancer l'histoire des hommes. Les personnages n'ont pas de problèmes propres : la jeune fille ne se préoccupe que de son petit ami, et la femme du colonel se préoccupe de son mari et de son enfant. Elles semblent être en dehors du

contexte social, et nous ne voyons pas l'expérience des femmes dans la guerre. Le troisième personnage est une infirmière d'une unité de gardes-frontières qui travaille tout le temps (nous n'apprenons rien d'autre à son sujet). Il est dommage que cette infirmière soit la seule femme soldat du film. Ainsi, la représentation des femmes dans les forces armées se limite au rôle traditionnel de l'infirmière, et aucune autre femme soldat n'apparaît, même parmi les figurants sans nom.

Le groupe de gardes-frontières est un bon exemple de la dynamique d'interaction entre des personnes de milieux sociaux différents. L'un des personnages principaux, qui occupe la majeure partie du temps à l'écran, est le fils d'un oligarque qui est entré dans la police grâce aux relations de son père. Il représente la classe supérieure et le public observe les problèmes auxquels ce personnage est confronté dans les limites de sa position. L'origine sociale des autres personnages n'est pas révélée. Ainsi, malgré la présence de personnages issus de différents milieux sociaux, *Mirnyi-21* n'offre pas une représentation complète de la société ukrainienne avec ses classes inférieures et moyennes.

Klondike

Ce film a été coproduit par l'Agence nationale ukrainienne du film et le ministère turc de la culture. La réalisatrice Maryna Er Gorbach travaille en Turquie depuis dix ans, mais retourne de temps en temps en Ukraine. Son film précédent était la première coproduction entre l'Ukraine et la Turquie. Avant même d'être projeté dans

les salles de cinéma ukrainiennes, *Klondike* a reçu une reconnaissance internationale sous la forme de prix décernés lors de deux prestigieux festivals du film : le festival américain Sundance et la Berlinale allemande.

Le film de Maryna Er Gorbach est à bien des égards à l'opposé de *Mirnyi-21*. Il se déroule dans le village de Hrabove, sous occupation russe depuis 2014. *Klondike* est un film de huis clos, avec seulement trois personnages : une femme enceinte, Irka, son mari, Tolik, et son frère, Yarik. Il y a également quelques apparitions comme l'ami de Tolik, Sacha, et les militaires russes.

Comme la réalisatrice l'a indiqué dans l'une de ses interviews, Irka est le centre principal du film, le personnage le plus fort. Le film commence et se termine avec elle, et c'est elle qui occupe le plus de temps à l'écran. Même les problèmes des deux personnages masculins sont construits autour d'elle et de celui de son enfant à naître. Les émotions et les expériences d'Irka déterminent la tension interne de l'intrigue. On peut donc dire que ce film se concentre sur l'expérience féminine de l'occupation.

Au début du film, Irka et Tolik n'ont pas de position politique et civique clairement définie, mais Tolik est plus enclin aux opinions pro-russes. Pour cette raison, il est constamment en conflit avec Yarik, qui a une position fortement pro-ukrainienne et considère Tolik comme un lâche et un séparatiste. Irka tente de rester neutre, ignorant les reproches de son frère et soutenant alternativement les deux hommes. Vers la fin du film, Tolik est désillusionné par les actions des autorités d'occupation russes,

mais cela ne le sauve pas: le héros meurt sous les balles d'un soldat russe. Le seul personnage du film qui parle ukrainien est Yaryk. Irka et Tolik parlent le surjik¹, et Sachka, qui coopère avec les autorités d'occupation, parle le russe. Le conflit entre ces personnages reflète en partie les différentes positions des habitants de l'Est de l'Ukraine au début de l'invasion, mais nous ne voyons pas tous les aspects d'un conflit social plus large. Dans ce cas, on ne peut pas parler d'une représentation sociale à part entière, notamment parce que tous les personnages sont des représentants de la même classe.

Irka et Tolik sont une représentation réaliste des villageois ukrainiens contemporains. Dans la première partie du film, nous voyons qu'ils vivent assez pauvrement. Ces personnages sont économiquement liés à leur terre et à leur ferme. Même après le début de l'occupation, ils continuent à s'occuper de leur bétail et de leur potager, et c'est pour cette raison qu'ils ne veulent pas être évacués.

Le corbeau blanc

Le corbeau blanc est le premier long métrage de Marian Buchan. On sait peu de choses sur le réalisateur lui-même. Tout ce que l'on peut dire, c'est que son premier long métrage était un documentaire peu connu intitulé *The Lucescu Phenomenon*, qui n'est pas sorti en Ukraine. *Le corbeau blanc* est allé beaucoup plus loin et est devenu l'un des premiers films ukrainiens les plus réussis de ces derniers mois, après avoir été

projeté dans les États baltes et aux États-Unis. Ce film a également été réalisé avec le soutien de l'Agence nationale ukrainienne du cinéma.

Le film de Marian Buchan raconte l'histoire du début de la guerre au Donbass en 2014 et est un portrait de l'intelligentsia ukrainienne qui a rejoint l'armée pendant la guerre. Au début du film, le protagoniste Mykola vit comme un hippie. Malgré ses deux diplômes, il vit dans une maison de fortune avec sa femme et enseigne dans une école à Horlivka. Il se considère comme un pacifiste et s'isole de la réalité et des nouvelles. Cependant, après le début de l'invasion russe, Mykola change radicalement d'avis et s'engage dans l'armée ukrainienne. Ce film, comme *Mirnyi-21*, a une base documentaire: il est basé sur l'histoire vraie d'un tireur d'élite ukrainien portant le pseudonyme de «Voron».

L'histoire a une structure en trois actes assez simple et le protagoniste, comme nous l'avons déjà mentionné, est présenté sans réels contours. Étant donné que le film est destiné à un public de masse, il aurait pu facilement devenir un autre exemple d'une représentation trop simpliste et héroïque de l'armée et de la guerre. Or, il n'en est rien: une grande partie du temps d'écran est consacrée à la vie militaire, qui semble «ancrer» les personnages, et ces derniers commettent des erreurs et montrent des faiblesses tout au long du film. Toutes les subtilités du travail du tireur d'élite, que le spectateur apprend en même temps que le protagoniste, ajoutent au réalisme. Le réalisateur a suivi une courte formation de tireur d'élite spécialement pour cette partie du film. Il s'agit d'un

1. NdT: langue mixte à partir du russe et de l'ukrainien.

film «tranquille» sur la guerre, avec seulement quelques scènes d'action.

Le corbeau blanc, principalement en raison de la spécialisation du protagoniste, présente une image plus calme et plus réfléchie de la guerre que *Mirnyi-21*. La majeure partie du film est consacrée non pas à des moments spontanés d'héroïsme, mais à la planification des opérations, à une stratégie bien pensée et à l'exécution des ordres. Contrairement à *Mirnyi*, *Le corbeau blanc* travaille à la «visibilité» des femmes dans les forces armées. Il y a des personnages féminins que Mykola ne rencontre qu'en passant dans le camp d'entraînement, et surtout la tireuse d'élite Beth, que le protagoniste voit souvent. Ainsi, le spectateur est convaincu que les femmes constituaient une part importante des forces armées avant même le déclenchement d'une guerre à grande échelle.

Malgré ces avantages, *Le corbeau blanc* n'est toujours pas socialement représentatif. Le premier acte est entièrement centré sur l'histoire personnelle de Mykola, et il n'y a pas de représentation de l'ambiance sociale dans l'Est de l'Ukraine, même superficiellement. Aucun personnage ne reflète les opinions et les positions opposées des habitants de Horlivka. Le film évite également tout le contexte politique et culturel de l'invasion. En général, sur la toile de fond de Mykola, tous les autres personnages sont plutôt des figurants, sans problème, ni développements propres. Il n'y a toujours pas de représentation des éventuels conflits et problèmes au sein de l'armée, ni de l'interaction entre des personnes d'origines sociales et de croyances différentes. Mykola lui-même n'entre

jamais en conflit avec les soldats et suit presque toujours les ordres de ses supérieurs, de sorte que nous n'assistons pas à une confrontation de points de vue et d'expériences différents tout au long du film. Cela signifie que le contexte social semble se perdre dans l'arrière-plan de l'histoire du protagoniste, qui devient la principale et unique représentation de la guerre.

Ainsi, aucun des trois films ne remplit pleinement sa mission de représentation sociale. J'aimerais voir plus de films ukrainiens que possible qui révèlent pleinement la situation sociopolitique dans l'Est de l'Ukraine avant l'invasion à grande échelle, à travers les histoires individuelles des personnages. J'espère que le cinéma offrira une représentation plus réaliste et plus complète de l'armée ukrainienne, plutôt que celle, trop générale et héroïque, que nous voyons dans *Myrnyi-21* et, dans une moindre mesure, dans *Le corbeau blanc*.

Anna Tsymbal est étudiante dans le domaine culturel à l'Académie Kyiv-Mohyla, fondatrice du NaUMA Reader's Club. Publié dans [Commons](#), 14 avril 2023 et dans *Soutien à l'Ukraine résistante*, n° 19, 1^{er} mai 2023.

Page suivante : Valeria Troubina, *Eaux troubles*, aquarelle, gouache, crayon sur papier, 56 x 34 cm, Ukraine, janvier 2023, [The Crown Letter](#). Publiée dans *Soutien à l'Ukraine résistante*, n° 19, 1^{er} mai 2023.

Valeria Troubina, *Turbulent Waters*



Blague russe

- *Vassili, que lis-tu en ce moment ?*
- *« Guerre et paix »...*
- *Tu l'avais jamais lu ?*
- *Si, mais je le relis parce que le gouvernement vient de faire publier une nouvelle édition. Comme le mot « guerre » est interdit, ils ont changé le titre pour « Opération spéciale et haute trahison ».*

Déconstruction (Lioubov [Liouboff] Lakimtchouk) À l'Est rien de nouveau



Rien de nouveau, et ça dure combien ?
La mort est là, le métal est brûlant,
La mort est là, et les gens sont tout froids.
Ne me parlez plus de cette ville, Lougansk
Depuis longtemps il ne reste que « gansk »...
Et « lou » n'est plus que de l'asphalte vermillon.
Prisonniers sont mes amis
Même jusqu'au « do » de Donetsk
Pas possible d'avancer, pour les libérer.
Et toi, tu écris des vers, des vers ciselés
Un vrai travail de broderie.
Ta poésie roucoule merveilleusement
Sublime, auréolée d'or.
Mais sur la guerre on n'écrit pas de poésie
On déconstruit, rien d'autre que
Des syllabes qui claquent
Tac, tac, tac.
Pervomaïsk est coupée en deux par les bombes,

Ici « pervo », là « maïsk »,
Toujours endolorie comme la première fois.
La guerre y est terminée, dites vous,
Mais la paix, elle, n'a toujours pas commencé.
Débaltsévo ?
Ma ville s'est « dé » faite.
Un Saussura ne pourrait plus y naître.
Non, personne ne peut plus naître à « baltsévo ».
Je contemple l'horizon
Avec ses trois dimensions.
Un champ de tournesols à la tête baissée.
Ils deviennent tout noirs, tout desséchés,
Ils sont tout comme moi, vieillissent terriblement.
Je ne suis plus Liouboff
Je ne suis plus que « boff ! ».

« Le film le plus important qui se déroule actuellement dans le monde »

Entretien avec Sashko Protyag

Sashko Protyag est un cinéaste et un activiste de Marioupol, cofondateur du collectif des cinéastes Freefilmers. Dans ses œuvres, Sashko aborde les thèmes de la mémoire, de l'altération et de l'aliénation. Il vit actuellement à Zaporijjia, où il est bénévole auprès de personnes déplacées et l'armée ukrainienne.

Le nouveau film de Sashko, *My Favourite Job, 2022*¹ (*Mon travail favori 2022*) raconte l'histoire d'Anya et de Yura, qui ont pris part à l'auto-organisation des chauffeurs qui se sont rendus de Zaporijjia à Marioupol pour évacuer des gens.

My Favourite Job, 2022, le premier film que vous avez réalisé après le 24 février, parle de personnes qui ont abandonné leur vie antérieure et ont commencé à sauver la vie des autres. Cela ne semble pas du tout accidentel si vous regardez comment votre propre vie a changé. Il semble qu'avant la guerre, votre principal verbe était « comprendre » (en particulier,

« faire/regarder des films pour comprendre »). C'est encore dans votre vocabulaire, mais j'ai entendu dire que votre principal verbe en 2022 serait « aider ». Comment ressentez-vous ce changement, et comment a-t-il affecté le processus d'interaction avec la vie à travers le cinéma ?

Je n'ai pas encore eu l'occasion d'observer de l'extérieur le changement de ma position en tant que réalisateur ou spectateur. Lorsque nous regardons ou faisons des films uniquement pour nous entraîner à comprendre, il y a quelque chose de narcissique dans tout cela. Maintenant, je me méfie de la vision narcissique du monde. Je n'accepte pas de me placer ou de placer un autre moi au centre de tous les autres. Et en général, le processus d'accumulation du bagage intellectuel s'est avéré peu fiable. Ce processus d'observation, de conclusion et de promotion de nouvelles idées a toujours été très eurocentrique. Nous constatons aujourd'hui que le trésor intellectuel que constituent les expériences de compréhension et d'observation s'est révélé le plus souvent incapable de nous aider. Tous ces intellectuels, qui semblaient toujours comprendre tout, se sont avérés être de peu d'aide pour nous. Ils auraient probablement dû admettre qu'ils n'avaient pas compris quelque chose d'important. Nous pouvons imaginer qu'un tel « cinéma intérieur » qu'une personne regarde, modifie les choses, afin de faire face aux difficultés.

Quant à « aider », j'ai beaucoup de matériel à monter maintenant, et *My favourite job, 2022* n'est qu'une partie d'un grand film. J'ai choisi ce

1. NdT : le film a été en libre visionnage sur le site du Festival du film féministe du 29 novembre au 9 décembre 2022.

matériel à monter en une fois parce que c'est important aujourd'hui pour les volontaires qui se rendent à l'Est et au Sud pour aider les gens. À mon avis, l'histoire d'Anya et de Yura peut aider à comprendre. Je combine donc ces deux mots – «aider» et «comprendre».

Vous décrivez souvent vos expériences comme du cinéma. Par exemple, vous m'avez dit un jour que cette histoire de chauffeurs et de conducteurs qui vont de Zaporijjia à Marioupol pour chercher leurs proches est probablement le film le plus important qui se passe dans le monde entier en ce moment. Six mois se sont écoulés depuis. Quel est le film le plus important que vous avez regardé pendant cette période ?



Pour beaucoup d'entre nous, le cinéma est devenu une sorte d'outil de compréhension : où je suis, ce que je suis, ce qui s'est passé, et comment cela peut être perçu. Nous avons développé la fonction de «home cinéma interne», dans laquelle nous faisons défiler quelque chose comme un «cinéma interne». Elle fait déjà partie de notre culture. Avant le 24 février, j'allais – après avoir rédigé toutes ces sata-nées demandes de subvention – m'organiser quelques semaines pour regarder des films que je voulais voir depuis longtemps. Par miracle, cette sélection de films a survécu, conservée sur un «fexnet²». Je l'ai trouvé à la fin du mois d'août, et pendant tout ce temps, je n'ai regardé qu'un seul film – *Que voyons-nous quand nous regardons le ciel ?* de Alexander Koberidze. C'est

un film sur le football, les cafés d'ambiance, la romance et le mysticisme – tout ce que je déteste vraiment. Mais Alexander Koberidze a fait un très beau film sur quelque chose qui m'ennuie dans la vie ordinaire. Et je l'ai regardé avec plaisir sur ma caméra interne [rires].

Pour poursuivre la conversation sur l'expérience de la vie en tant que cinéma, je voudrais vous poser la même question que celle que vous avez posée aux cinéastes ukrainiens lors de votre conversation avec eux pour le festival :

À Izioum, j'ai dû enregistrer une conversation avec une femme qui a survécu à cinq mois d'occupation. Elle a décrit son expérience comme un film. J'ai également rencontré cette comparaison à plusieurs reprises lors de conversations avec des hommes et des femmes de Marioupol qui ont survécu au blocus. Que signifie ce sens de la cinématographie ? Qu'est-ce que cela peut signifier de travailler avec une caméra et de faire du montage dans une vie qui est vécue comme un film ?

Une amie m'a avoué qu'elle pouvait accepter une certaine expérience traumatisante si elle la voyait dans un film – ou comme un film. Cette conversation a eu lieu en 1995 ou 1996, et à l'époque je ne m'intéressais absolument pas au cinéma, je ne regardais jamais rien, mais je me suis souvenu de cette conversation. Et soudain, ce dialogue m'est revenu lors d'une rencontre avec cette femme à Izioum. J'aimerais en savoir plus à ce sujet, mais il semble vraiment que le cinéma puisse être un outil pour surmonter et comprendre certaines expériences. On peut

2. NdT : service de stockage de fichiers informatiques.

imaginer un «cinéma intérieur» qu'une personne regarde, modifie, afin de faire face aux difficultés.

Mais il y a toujours une frontière entre ce qui peut être un cinéma – un cinéma «physique» qui peut être montré à quelqu'un d'autre – et quelque chose qui est mon cinéma intérieur.

Dans le film vous utilisez l'animation 3D. Veuillez nous dire comment et pourquoi vous avez choisi certaines scènes – certaines expériences – pour utiliser cette technique.

Dès le printemps, il est devenu évident qu'il serait très difficile de trouver des documents pour décrire ce qui se passait sur l'autoroute Zaporijjia-Marioupol, à tous ces points de contrôle et le long de l'autoroute. J'ai essayé de chercher des enregistrements de voitures sur Internet, bien sûr, ce n'est pas qu'on ne peut pas utiliser de *dashcams*³ sur cette route, mais la présence d'une caméra pouvait créer beaucoup de problèmes pour tout le monde. Je n'ai même pas pu trouver d'images vidéo tournées par les occupants. Puis j'ai compris que de telles expériences pouvaient être décrites comme un récit transformé en mythe : l'histoire de personnes qui se rendent dans des endroits où il n'y a rien, pas même de communication, et qui sauvent des gens. Dans ce récit, il était nécessaire d'ajouter une certaine dimension mythologique de l'imaginaire – dans le sens où il est difficile à imaginer. J'ai immédiatement eu l'idée claire que les graphismes de Vova Morrow et la

musique de NFNR seraient capables de transmettre cette atmosphère. Je n'ai pas influencé la technique de Vova de quelque manière que ce soit, je lui ai simplement donné des références, Vova en a trouvé d'autres et, par conséquent, il a tout reproduit assez fidèlement. Dans une seule scène, il s'est avéré que l'hypermarché Epicenter était situé du mauvais côté – c'est la seule chose que nous avons corrigée dans l'implémentation du passage de Vova. Je lui ai fait entièrement confiance pour travailler sur les graphiques. Combiné à la musique d'Olesya, il me semble que nous sommes parvenus à recréer très fidèlement cette expérience mythique.

La scène où vous «conduisez» la voiture accidentée – de quoi s'agit-il pour vous ?

Le moment même où Yura nous a raconté l'histoire de l'appel des prétendues autorités de la république populaire de Donetsk n'a pas été enregistré. Nous ne pouvions pas revenir en arrière et dire : «Yura, peux-tu nous redire comment tout cela s'est passé.» Lorsque nous tournions, nous savions déjà que Yura avait reçu un appel de types de la république populaire de Donetsk et qu'il avait été condamné en vertu de certaines de leurs lois impensables. Le fait même de cet appel est très grotesque, comme si c'était une sorte de *mème*⁴ qui s'était réalisé. Je voulais donc illustrer cet appel. J'ai imaginé comment je pourrais proposer un tel scénario lors d'un *pitch* à un fonds qui finance le cinéma, et là, les gens ont déjà tout compris et me

3. NdT : caméra embarquée placée sur le pare-brise d'une voiture.

4. NdT : élément ou un phénomène repris et décliné en masse sur Internet.

regardent comme un parfait idiot. C'était une sorte de moment d'illusion. Yura jouait un jeu très dangereux avec de parfaits idiots, et moi, je me promenais dans Zaporijjia, j'ai vu cette voiture accidentée et j'ai demandé à mon ami, avec qui nous marchions à ce moment-là, de tourner une improvisation. Cela montre sans doute comment je me sens dans le monde du grand cinéma, des grands projets et des grandes ambitions. J'arrive sur leur parking dans cette voiture, et voilà à quoi elle ressemble. [rires]

Les stéréotypes ne peuvent pas expliquer le mouvement intensif de volontariat de la base, lorsque des personnes de couches sociales très différentes se sont portées volontaires ensemble et se sont soutenues mutuellement.



Il y a une scène à la fin du film où Anya ironise sur les « pratiques d'appât du gain ». Je vois dans cette ironie la stigmatisation des pratiques des femmes qui s'inscrivent dans les problèmes systémiques de la pauvreté, de la discrimination et du capitalisme. Et par conséquent, elle permet des récits plus dangereux, tout en réduisant l'espace pour l'empathie et le soutien. Le dialogue lui-même est très important et montre les choses incroyables qu'Anya et le reste de l'équipe font quand ils trouvent les bonnes choses pour aider. Mais je ne peux m'empêcher de penser que l'ironie n'est pas l'outil le plus empathique pour comprendre des problèmes très douloureux et systémiques. Que pensez-vous de cette scène ?

Anya connaît bien la culture populaire moderne : les tendances de la mode, l'industrie de



Alisa Berger, *Juste avant le début du cauchemar*, février 2022.
The Crow Letter, <https://crownproject>

la beauté, les possibilités professionnelles dans ce domaine. En même temps, je dirais qu'elle est féministe (bien que je n'aie pas entendu le mot « féminisme » de la part d'Anya). Nous avons parlé à plusieurs reprises avec elle du sexisme et de sa présence dans le milieu du bénévolat, de la façon dont certains conducteurs ont mal perçu sa position de leadeuse. À mon avis, sa déclaration sur les « pratiques d'appât du gain » n'est pas misogyne – c'est une blague sur l'environnement qu'elle connaît bien. En fait, Anya dit cela non pas dans une position de haine, mais dans une position d'ironie. Ironie du sort, les

stéréotypes ne peuvent pas expliquer l'intense mouvement de volontariat de la base, lorsque des personnes issues de couches sociales très différentes se sont portées volontaires et se sont soutenues mutuellement. Anya propose en plaisantant une explication stéréotypée selon laquelle toute cette aide n'a été possible que grâce à des « rituels visant à attirer les volontaires ». Mais c'est juste une blague. Tout n'a pu se produire en opposition aux stéréotypes, mais grâce à l'unité et au travail acharné. Dans le film, on peut voir qu'Anya est plus grande, plus forte et au-delà de tous les stéréotypes – et elle en est consciente. Elle connaît les injustices de la vie, et pour elle, une telle blague n'est pas de la misogynie, mais une indication ironique de l'optique misogyne qui ne fonctionne tout simplement pas avec elle, et avec ce qu'elle fait maintenant.

La projection de My Favourite Job, 2022 au Festival du film est en fait une première mondiale. Comment imaginez-vous l'avenir du film ? Dès le début de l'invasion à grande échelle, le collectif Freefilmmers a été bombardé d'offres de « solidarité » de la part de collectifs de base du monde entier. Parlez-nous de cette graine de soutien mutuel que nous avons fait germer cette année.

Ces dernières années, les « grands » festivals industriels de films documentaires ont souvent accueilli des discussions sur les modes alternatifs de distribution des films, et souvent ces conversations aboutissent à une impasse, car malgré la crise évidente des modes classiques

de distribution des films, aucune alternative n'a encore été trouvée. Comment faire et regarder des films en marge du capitalisme mondial ?

Je pensais plus tard (après le film), pour un maximum de démocratie, poster le film sur un YouTube indépendant. Honnêtement, je ne sais pas pourquoi je dois penser à ce qui est discuté dans les grands festivals, pourquoi ils doivent trouver de nouvelles formes alternatives de distribution. En gros, j'en ai rien à foutre de ce qu'ils pensent. Je ne pense pas qu'il soit judicieux de prendre au sérieux les plans de tous ces patriarches géniaux sur la manière dont ils veulent développer de nouvelles formes de sauvetage de leur industrie. Je ne suis pas intéressé par ça.

Le réseau des initiatives de base qui critiquent l'ordre capitaliste, en particulier dans le domaine de la culture, de l'art et de l'activisme, s'est beaucoup développé cette année. Au début du mois de mars, à peu près le même jour, nos amis proches de WET Film de Rotterdam, des amis de Slovaquie et la plateforme estonienne electron.art nous ont proposé d'organiser des projections pour soutenir notre communauté, et nous avons immédiatement commencé à appeler à des projections de solidarité. Puis cette graine a commencé à pousser. Nous avons un grand nombre de spectacles, ils étaient tous conçus pour une petite communauté. Nous avons toujours montré des films : nous venions dans une ville, vingt, trente, maximum quarante personnes venaient, et après la projection nous parlions. Cette fois-ci, il y avait une différence importante : aucun de nous ne pouvait assister à ces projections. Les gens se sont rassemblés, ont regardé nos films, qu'ils ont choisis

eux-mêmes, et ont manifesté leur solidarité de différentes manières. Les gens des petites villes venaient souvent nous donner 50-60 euros. Parfois, de petits centres d'art versaient de petites sommes pour la projection.

J'ai été particulièrement impressionné par l'une des dernières projections au Pays de Galles, où des personnes se sont réunies pour réfléchir à l'Ukraine orientale dans une ville où se trouvait autrefois une petite usine qui a été fermée pendant le règne de Thatcher. Les conservateurs thatchériens ont promis la prospérité à la ville, y ont construit un parc *high-tech*, et maintenant tout s'est effondré, et les gens se rassemblent sur ces ruines, sur les restes de l'infrastructure. Aujourd'hui, ils s'y sont rassemblés pour regarder nos films (les œuvres des photographes de l'Est de l'Ukraine y étaient également exposées). C'était un événement de la plus grande solidarité imaginable, parce que ce sont des gens d'une ville pauvre, probablement beaucoup d'entre eux sont au chômage, et ils ont écrit quinze lettres de soutien et collecté des fonds. Certains d'entre eux ne pouvaient pas utiliser les systèmes de paiement sur Internet, ils donnaient simplement de l'argent liquide aux organisateurs. Au Pays de Galles, ils ont développé des reproductions sympas, et l'affiche de l'événement n'était pas seulement en anglais, mais aussi en gallois. Cet événement n'avait rien à voir avec les festivals ou l'industrie artistique.

Le réseau des initiatives de base qui critiquent l'ordre capitaliste, en particulier dans le domaine de la culture, de l'art et de l'activisme, s'est beaucoup développé cette année. Il y a de nombreuses régions du monde avec lesquelles

nous manquons encore d'interaction, mais avec le temps, j'espère que nous serons en mesure de nous connecter avec les communautés d'autres pays. Ils ont leur propre expérience de la résistance au capitalisme et de nouvelles idées pour créer un art qui ne se transforme pas en instrument d'asservissement et d'exploitation coloniale. Nous aimerions développer cette graine.

1^{ER} DÉCEMBRE 2022

Propos recueillis par Yulia Serdyukova, Geo et Ira Tantsyura.
Publié par *Commons*. Traduction Léonie Davidovitch. Publié dans *Soutien à l'Ukraine résistante*.

DU MÊME RÉALISATEUR

Quoi quoi? Dialogue ukrainien oriental
(sous-titre en anglais)

Ce film explore les possibilités et les problèmes du dialogue social dans les villes de l'Est de l'Ukraine. L'équipe Creative East analyse le multiculturalisme historique. Le film étudie les problèmes et les possibilités de construire un dialogue culturel dans les villes de l'Est de l'Ukraine. L'équipe du film analyse l'histoire multiculturelle de la région, les difficultés d'épanouissement culturel. Le film ne donne pas de réponses définitives, mais essaie de créer un espace pour une discussion impartiale sur la culture de l'Est de l'Ukraine.

www.youtube.com/watch?v=SVNs6GU4-6I

Les films de Freefilmers sur Youtube

www.youtube.com/@freefilmers2755



Dompter la guerre par l'art

Laurent Vogel

«L'art a un pouvoir: il permet de briser la glace et nous aide à guérir des traumatismes. Il témoigne de tout ce qui est drôle et joyeux au milieu de l'obscurité de la guerre», Iryna Tsilyk

Iryna Tsilyk est une poétesse, l'autrice de récits pour enfant. Elle est également une réalisatrice¹. Ses films sortent d'elle tout entière. Poétesse, conteuse charmée de l'enfance et cinéaste fusionnent. Ses films sont féministes sans se proclamer tels. Ils naissent d'un regard de femme qui scrute la société ukrainienne du point de vue des classes populaires et du rôle essentiel joué par les femmes dans une guerre qui ne se livre pas uniquement sur le front mais qui mobilise la société tout entière. Son documentaire *La terre est bleue comme une orange* (titre emprunté à un poème d'Éluard) est magique. Il parle de la guerre presque sans la montrer, à partir d'une famille essentiellement féminine, garçon et matous compris. Comment cette famille ouvrière du Donbass a transformé

la guerre en activité artistique, comment elle a pu résister pendant des années en se filmant, en se mettant en scène alors que les bombardements, les immeubles éventrés, les tanks étaient là comme des accessoires pour un film.

Tout a commencé par la rencontre d'Iryna avec Myroslava et Nastya Trofymtchuk. Cela s'est produit dans le cadre d'un projet appelé «L'autobus jaune». Des cinéastes bénévoles organisent des camps de création artistiques pour des adolescents de ce qui était alors la zone de guerre à l'Est et au Sud de l'Ukraine. La cinéaste est captivée par la créativité de Myroslava, l'aînée, sa volonté de survivre à la guerre en découvrant l'art. Myroslava l'a invitée chez dans ce qu'on appelait alors la «zone rouge», les territoires situés depuis 2014 à proximité des lignes russes et des milices sécessionnistes. Iryna a fini par s'intégrer dans cette famille, sans hommes adultes, composée de trois générations humaines et de nombreux chats. Hanna est la mère, qui vit des allocations familiales après avoir été ouvrière dans un atelier de mécanique automobile. Une famille qui me fait penser à celles que Hirokazu Kore Eda filme au Japon² et, tout récemment, en Corée³. Même s'il existe des liens biologiques entre les trois générations humaines et peut-être entre les chats, l'essentiel est ailleurs dans une complicité, dans ce choix partagé de vivre ensemble. Chaque enfant a

1. Je recommande d'écouter l'interview en anglais d'Iryna Tsilyk, réalisée par Brigid Grauman du comité belge du Réseau européen de solidarité avec l'Ukraine : www.youtube.com/watch?v=xHQVrFqraKQ&t=4. Une version brève sous-titrée en français est également disponible : www.youtube.com/watch?v=nSdEeEo4tPo&t=98s.

2. C'est le fil rouge de presque tous ses films de *Nobody knows* (2004) à *Une affaire de famille* (2018, le titre japonais est plus audacieux. Il signifie «La famille des vols à l'étalage»).
3. *Les bonnes étoiles* (pour la diffusion en France), *Broke* (pour la diffusion en Belgique), 2022.

appris à jouer des instruments de musique. Chacun filme les autres, avec parfois comme bruit de fond, quelque sirène ou l'éclat d'un obus, vite couvert par les miaulements d'un des chats qui proclame la tenace volonté de vivre de cette famille dont il fait partie. L'intimité d'Iryna avec la famille a enfanté ce documentaire, pont tendu entre le Donbass et chaque lieu où il sera vu désormais. Un pont d'espoir plus que de douleur. Une ouverture vers la solidarité réciproque plutôt que vers la compassion envers des victimes silencieuses.

Ce film est émouvant, simple. Il dissimule sa beauté profonde derrière un jeu enfantin et

léger. On joue à la guerre mais surtout à la vie, on la joue pour continuer à vivre autre chose que la guerre. On est dans le Donbass, à Krasnohorivka, une petite ville ouvrière sous le feu de l'armée russe depuis 2014. Ne cherchez pas à la localiser aujourd'hui. Elle a été presque entièrement rasée après février 2022. Même si elle devait disparaître, ce film la perpétuera. Cette joyeuse lignée de femmes, aujourd'hui exilées en Lituanie, avec tous leurs chats bien sûr, restera une Krasnohorivka magique, insouciante des frontières. Un Macondo du Donetsk.



Iryna Tsilyk

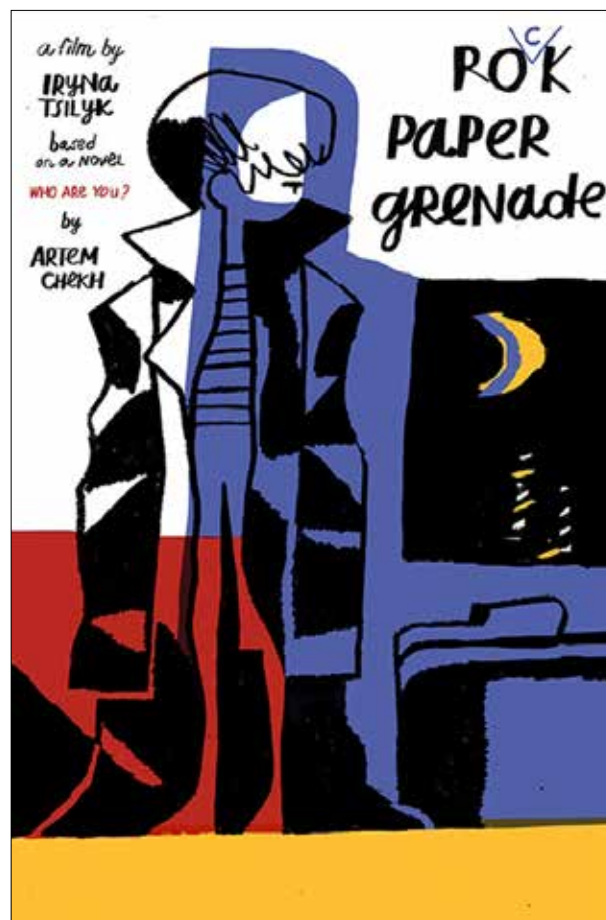
Iryna Tsilyk est née le 18 novembre 1982 à Kyiv. Elle est diplômée de l'université Karpenko-Kary pour le théâtre, le cinéma et la télévision. Elle écrit de la poésie et des livres pour enfants. Depuis le 24 février, l'essentiel de sa poésie est publié sur internet. Même si vous ne comprenez rien à la langue ukrainienne, cela vaut la peine d'en écouter la lecture.

Iryna est née et a grandi en russe. Elle est passée à l'ukrainien lorsqu'elle a su qu'elle était enceinte et c'est en ukrainien qu'elle a écrit sa poésie. De mon point de vue, c'est une trajectoire aussi passionnante que les autres dans les multiples passages d'une langue à l'autre qui ont enrichi la culture de cette partie du monde.

Ses récits pour enfants ont été traduits dans de nombreuses langues. Elle a également publié d'autres œuvres en prose. Le travail littéraire d'Iryna Tsilyk a été traduit dans différentes langues. Il reste inaccessible en français. Son premier roman est intitulé en français *Après-demain*). Il met en scène une jeune réalisatrice.

Elle a également travaillé avec des groupes musicaux comme auteur-compositeur-e, notamment avec le duo Les sœurs Terniuk et le groupe rock Kozak sistem. On la retrouve comme actrice dans le film *Ma grand-mère Fanny Kaplan* d'Allyena Demyanenko.

Sa filmographie commence par des courts métrages: *Heure bleue* (2008, 10'), *Commémoration* (2012, 24'), *Maison* (2016, 12'), *Tayra* (2017, 10'), *Même* (2017, 15'). Son premier long métrage est *La terre est bleue comme une orange* (2020, 74'), qui a obtenu plusieurs prix



prestigieux dans des festivals internationaux. Son dernier film vient de sortir. Son titre original se traduit en français comme «Moi et Félix». Il circule en anglais sous le titre *Rock, Paper, Grenade* (2022, 90').

Laurent Vogel est membre du Resu de Belgique. Article publié dans *Soutien à l'Ukraine résistante*, n° 21, 4 juillet 2023.

Ukraine CombArt

Ukraine CombArt, créée en avril 2022, est présidée par l'artiste ukrainien Artem Iurtchenko. Notre association est partie prenante du Comité français du Réseau européen de solidarité avec l'Ukraine. Elle s'attache à agir avec toutes les structures qui apportent leur soutien au peuple ukrainien, en particulier les associations amies Pour l'Ukraine, pour leur liberté et la nôtre ainsi que Kalyna et, bien sûr, l'Union des Ukrainiens de France. Notre devise est cette phrase du cinéaste ukrainien Maksym Nakonetchnyi : «Chaque fragment d'art est une brique de notre forteresse.»



Nos objectifs : faire mieux connaître et soutenir les artistes ukrainien·nes, de toutes disciplines, engagés dans la résistance à l'invasion russe. Faire aimer la culture ukrainienne, d'aujourd'hui et d'hier, ainsi que l'histoire et l'identité de ce pays qui n'est pas une nation ethnique mais, à rebours d'un mauvais air du temps, une nation politique et civique.

C'est dans ce but que nous avons notamment organisé, à Paris et ailleurs en France, des projections de films ukrainiens comme *Mariupolis 2* (de Mantas Kvedaravicius et Hanna Bilobrova) ou *Butterfly Vision* (de Maksym Nakonetchnyi), un concert d'Oleg Skrypka, légende du rock ukrainien, au Paradis latin et fait traduire (avec l'Assemblée européenne des citoyens) l'exposition de la street artiste Masha Vychedska, que nous mettons gratuitement à la disposition de celles et ceux qui voudraient la présenter dans leurs territoires.

En agissant sur le front culturel et en participant aux marches pour l'Ukraine, nous voulons informer et mobiliser l'opinion française pour une solidarité au long cours car cette guerre qui dure et va durer ne doit pas être chassée de l'actualité par les crimes de guerre commis ailleurs, dont l'atrocité ne doit ni banaliser ni relativiser ceux des troupes d'occupation russes. Nous voulons également combattre la propagande du régime poutinien et de ses relais en France, faux «pacifistes» et vrais collabos, qu'ils se situent chez les pseudo-«réalistes» de droite ou chez les «campistes» d'une certaine gauche aveuglée par son anti-impérialisme sélectif.

Les bénéfices – modestes – de nos événements sont réinvestis dans des équipements de première nécessité (lunettes de vision thermiques et nocturnes, générateurs, etc.) pour les membres de la défense territoriale avec lesquels nous sommes en contact direct sur le terrain.

Pour nous, les choses sont claires : nous refusons une fausse paix qui serait imposée aux Ukrainiens et entérinerait le vol des territoires, actuellement occupés et annexés au mépris du droit international. En effet, non seulement une telle paix au rabais foulerait aux pieds le droit de l'Ukraine à la restauration de son intégrité territoriale et de sa pleine souveraineté nationale mais elle constituerait un encouragement à la récidive, en Ukraine et ailleurs, pour le régime prédateur de Vladimir Poutine et ses rêves d'empire. Les empires, l'histoire nous l'a appris, ne respectent aucune frontière : ils n'ont que des confins, à vassaliser sans limite.

Notre mot d'ordre est simple: «Une seule paix, la victoire de l'Ukraine!»

Notre tâche, ici, est de rester aux côtés de la résistance ukrainienne aussi longtemps qu'il le faudra. Et de réclamer qu'elle dispose, vite, de toutes les armes nécessaires à son combat, faute desquelles – comme l'écrit Ariane Mnouchkine – l'Ukraine est contrainte de se battre «une main liée dans le dos et son ciel désarmé».

Tenir, donc, jusqu'à ce que «Poutler» (comme disent les Ukrainiens avec ce mot-valise qui associe Poutine et Hitler) goûte enfin le pain amer de la défaite. Alors, alors seulement, la paix, la vraie, pourra advenir.

Voilà, en gros, qui nous sommes.

Et pourquoi nous organisons, avec le Comité français du Réseau européen de solidarité avec l'Ukraine, la nouvelle projection de ce film ukrainien :

Atlantis,
de Valentyn Vassyanovitch,
jeudi 7 décembre à 20 heures
au cinéma Le Lincoln

14 RUE LINCOLN, 75008 PARIS
MÉTRO GEORGE V OU FRANKLIN ROOSEVELT

Après le film, nous débattons avec son réalisateur en visio Kyiv-Paris. Cette soirée bénéficie d'un partenariat amical et solidaire avec Le Lincoln (groupe Multiciné) et Best Friend For Ever (distributeur du film).

Entrée 10 euros (gratuite pour les Ukrainiennes et les Ukrainiens).

Atlantis: un film prophétique

Multiprimé lors de sa sortie (Mostra de Venise, Festival de Tokyo, etc.), *Atlantis* est un film d'anticipation qui nous emporte dans un futur proche: l'année 2025.

Il montre un pays ravagé par une guerre qui vient de se terminer: paysages dévastés, criblés de mines et de charniers, usines en ruines, traumatismes des survivants et catastrophe écologique. Tournée peu avant la généralisation de l'invasion, cette dystopie est aujourd'hui rattrapée par la réalité.

L'Ukraine est devenue le plus vaste champ de mines du monde. La majorité de son territoire est minée, les explosifs sont partout, décimant soldats et populations civiles, en particulier les enfants. Cette menace omniprésente prolonge la terreur même après le départ des occupants. Malgré la mobilisation des équipes de démineurs, il faudra de nombreuses décennies pour en venir à bout.

L'écocide perpétré en Ukraine est aujourd'hui un crime à grande échelle: destruction en juin dernier du barrage de Kakhovka, pilonnage des infrastructures, empoisonnement des puits et des rivières, multiplication des sources de contamination... les pollutions liées à la guerre transforment peu à peu, comme *Atlantis* le montre avec un temps d'avance, les territoires en déserts sans vie, à la manière d'un immense Tchernobyl.

Les destructions écologiques massives causées par la guerre commencée en 2014 ont

donné à Valentyn Vassyanovitch l'idée d'imaginer un territoire devenu quasiment inhabitable. L'intensification des catastrophes environnementales liée à l'extension des combats depuis février 2022 font d'*Atlantis* une œuvre visionnaire.

L'histoire de Sergyi et Katya

Tourné dans la région de Marioupol avant la destruction de la ville à 90 % et son occupation par les troupes russes, ce film, qui donne à voir les conséquences d'une guerre totale, est aussi pétri d'humanité et traversé de fulgurances poétiques.

«À Marioupol, nous a dit Valentyn Vassyanovitch dans une interview réalisée et traduite par Artem Iurtchenko, président d'Ukraine CombArt, j'ai utilisé ce que j'ai vu là-bas car, souvent, un lieu pouvait changer toute la scène, de nouveaux dialogues apparaissaient. Je ne suis plus du tout lié à un scénario, je suis un «visuel», je suis toujours à la recherche de lieux qui disposent de l'énergie nécessaire pour y amener des personnages et permettent d'obtenir des choses inattendues que vous ne ressentirez jamais ou ne mettrez jamais sur le papier si vous restez assis sur votre canapé».

Soldat démobilisé atteint, comme beaucoup aujourd'hui, de stress post-traumatique puis privé d'emploi par la fermeture de son usine, Sergyi se reconvertit en porteur d'eau car l'eau potable est devenue une denrée rare. Il rencontre alors Katya (l'excellente Liudmyla Bileka), ancienne archéologue qui exhume les corps des morts au combat et des victimes civiles pour

les identifier. On pense aux images de Boutcha, d'Irpin, de Groza...

Il décide de s'impliquer avec elle dans cette mission qui lui permet de mettre peu à peu sa souffrance à distance. Entre eux se noue une relation porteuse d'espoir, de sens, de vie.



Des comédiens qui sont d'abord des vétérans

Atlantis a été tourné avec des comédiens non professionnels quoique très convaincants, soldats et vétérans ayant eu une expérience militaire et choisis pour leur capacité à la faire partager. Andriy Rymaruk, l'acteur qui incarne Sergyi, a combattu dans le Donbass. Il est, nous a dit Valentyn Vassyanovitch, directeur du département militaire de la Fondation Come Back Alive (Reviens vivant) qui fournit depuis 2014 des équipements militaires et de protection aux



unités de volontaires et de l'armée ukrainienne (dont des kits de déminage). Il est retourné à plusieurs reprises dans les zones de combat.

Résister caméra au poing

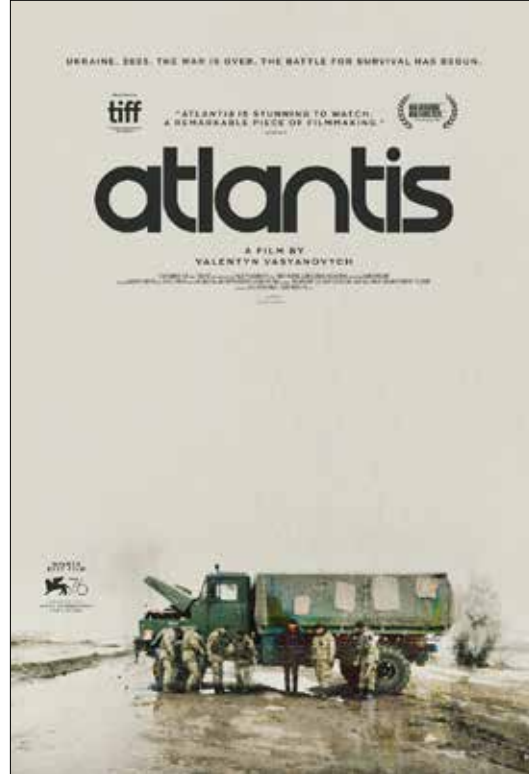
Valentyn Vassyanovitch est à la fois le réalisateur, le producteur, le chef opérateur et le monteur du film car il aime – dit-il – le dialogue intérieur que suscite la concentration de ces fonctions entre ses mains.

En février 2022, il a décidé de rester à Kyiv et de filmer au jour le jour les ravages de la guerre, les villes bombardées, le pont d'Irpin détruit, les civils fuyant l'invasion. Un travail de documentation de la guerre réelle, journal de bord et chroniques du quotidien, pour en garder la trace.

Valentyn Vassyanovitch nous a dit refuser de faire des «films de propagande» car ce serait la négation d'une démarche artistique qui, pour autant, n'euphémise ni la réalité ni l'avenir possible.

Il souligne l'énorme disproportion entre les moyens accessibles au cinéma ukrainien, en Ukraine et malgré des fonds européens et des aides de pays limitrophes, un cinéma pourtant de grande qualité comme l'a montré par exemple le festival Zolota Dziga, et ceux massivement mobilisés par le régime russe pour «raconter l'histoire qui lui convient» et en faire l'arme de sa propagande. En ce sens, dit-il aussi, «la culture russe tue et nous sommes en guerre avec elle». Il ajoute, sous forme de boutade :

Une douzaine de missiles russes au-dessus de Paris changerait très rapidement l'attitude des



gens à l'égard de la «culture russe». C'est une blague, peut-être pas la bonne...

Dès 2021, lors de la Mostra de Venise où son film a été primé, Valentyn Vassyanovitch disait ne se faire aucune illusion : Poutine attaquerait l'Ukraine au-delà de la Crimée et du Donbass. Mais aussi d'autres pays car son obsession est de recréer l'empire russe.

Son but ? «Esclavagiser un pays après l'autre» même si «l'Europe a du mal à se pénétrer de cette idée», confiait-il en mars 2022 au quotidien belge *L'Écho*. «Nous aussi, on a perdu du temps et le dragon a grandi [...]. Il ne va pas s'arrêter là. En Ukraine, tout le monde le sait, tout le monde le sent».



Kyoko Kasuya, «Still Burning There», mai 2022. *The Crown Letter*, <https://crownproject>.

Filma, le festival du film féministe ukrainien

Entretien avec le collectif Filma

Du 27 novembre au 10 décembre 2023, Filma, propose des films sur son site accessible dans toute l'Ukraine et le monde entier.

«Nous nous appelons Filma parce que le cinéma peut être un processus de cocréation, avec des chances égales pour tous les participants, au lieu d'un processus strictement hiérarchique privilégié par les réalisateurs privilégiés. Nous nous appelons Filma parce que le cinéma peut être moins pro-gouvernemental et plus politiquement conscient, moins prédateur et plus sensible aux humains et aux non-humains. Nous nous appelons Filma parce que le cinéma peut être moins axé sur la culture des tapis rouges et des célébrités, et plus inclusif et socialement responsable. Nous nous appelons Filma parce qu'il est important pour nous de réfléchir ensemble aux possibilités et aux responsabilités du cinéma à long terme. Le festival a été créé par un collectif féministe comme plateforme collaborative pour des films qui répondent aux principes du féminisme intersectionnel, de l'antiracisme, de l'anticolonialisme, de l'inclusion et d'une culture du consentement. Des conversations avec les auteurs et protagonistes des films, ainsi qu'avec des chercheurs et activistes, font partie intégrante du programme», expliquent les organisatrices du festival qui ont bien voulu répondre à nos questions.

Pouvez-vous nous parler de l'histoire du festival du film féministe ? Depuis combien de temps le festival existe-t-il ?

Le festival du film féministe Filma a débuté en 2021 en tant que plateforme permettant de soulever des questions qui ont été négligées ou passées sous silence dans le discours public. Au cours de notre première année, nous nous sommes concentrées sur les thèmes de la lutte contre le racisme et en particulier contre la xénophobie, les droits et la vie des trans*, le concept de l'amour radical comme point de vue solidaire. Lorsque la guerre à grande échelle a éclaté en 2022, nous avons réussi à sélectionner et à projeter un programme «Quand les arbres refléurissent chez nous» consacré à la migration due aux crises militaires et aux histoires reliées non seulement à l'Ukraine, mais aussi à la Syrie, à la Palestine, ainsi que de la violence contre les migrants aux frontières de la Slovaquie, de la Pologne et du Bélarus. Nous voulions montrer que les personnes qui fuient des situations dangereuses méritent sécurité et protection, et non en fonction de leur blancheur ou de leur citoyenneté. Les programmes de cette année sont «Unis dans la lutte» sur les droits du travail, «Ceci est une adresse» sur le droit au logement, «L'art de guérir» a été sélectionné à la suite de notre appel public et relie des films qui montrent des expériences difficiles, mais aussi des forces en matière de guérison et de construction d'amitiés et de communautés.

Cette année, alors que l'Ukraine est en guerre, vous consacrez une part importante à la ques-

tion des droits du travail. Et les luttes des travailleuses en dehors de l'Ukraine, notamment en Pologne et en Patagonie. Pourquoi ce choix ?

Parce que nous pensons que cette question est importante à discuter dans notre contexte. Nous ne nous concentrons pas uniquement sur les femmes dans ce programme, mais une partie est consacrée à cette division déséquilibrée du travail reproductif et à sa féminisation constante. Les gens deviennent plus vulnérables dans le monde capitaliste d'aujourd'hui et, même si les niveaux de surmenage et de double travail à domicile augmentent, les niveaux de pauvreté sont étonnamment élevés. Sans parler des conditions de travail dangereuses dans de nombreux domaines qui ont de graves conséquences sur la santé et le bien-être de chacun. C'est important pour l'Ukraine autant qu'au niveau international. La guerre a rendu beaucoup de gens encore plus précaires qu'auparavant et nous devons entamer cette discussion sur le travail pour envisager des scénarios potentiels basés sur la justice et le soutien.

Pour la partie sur l'Ukraine, vous accordez une place importante à la coopérative ReSew¹. Dont vous dites « qu'elle existe politiquement et écologiquement sans patrons ni subordonnés et est unie par l'amour de leur métier – la couture ». Pensez-vous que cette coopérative est un exemple de construction d'une

1. Voir « Les coopératives sont une façon de propager les principes de l'auto-organisation dans la société », entretien avec ReSew Coop, Soutien à l'Ukraine résistante, n° 26, 24 février 2023.

alternative au capitalisme oligarchique et patriarcal en Ukraine ?

La coopérative ReSew est notre partenaire depuis de nombreuses années. Nous partageons ses valeurs et son programme de promotion de structures de travail alternatives. Mais nous savons qu'il est difficile de construire de telles alternatives et qu'elles doivent sûrement être plus visibles et soutenues au niveau sociétal pour apporter des changements systémiques. Et concernant votre question, nous souhaitons vous la renvoyer : pensez-vous que les coopératives sont une alternative au capitalisme patriarcal en Europe occidentale ? Nous ne pensons pas que ces efforts devraient être déployés uniquement en Ukraine.

Vous faites énormément de travail avec les sous-titres ou les descriptions audio des films en ukrainien. Êtes-vous nombreuses pour organiser ce festival ? Parlez-nous de votre équipe.

Notre collectif est composé de quatre personnes. Mais nous avons notre équipe élargie avec laquelle nous travaillons ensemble sur les traductions, les relations publiques et les descriptions audio. Les sous-titres SDH sont créés par notre responsable de la traduction, Jenya Perytska. Et nous avons notre propre processus de production d'audiodescriptions : d'abord l'audiodescription est réalisée par l'agence Cinéma Accessible sous forme écrite et testée et approuvée par les personnes qui utiliseront cette option. Ensuite, c'est un processus d'enregistrement dans le home studio de notre ingénieure du son, Kateryna Herasymchuk et nous



invitons nos amis, activistes et membres du collectif à collaborer dans la création d'audiodescriptions pour les films.

De plus, nous utilisons l'interprétation en langue des signes ukrainienne pour toutes nos discussions. Nous essayons d'être aussi accessibles que possible à notre public.

Pouvez-vous nous dire quelques mots sur les films du festival ?

Dans le programme «Ceci est une adresse», nous avons soulevé la question du droit au logement, qui est important dans notre contexte en raison des déplacements massifs de personnes dus à la guerre et de l'incapacité de trouver un logement décent ou de survivre dans une situation de sans-abri. Le programme comprend cinq films: *No Address* d'Alanis Obomsawin, *Are You Listening!* de Kamar Ahmad Simon, *This is an Address* de Sasha Wortzel, *Dear Mandela* de Dara Kell et Christopher Nizza et *The Village of Roses* de Hannah Heilborn représentant les luttes de la population des Premières Nations du Canada, des personnes queer et séropositives dans les rues de New York (avec de précieuses images d'archives de Sylvia Rivera, l'une des pionnières des émeutes de Stonewall), l'accroissement du nombre des sans-abri dû au changement climatique et aux catastrophes naturelles au Bangladesh, le mouvement des habitants des cabanes (base d'Abahlali à Mjondolo) en Afrique du Sud et la ségrégation et refus d'accès aux infrastructures de la communauté rom en Italie. Nous y avons travaillé avec Anastasia Bobrova, analyste et experte du logement social

en Ukraine. Nous aurons une discussion «Nous avons tous besoin d'un chez-soi» avec Sasha Wortzel et Dara Kell pour réfléchir ensemble à l'universalité des problèmes de logement et à la manière dont ils peuvent se manifester dans différents environnements – l'enregistrement sera disponible sur [notre site Web](#) sous-titré en anglais.

Deuxième programme «Unis dans la lutte» comme mentionné précédemment consacré aux droits du travail et présente cinq films *A Bonus for Iren* de Helke Sander, *The Women's Strike Continues* de Magda Maria Malinowska, *Complicit* de Heather White et Jialing Zhang, *Globalization Tapes* de Vision Machine Film Project et les ouvriers des plantations de Sumatra, *Rio Turbio* de Tatiana Mazú González. Trois films racontant principalement des histoires de femmes dans des usines, des mines, des jardins d'enfants sur des questions de harcèlement, de violence sur le lieu de travail, des inégalités de salaire et du travail reproductif. Dans les deux autres, nous examinons le capitalisme en tant que projet colonial, exploitant les travailleurs en Indonésie et en Chine et soumettant les gens à des traitements inhumains, à une surcharge de travail et à des conditions de travail dangereuses pour la santé. Le programme sera également accompagné d'une discussion «Solidarité dans le cinéma: quand l'art et la lutte ouvrière se rencontrent» le 6 décembre, modérée par Tonya (Ton) Melnyk et Masha Ravlyk Lukianova de la coopérative ReSew avec les réalisatrices Magda Maria Malinowska, une éminente militante syndicale actuellement en lutte avec

Amazon, et Tatiana Mazú González, militante de gauche en Argentine.

«L'art de guérir» est notre dernier programme cette année basé sur des propositions à la suite des appels ouverts et que nous avons reçues. Parmi plus de 60 films représentant des approches du cinéma féministe, nous en avons sélectionné cinq sur la survie à diverses expériences difficiles, la violence patriarcale, les conséquences de la guerre et la construc-

D'une certaine manière, votre festival participe à la résistance contre l'agression impérialiste russe. Vous faites vivre un héritage politique d'émancipation nationale et sociale mais aussi sur la question du genre. Qu'en pensez-vous ?

Nous essayons de regarder au-delà des catégories et des étiquettes qui nous sont imposées, notamment en Occident. Parce qu'elles dressent un tableau général sans le contexte



tion de communautés et d'amitiés en cours de route. *Botanical Documentation of Existence* de Darya Tsymbalyuk, «Tell me a Poem» d'Ana Gurdiş et Elena Chirila, *Julie On Line* de Mia Ma et *Survivor Manifesto - The Art of Making Kin* de Dan Dansen (que nous suggérons de voir en dernier) sera disponible dans le monde entier. Et *Mast-del* de Maryam Tafakori que nous présentons lors de nos projections (hors ligne) à Dnipro, Lviv et Kyiv.

ni complexités de la situation à laquelle nous sommes confrontées quotidiennement. En tant qu'activistes, nous avons conçu notre festival comme une plateforme d'expériences réduites au silence, négligées et marginalisées qui trouvent un écho au niveau local et international. Et nous poursuivrons dans cette direction que nous avons entreprise en 2021.



Vous avez déjà des idées pour le prochain festival ?

Nous avons réfléchi à un programme sur les questions écoféministes prenant en considération les événements horribles et douloureux de l'explosion du barrage de Kakhovka et le danger pour de nombreuses espèces de plantes et d'animaux présents de ces régions en guerre. Et les conséquences globales de la guerre, de l'extorsion et du capitalisme sur l'environnement. Mais la programmation est un processus très difficile, nous verrons donc quelle direction il prendra l'année prochaine.

Avez-vous des relations avec d'autres festivals de films féministes à travers le monde ?

Nous suivons de nombreux festivals, de collectifs d'artistes et de cinéastes dans le monde. Certains espaces militants de base organisent nos projections pour leur public et nous en sommes très touchés. Cette année, nous souhaitons exprimer notre gratitude à Lisa Smith du festival du film romani *Ake Dikhea* ?, qui a aidé à trouver le chaînon manquant dans notre programme «Ceci est une adresse» et à ajouter la perspective rom sur le logement. Nous aimons nous inspirer des autres, soutenir différents collectifs et espaces et bien sûr collaborer.

Page de Facebook de Filma
<https://www.facebook.com/filmafest>

Propos recueillis par Patrick Le Tréhondat, 4 décembre 2023. Article publié dans *Soutien à l'Ukraine résistante*, n° 26, 6 septembre 2023.

SOLIDARITÉ UKRAÏNE BELGIQUE



J'espère contre toute attente

Lessia Oukraïнка



Fuyez au loin, oh mes pensées ; lourdes nuées
d'automne

Car voici revenu le printemps lumineux ;
Pourquoi faut-il donc que mes jeunes années
S'écoulent dans la peine et l'écho des
sanglots ?

Non, à travers les larmes, je garde le sourire
Et je chante au milieu des malheurs,
Sans espoir, je veux espérer quand même, je
veux vivre : fuyez, pensées qui m'accablez !

Sur notre terre si dure et si aride,
Je m'en irai, semant des fleurs brillantes,
Dans la neige glacée je planterai des fleurs
Et les arroserai de mes larmes amères.
Et l'écorce puissante des glaces
Fondra sous mes pleurs brûlants,
Pour moi alors des fleurs pourront éclore,
M'annonçant enfin un heureux printemps.
Sur la pente abrupte de la montagne,
Comme on porte la croix, je porterai ma pierre,
Et m'élevant avec la charge énorme

J'entonnerai quand même un chant de joie.
Dans la nuit infinie et sombre,
Mes paupières jamais ne s'abaisseront,
Et mes yeux guetteront l'étoile des rois mages
Qui domine les nuits de son brillant éclat.
Oui, à travers les larmes, je garde le sourire
Et je chante au milieu des malheurs,
Sans espoir, je vais espérer quand même,
Je vais vivre : adieu, pensées qui
m'accablaient !

Lessia Oukraïнка, pseudonyme de Laryssa Petrivna
Kossatch-Kvitka, est née le 25 février 1871, dans la ville
de Novohrad-Volynskyi, au nord-ouest de l'Ukraine
Première parution dans le *Bulletin franco-ukrainien*, n° 16,
décembre 1963. Traduit par Kaléna Houzar.

Déshumanisation : leurs mots pour la dire (Des soldats russes parlent sans filtre à leurs proches)

Sophie Bouchet-Petersen

Intercepted, le dernier documentaire de la réalisatrice ukrainienne Oksana Karpovych, est un film glaçant. Il juxtapose avec talent des conversations téléphoniques de soldats russes avec leurs proches (interceptées par les services de sécurité ukrainiens durant les premiers mois de l'invasion à grande échelle de l'Ukraine et mises en ligne) avec des images de destructions de cette guerre infiniment meurtrière, filmées au fil d'un périple à l'intérieur du pays en longs plans à la lenteur voulue qui témoignent aussi de la volonté de vivre ou de survivre des populations civiles environnées de décombres.

Une œuvre forte dénuée de tout pathos et de toute tentation voyeuriste. Un parti-pris de sobriété d'une grande efficacité : «La chose que nous voulions que ces images transmettent, c'est le sentiment terrible et inconfortable du temps suspendu et du calme de la guerre», a déclaré la cinéaste lors du festival News Directors/News Films au printemps dernier.

En contrepoint, une bande-son terrifiante où s'expriment, sans filtre, ces soldats russes gorgés de propagande poutinienne qui volent, violent, torturent et tuent sans, pour la plupart, l'ombre d'un doute ou d'un remords, souvent encouragés – c'est peut-être le pire – par la mère ou la compagne à qui ils font, sans fard, le récit de leurs exactions.

On y entend, pêle-mêle, un mixte de mépris et de ressentiments. La jalousie devant un niveau de vie ukrainien perçu comme supérieur à celui des Russes donc justifiant tous les pillages (des échantillons de maquillage au gros électroménager en passant par les baskets et les ordinateurs) et l'on comprend que beaucoup de soldats, appâtés par la solde ou le salaire, viennent de régions pauvres où l'emploi est rare (et tout autant les cuvettes de WC en porcelaine dont d'autres enregistrements montraient que des militaires russes les découvraient comme un luxe inouï). La volonté d'éradiquer tout un peuple dont même les civils ne sont pas perçus comme des personnes humaines mais réduits à l'étiquette infâmante de «nazis» ou de «kholk-hols» (terme méprisant utilisé depuis longtemps sous les régimes russes successifs pour rabaisser les Ukrainien·nes, que l'on peut traduire par «ploucs incultes»). La haine de l'autre qui autorise tous les crimes et les mots les plus orduriers, xénophobes, homophobes.

Violence des mots et violence des actes vont de pair

Ces conversations téléphoniques donnent à entendre la barbarisation de ces soldats

ordinaires et la déshumanisation radicale dont procède la guerre poutinienne.

« Éteignez vos cœurs » : la fabrique des bourreaux

Ce slogan des Khmers rouges est indissociable du génocide qu'ils ont perpétré au Cambodge. Il vaut pour tous les criminels de guerre et en particulier pour ceux qui commettent aujourd'hui en Ukraine tant d'atrocités.

L'écoute de ces militaires russes dépourvus de toute empathie pour leurs victimes, ces non-êtres à écraser comme des cafards, m'a rappelé quelques travaux qui ont tâché d'éclairer la fabrique des bourreaux à partir d'individus a priori dénués de sadisme mais dressés et formatés pour s'affranchir de toute règle morale et se livrer au pire.

Hannah Arendt, bien sûr, et cette « banalité du mal » qui lui fut, à tort, reprochée. Aimé Césaire qui décrit admirablement comment la colonisation « décivilisa » le colonisé mais aussi le colonisateur. Frantz Fanon qui soigna, quand il était médecin-chef à l'hôpital psychiatrique de Blida durant la guerre d'Algérie, des torturés et des tortionnaires : il montra comment la construction de l'autre en « mauvais objet » a fait de la torture « une des modalités des relations occupants-occupés » mais aussi combien, malgré le déni et les discours d'autojustification, le tortionnaire à son tour n'était pas épargné par les pathologies réactionnelles.

Le livre qui, à mon sens, fait le plus directement écho aux mots effroyables des soldats russes collectés par le film d'Oksana Karpovych

est celui de Françoise Sironi : *Comment devient-on tortionnaire ? Psychologie des criminels contre l'humanité*¹. Psychologue et enseignante à Paris 8, experte auprès de la Cour pénale internationale, cofondatrice du centre de soins Primo Levi pour les victimes de tortures, l'autrice fut aussi chargée de l'expertise psychologique de Duch, chef du camp S-21 au Cambodge du temps des Khmers rouges, responsable de la mort de plus de 13 000 personnes, lors de son procès à Phnom Penh.

Forte de son expérience clinique, celle qui soigne depuis un quart de siècle des victimes de tortures, massacres et crimes de masse, l'affirme : « On ne naît pas bourreau, on le devient ». Son livre analyse les méthodes de formation des bourreaux, étrangement semblables sous toutes les latitudes (du régime des colonels grecs aux dictatures d'Amérique du Sud, des techniques de la CIA à celles mises en pratique au Rwanda, en Afghanistan, en Tchétchénie et ailleurs) : leur déshumanisation, préalable et condition de la déshumanisation de l'autre ; l'inculcation brutale de l'obéissance aux ordres ; le conformisme du groupe et la crainte d'en être rejeté ou de passer pour un lâche, qui empêchent de penser par soi-même ; la perception de l'autre comme inférieur et de soi comme disposant de tous les droits ; la « *désempathie* » méthodique ; les mécanismes de défense pour barrer la route au doute. Autant de composantes de la criminalité politique qui caractérise le comportement

1. Françoise Sironi, *Comment devient-on tortionnaire ? Psychologie des criminels contre l'humanité*, Paris, La Découverte, 2017.



des troupes d'invasion russe, dont l'idéologie – poutinienne en l'espèce – n'est que le ciment ultime plutôt que la cause première.

Culture d'invasion : la barbarisation de l'armée et de la société

On sait la cruauté et l'impunité des bizutages institutionnalisés dans l'armée russe (la *dedovchina*), qui font chaque année de nombreux morts, en particulier chez les appelés : ils participent de ces mécanismes d'humiliation (sous prétexte d'endurcir) et de brutale déconstruction qui constituent, selon Françoise Sironi, le socle de la métamorphose d'un individu ordinaire en criminel inapte à toute forme de compassion, transformant en bourreaux ceux-là mêmes qui ont été victimes de ces violences sous l'uniforme.



« L'art et la politique m'ont conduit à faire du cinéma », Oksana Karpovych

Ces processus ne sont pas spécifiques aux troupes d'occupation russes mais y sont poussés au maximum par un pouvoir qui valorise l'extrême violence, le cynisme et le virilisme le plus brutal. Le régime criminel de Vladimir Poutine fabrique des assassins à la chaîne, embrigadés, décervelés, et les lâche sur l'Ukraine avant de récompenser les auteurs des pires boucheries (comme il l'a fait avec la 64^e brigade de fusiliers motorisés qui a martyrisé Boutcha).

Il n'y a pas de guerres propres mais des guerres plus ou moins sales et plus ou moins respectueuses de ce « droit de la guerre » qui s'efforce d'en contenir les excès et dont le régime de Vladimir Poutine s'est radicalement affranchi, sur le champ de bataille comme dans le traitement de ses prisonniers de guerre.

Beaucoup des massacreurs qui sévissent contre le peuple ukrainien n'en sortiront pas indemnes. Certains, « remplis de remords, remplis de ces morts », développeront des pathologies au long cours. Beaucoup rapporteront au pays cette accoutumance à la violence exacerbée qui s'abattrait alors sur leurs proches. Barbarisant son armée, Poutine barbarise aussi toute la société russe : les exactions de ses militaires ne sont pas seulement des crimes contre le peuple ukrainien, ce sont aussi des bombes à retardement domestiques. Tels sont les ravages de cette « culture d'invasion » dont Oksana Karpovych remarque qu'elle se transmet désormais de génération en génération, tant la pratique des



guerres d'agression semble devenue routinière pour le régime impérialiste russe.

Nous avons rencontré Oksana Karpovych en février 2023, à l'invitation de notre amie Charlotte Tourrès, qui a réalisé le montage d'*Intercepted*, lors de la projection à l'auditorium de la Ville de Paris de son précédent film, *Don't Worry, the Doors Will Open* (Ne vous inquiétez pas, les portes vont s'ouvrir), sorti en 2019 et que nous avons beaucoup aimé.

Entièrement tourné à bord des vieux trains de banlieue, ces *elektrychkas* datant de l'époque soviétique, ce film donne la parole à celles et ceux, toutes générations confondues, qui les empruntent quotidiennement: colporteur, vendeur de journaux, jeunes désœuvrés, militaires en partance ou de retour chez eux, joueurs de cartes, chanteur de ballades et bien

d'autres forment le tableau kaléidoscopique d'une Ukraine populaire, en proie aux difficultés de la vie quotidienne et aux incertitudes de l'avenir mais aussi, sur fond d'échos de la guerre du Donbass, percutée par le cours de l'histoire et non dénuée d'ironie. Ce film, son troisième documentaire, a remporté le prix New Visions aux RID de Montréal en 2019 et une mention spéciale aux Hot Docs de Toronto en 2020.

Cinéaste, écrivaine et photographe, Oksana Karpovych est née en 1990 à Kyiv. Elle est diplômée en études culturelles de l'Académie Kyiv-Mohyla puis a étudié la production cinématographique à l'Université Concordia de Montréal où elle a vécu neuf ans avant de revenir en Ukraine et de travailler comme productrice exécutive pour la chaîne Al Jazeera English. Elle s'est retrouvée à documenter l'invasion et

a parcouru de nombreuses zones de combat avant de découvrir les conversations interceptées qui sont à l'origine d'*Intercepted*, avec cette interrogation qui la taraudait : ces soldats qui parlent avec leurs proches ont l'air humains, pourquoi commettent-ils des actes aussi inhumains ?

C'est cette question qui m'a amenée au film : par le cinéma, je commence à raconter la blessure collective de l'invasion, tout en essayant de décrypter ce que pense cet « autre » qui envahit mon quotidien et le rend chaotique. Ici, en Ukraine, le peuple ukrainien nomme les occupants russes des « orques » ou des « zombies » parce que, face à leurs actions, il les voit comme des êtres agressifs et amoraux. Pourtant, les conversations interceptées montrent à quel point les soldats sont des gens normaux, terriblement humains, mais capables d'actes atroces. Pour moi, c'est la réalité la plus dure à accepter.

Elle dit aussi que ces communications téléphoniques lui ont permis de mieux comprendre la société russe actuelle, la mentalité de nombreuses familles qui, parfois, se révèlent encore pires que les soldats car, ajoute-t-elle, si la guerre déshumanise, la propagande déshumanise tout autant.

De la Première mondiale à Berlin à l'avant-première à Paris, prélude d'un tour de France

Intercepted a été présenté en première mondiale à la Berlinale, en février 2024, et est sorti

en Ukraine à la fin du mois d'août sous le titre *Des gens pacifiques*. Au festival international du film de Berlin, il a obtenu la mention spéciale du Jury œcuménique et du prix Amnesty International. Au festival international de Hong Kong, la mention spéciale du jury lui a été décernée. Il a été présenté et primé dans différents autres festivals internationaux du documentaire (à Thessalonique, Cracovie, Zagreb, Copenhague, Louvain, Toronto, Belgrade...), au festival de La Rochelle Au cœur du Doc et aux États-généraux du film documentaire de Lussas. À Kyiv, il a fait l'ouverture des Docudays UA.

Il est d'ores et déjà programmé le 1^{er} octobre à Metz, le 11 octobre à Lyon, le 13 octobre en avant-première du prix Bayeux-Calvados-Normandie des correspondants de guerre. Nous espérons très vivement qu'il pourra ensuite être projeté dans de nombreuses villes de France : raison de plus pour que l'avant-première parisienne du 24 septembre au Louxor soit un succès et donne l'impulsion de cette nécessaire tournée nationale pour laquelle Ukraine Com-bArt et le Comité français du Réseau européen de solidarité avec l'Ukraine mobilisent leurs contacts !

Article publié dans *Soutien à l'Ukraine résistante*, n° 33, 6 septembre 2024.

Ukraine CombArt était à Kyiv pour le 22^e Festival DocuDays

Sophie Bouchet-Petersen

Invitées par les organisateurs du festival international du documentaire et des droits humains DocuDays UA pour sa 22^e édition, nous avons mis le cap sur l'Ukraine le 5 juin. Dans le précédent supplément à la Newsletter d'Ukraine CombArt, nous vous présentions ce remarquable festival qui se tient chaque année depuis vingt-deux ans à Kyiv, en temps de paix comme en temps de guerre. Notre délégation (Dominique, Marianne, Marie, Sophie) y a représenté Ukraine CombArt et le Réseau européen de solidarité avec l'Ukraine.

Autant le dire d'emblée: nous avons été bluffées par la richesse et la qualité de sa programmation (plus de 70 documentaires, majoritairement ukrainiens ou sur l'Ukraine mais aussi d'autres pays, dont un focus particulier sur le cinéma documentaire chilien), par la variété et l'intérêt des nombreux débats qui ont émaillé cette semaine, par l'organisation impeccable de ces journées (et soirées) de découvertes et d'échanges, par la mobilisation de nombreux jeunes volontaires, reconnaissables à leurs tee-shirts verts, qui renseignaient et aiguillaient efficacement les festivaliers.

Nous avons retrouvé avec joie Kateryna Singurova, qui conduisait la délégation de onze femmes venues à Paris en novembre 2024: nous avons découvert à cette occasion que le festival DocuDays est le vaisseau amiral d'une activité multiforme qui comprend notamment un réseau de 500 ciné-clubs qui innervent tout le territoire ukrainien, servant aussi de supports pour des débats et des mobilisations sur des sujets choisis localement avec les habitants.

Nous avons revu à Kyiv des amis de longue date: les musiciens Oleg Srypka et Sasha, du groupe V.V. (Vopli Vidopliassova), avec lesquels nous avons organisé en juin 2023 un concert au Paradis Latin, ainsi qu'un ancien des V.V., qui fut très engagé et blessé à Maïdan en 2014: ingénieur de formation, il fabrique aujourd'hui des drones dont la technologie de pointe a permis d'améliorer de manière spectaculaire la précision et les performances (nous taisons son nom pour des raisons de sécurité mais vous pouvez voir ici le catalogue de cette start-up de la tech qu'il a créée avec des amis: <https://beeta.tech/en>).

Hommage au rail ukrainien !

Après un vol Paris-Varsovie, nous avons pris un premier train pour Chelm puis un autre pour Kyiv, soit près de 24 heures de voyage. La photo n° 3 est notre hommage au courage des travailleurs et des travailleuses du rail ukrainien. Avec la guerre qui a interrompu toute aviation civile dans le ciel ukrainien, le train occupe une place vitale dans le déplacement des civils, l'évacuation des réfugié·es et des déplacé·es,



le transport des militaires en partance pour le front et le retour des soldat-es blessé-es. Malgré les alertes, les attaques et les pertes parmi son personnel, Ukrazalynytsia, la compagnie ferroviaire, n'a jamais interrompu le trafic et ses trains sont d'une ponctualité exemplaire¹. Renforcement des mesures de sécurité, réparation des infrastructures ciblées par les bombardements russes, modernisation et électrification du matériel : les chemins de fer sont un pilier de la résistance ukrainienne et de la construction de son avenir.

Arrivées à la gare de Kyiv, somptueuse cathédrale ferroviaire avec mosaïques et vitraux, nous y avons retrouvé notre ami Oleg Skrypka, venu nous chercher pour nous conduire à l'hôtel Staro que nous avait recommandé l'équipe de DocuDays car très proche des lieux où se déroule le festival, dans le quartier branché de Podil. C'est un bâtiment kitchissime, construit en 2012 à la manière de l'art nouveau et entièrement dédié à Alfons Mucha (1860-1939), le célèbre affichiste tchèque (des reproductions de ses œuvres ornent tous les murs). La légende dit que cet hôtel a été érigé à l'emplacement de ce qui fut jadis la demeure d'Elena Darmostoukova, son amante de Kyiv.

On a dansé l'Arkan et la sardane

Le 6 juin, avant l'ouverture du festival et devant le grand cinéma d'art et d'essai Zhovten qui en sera l'épicentre, joyau de l'architecture constructiviste des années 1930, Dominique

a formé une ronde Arkan avec Oleg Skrypka (dont la présence ne passe pas inaperçue), Kateryna (du staff DocuDays) et nombre de festivaliers volontaires, Marianne assurant au micro la traduction des explications en ukrainien.

L'Arkan est une danse de combat des Houtsoles, peuple des Carpates ukrainiennes, dont Dominique et Oleg ont simplifié il y a quelques années la musique et les pas pour qu'elle soit plus facile à danser, à Paris (comme nous l'avons fait lors de la marche de février dernier pour le troisième « anniversaire » de l'invasion à grande échelle) comme à Kyiv (où la culture houtsole reste peu connue).

Nous l'avons fait suivre d'une sardane, ronde catalane de résistance (en particulier sous la dictature de Franco) et de joie, qui a, elle aussi, rencontré un vif succès. Nous avons ensuite remis à Oleg, pour le Centre mères-enfants de Dnipro, la somme que nous avons récoltée (3 000 euros) lors des deux vide-greniers organisés en mai par Ukraine CombArt (avec le soutien de la mairie du 10^e arrondissement).

Soirée d'ouverture du festival

La salle (773 places) est comble. Parmi les interventions qui précèdent la projection du premier film : celle de Maksym Butkevych, militant libertaire des droits humains, pilier historique de DocuDays, engagé dans l'armée dès février 2022, fait prisonnier, détenu pendant plus de deux ans dans les geôles russes et libéré en octobre 2024 à la faveur d'un échange de prisonniers.

1. NdÉ. Voir Alena Tkalic, « Les trains dans la guerre », *Ukraine résistante*, n° 9, 30 juin 2022.

Soulignant l'importance et l'actualité du combat pour les droits humains, il a chaleureusement remercié toutes celles et tous ceux qui se sont mobilisés pour sa libération (le RESU en était, qui a fait ardemment campagne pour lui et avait organisé une rencontre par Zoom avec son père à l'époque où on ne savait pas dans quelle prison il était détenu)².

Oleksandra Matviitchouk est également intervenue ce soir-là : avocate qui dirige le Centre pour les libertés civiles, créé en 2007, elle avait déclaré lorsque le prix Nobel de la paix a été remis à cette ONG très active que « la guerre en Ukraine n'est pas une guerre entre deux États mais entre deux systèmes : l'autoritarisme et la démocratie ». Différents partenaires de DocuDays ont également pris la parole, dont l'ambassadeur de Suède et le représentant à Kyiv de l'Union européenne.

Nous avons, ce soir-là, observé une minute de silence en mémoire de celles et ceux tombés pour la défense de l'Ukraine. Puis brandi des pancartes appelant à rejoindre la campagne internationale People First pour le retour des prisonniers de guerre, des civils détenus et des enfants ukrainiens déportés (Ukraine CombArt et le RESU sont, aux côtés de beaucoup d'autres mouvements, parties prenantes de cette mobilisation).

Toute éventuelle négociation de paix devra inclure cette libération pour laquelle Maksym Butkevych est aujourd'hui activement engagé

2. NdÉ. Voir Comité français du réseau européen de solidarité avec l'Ukraine, *Maksym Butkevych : libertaire, antimilitariste, engagé volontaire, prisonnier de guerre*, Paris, Syllepse, 2023.



et dont Oleksandra Matviitchouk a souligné qu'il s'agit d'une priorité absolue car beaucoup de captifs et captives, terriblement maltraités dans les prisons russes, risquent de ne pas survivre assez longtemps pour voir la fin de la guerre.

En fin de soirée, des ballons représentant la pastèque emblématique de Kherson sont lancés dans la salle : le public se les passe de main en main en riant, moment de détente après les émotions de cette soirée très réussie.

Mille façons de filmer « ce que la guerre fait aux humains »

Nous ne pouvons évoquer ici en détail tous les excellents films à l'affiche du festival et leurs mille manières, frontales ou indirectes, d'évoquer la guerre faite à l'Ukraine par le criminel du Kremlin (vous pouvez consulter le site de DocuDays : <https://docudays.ua> ainsi que leur Instagram). Quelques mots, cependant, de quelques coups de cœur.



■ **Sanatorium: montrer la guerre sans la montrer**

Premier film projeté lors de la soirée d'ouverture: *Sanatorium*, du réalisateur irlandais Gar O'Rourke. Sur les rives d'Odessa se dresse l'imposant sanatorium Kuyalnik, établissement défraîchi datant de l'ère soviétique, où des clients de moins en moins nombreux viennent pour des traitements régénérants à la boue, des hydromassages et des thérapies électriques supposés améliorer le bien-être physique et mental. Héros de ce documentaire: les curistes en quête de répit et le personnel de l'établissement (dont certains ont accompagné le réalisateur à Kyiv et étaient sur scène avec lui après la projection). Dans ce film qu'on pourrait croire hors temps, la guerre est là, proche et distante à la fois, omniprésente mais jamais au premier plan: on en entend les échos, on voit au loin les fumées monter dans le ciel; elle inquiète mais on l'aborde aussi avec humour et une certaine distanciation, alors même qu'Odessa est régulièrement la cible de bombardements meurtriers.

Un film sensible et attachant qui en dit long, mine de rien, sur la résilience ukrainienne.

■ **My Dear Theo, lettres à un fils**

Nous avons été particulièrement touchées par le beau film d'Alisa Kovalenko, *My Dear Theo*. Nous connaissions deux de ses précédents documentaires, *Alisa in Warland* (2015) et *Home Games* (2018), projetés dans de nombreux festivals et couronnés de nombreux prix. Engagée volontaire dans les forces armées ukrainiennes, la réalisatrice (par ailleurs très mobilisée contre les viols de guerre des troupes russes) a donné à son film la forme épistolaire de lettres à son petit garçon, qu'il lira plus tard et qui lui expliquent les raisons de son choix. C'est à la fois un autoportrait intime, qui ne cache pas les contradictions qui tenaillent la mère et la soldate, et une série de tableaux qui documentent la vie de son unité, la camaraderie pudique entre frères et sœurs d'armes sous la menace constante des tirs et des bombardements. Ce film poignant, à la fois preuve d'amour et documentaire de guerre, parle du chagrin d'être séparée de ceux qu'on aime et du courage de ces volontaires qui, venu·es de toutes les professions, ont pris les armes et rejoint, souvent sans expérience militaire préalable, les rangs de la Défense territoriale. Le générique de fin liste tous ceux qu'on a vus à l'écran et qui ont péri depuis.

Dans le débat qui a suivi, Alisa Kovalenko a souligné l'importance de s'affranchir des images de guerre abondamment diffusées par les télévisions et sur les réseaux sociaux, qui saturent et sidèrent sans laisser de place à la réflexion.

Son parti pris (commun à de nombreux documentaires sélectionnés par DocuDays) est à l'opposé : donner à voir des histoires humaines, incarnées, complexes, au plus près de ce qui est vécu et, de là, nourrir une réflexion plus générale sur la guerre et la résistance.

■ *Songs of Slow Burning Earth*: guerre ordinaire et ordinaire de la guerre

Nous avons également beaucoup aimé le film d'Olha Zhurba, *Songs of Slow Burning Earth* («Chants de la terre qui brûle lentement»), qui porte en France et dans le cadre de la collection Génération Ukraine d'Arte le titre de *La guerre ordinaire*, , moins poétique. Sans commentaires et ponctué de rares témoignages, ce documentaire donne à voir le chaos des évacuations lors du déclenchement de l'invasion de février 2022, la douleur et l'angoisse de ceux qui ont tout perdu, la découverte des fosses communes laissées derrière elles par les troupes russes, le travail des médecins légistes pour l'identification des corps et l'attente anxieuse des familles, les enfants d'un village qui jouent à la guerre avec des armes bricolées et un réalisme confondant, des soldats amputés qui réapprennent à marcher avec leurs prothèses et se charrient. Un album puissant qui montre l'impact de la guerre sur les gens ordinaires et sur les militaires, sur les familles et sur les générations futures.

Une longue séquence montre un convoi transportant vers le lieu de leur enterrement des soldats morts au combat : tout son parcours est jalonné de gens agenouillés, dans le froid et la neige, parfois en groupe, parfois seuls, qui leur rendent un dernier hommage. Cette

pratique, qu'une journaliste ukrainienne nous a dite héritée d'un rituel cosaque, est aujourd'hui généralisée dans toute l'Ukraine au passage des convois mortuaires de militaires. Le film se termine par la juxtaposition de deux séquences qui montrent le fossé qui ne cesse de se creuser entre les sociétés ukrainienne et russe : ici, un débat avec de jeunes lycéens ukrainiens qu'un professeur incite à se questionner et à imaginer l'avenir ; là, la militarisation d'élèves russes en uniforme, marchant au pas cadencé à la gloire du régime de Poutine. Glaçant.

■ *Militantropos*, transformations et adaptations face à la guerre

Un mot enfin de *Militantropos* : ce titre est un mot-valise formé de «*milit*» - guerrier - et «*anthropos*» - humain -, il signifie «ce que la guerre fait aux humains». Les trois cinéastes - Yelizaveta Smith, Simon Mozgovyi et Alina Gorlova - sont membres du collectif Tabor auquel appartient également Maksym Nakonechnyi dont nous avons projeté *Butterfly Vision* à Paris et à Lormes en 2023. Depuis douze ans, ce collectif de réalisateurs et de producteurs indépendants de documentaires et de fictions documente les transformations de l'Ukraine sous l'effet de la guerre. Nous ne connaissions d'Alina Gorlova que le film *Bataillon invisible* qu'elle a coréalisé sur la place des femmes dans l'armée ukrainienne et leur bataille pour l'égalité des droits sous l'uniforme (que nous avons projeté en mars 2024 à la Maison de l'Amérique latine).

Le protagoniste central de *Militantropos*, c'est ce processus de transformation des



personnes et d'adaptation psychologique voire de «normalisation», induit par la guerre et par la nécessité d'y faire face. Le film a pris forme au fil des voyages des trois documentaristes dans différentes régions d'Ukraine, de rencontres non programmées *a priori* avec celles et ceux qui ont accepté de témoigner, de réflexions collectives autour du fait que l'agression russe ne détruit pas seulement les personnes, les villes et les villages mais cherche à anéantir «les significations qui nous identifient», comme ils le disent.

Les cinéastes disent aussi avoir évité les représentations naturalistes de la souffrance et avoir accordé une grande importance aux impressions sonores de la guerre pour la structure émotionnelle de leur film (bruits des bombardements et des raids de drones mais aussi chants d'oiseaux et bourdonnements d'abeilles).

Ces moments collectés au fil de leurs voyages et rencontres brossent le portrait collectif d'un peuple et disent l'adaptation des corps et des esprits à la nouvelle normalité qui a envahi le quotidien, que l'on soit près ou loin du front. Présenté à Cannes lors de la Quinzaine des cinéastes, il montre les réalités fracturées par l'invasion et les vies bouleversées de ceux qui fuient, de ceux qui restent ou reviennent pour reconstruire obstinément ce qui a été détruit, de ceux qui décident de combattre.

■ **2 000 Meters to Andriyvka,**
caméra au casque

Il faudrait aussi parler de *2000 Meters to Andriyvka*, de Mstyslav Tchernov, auteur du multiprimé *20 Jours à Marioupol*. Son nouveau

documentaire suit une section de soldats ukrainiens chargée de traverser une forêt lourdement fortifiée pour libérer de l'occupation russe un village stratégique dont il ne reste plus rien, découvrent-ils en y parvenant finalement. Dans les tranchées, au ras du sol et au plus près des militaires ukrainiens, caméra souvent fixée sur un casque, filmer est ici partager avec eux le risque permanent de la mort (beaucoup de soldats périssent au fil de cette progression meurtrière): un coup de poing à l'estomac.

À noter: beaucoup des documentaires projetés lors de DocuDays, passionnants sur le fond et par la forme, sont réalisés par des femmes.

Une découverte: la «police du dialogue»

Entre les projections: de très nombreux débats ayant à voir avec les droits humains. Nous avons assisté, le 7 juin, à une très intéressante



rencontre avec une représentante du Centre pour les libertés civiles et un policier de la « police du dialogue » créée en Ukraine, autour du rôle de la société civile et de la vigilance civique dans la sécurisation du droit de manifester.

Après les violences perpétrées par les Berkout (police spéciale antiémeute) qui ont fait plus d'une centaine de morts et de nombreux blessés sur la place Maïdan et ses alentours lors de la révolution de la dignité de 2014, une réflexion a été initiée sur l'usage de la force dans un pays démocratique et le rôle de protection des droits qui incombe à la police.

Cette initiative, comme souvent en Ukraine, est venue de la société civile et a ensuite été avalisée par le gouvernement. Ses promoteurs et promotrices se sont d'abord inspirés d'expériences scandinaves puis renseignés sur de « bonnes pratiques » mises en place dans d'autres pays et ont finalement donné forme à ce qui, en Ukraine, s'appelle désormais la « police du dialogue ». Celle-ci a un rôle de prévention mais surtout une doctrine d'emploi réfléchi et résolument non disproportionné de la force publique, nous a-t-il été expliqué.

Dans ce pays où règne la loi martiale, des rassemblements ont pourtant fréquemment lieu et doivent parfois être protégés d'opposants agressifs. La police du dialogue s'attache à éviter toute escalade violente, en relation avec des organisations de la société civile considérées comme des partenaires de la sécurité collective et de l'ordre démocratique. L'accent est mis, nous a dit le policier qui participait à ce débat, sur la formation permanente de ces policiers et sur les interactions avec la société civile. Nous

ne prétendons pas que, dans toutes les villes d'Ukraine, la situation soit idyllique mais les responsables de nos « forces de l'ordre » françaises pourraient utilement s'inspirer de cette intéressante démarche ukrainienne !

Nous sommes intervenues, Marie et Sophie, pour témoigner de notre expérience contrastée du maintien de l'ordre en France : protection de nos marches pour l'Ukraine et, dans ce cadre, relations très cordiales avec la police, répression violente et souvent infondée d'autres types de manifestations, en particulier celles organisées en solidarité avec Gaza et le peuple palestinien. Deux poids, deux mesures... et, fréquemment, impunité assurée en cas de « bavures » résultant d'un usage disproportionné de la force.

Les Archives de la guerre : une base de données exceptionnelle !

Nous avons pu visiter la salle dévolue à la présentation et à la consultation des Archives de la guerre, cette formidable base de données qui rassemble aujourd'hui des millions de documents : témoignages enregistrés et/ou filmés, captures d'écrans des médias officiels russes (avec leurs mensonges ahurissants et leurs discours de haine qui constituent autant d'armes de guerre), reportages professionnels et amateurs, traces multiples et précieuses du vécu sous occupation russe et des exactions commises par les troupes poutiniennes. Pour en conserver la mémoire et en permettre l'histoire mais aussi pour, le jour venu, en poursuivre et punir les coupables.

Une volontaire ultra-compétente nous a montré le fonctionnement de cette



plate-forme unique: le dépôt des documents, les outils numériques d'archivage, la comprise, les modalités différenciées d'accès à ce fond mis à la disposition des chercheurs, des militant-es, des journalistes, des enquêteur-rices et juristes qui se penchent sur les crimes de guerre et crimes contre l'humanité commis par la soldatesque du Kremlin. Impressionnant!

Vitalité artistique et questionnements transversaux

Il y aurait bien des choses encore à raconter sur ce festival, sa programmation spéciale destinée aux enfants et aux adolescents, ses rencontres pour les professionnels, ses expositions artistiques, les vidéos expérimentales accueillies à la galerie Ukraïнка.

Quelques thèmes transversaux nous ont semblé irriguer, d'un film à l'autre et d'un débat à l'autre, cette semaine incroyablement riche: la démocratie participative et la vigilance civique à l'ukrainienne, la rareté des ressources et le souci écologique (notamment face aux crimes d'écocide), les relations entre mémoire et histoire face à la propagande mensongère du régime poutinien et à sa réécriture négationniste de l'histoire, les violences – notamment sexuelles – faites aux femmes et aux enfants, les questions éthiques posées par les tournages.

Nous avons été frappées par le nombre de jeunes participant à cette édition de DocuDays: festivaliers et festivalières ainsi que bénévoles contribuant à la bonne organisation de cette semaine.

Et, plus que tout, par la profusion des talents dont les documentaires projetés montraient la

grande variété, par cette démonstration d'une vitalité et d'une créativité artistiques que la guerre n'a nullement éteintes et même, à certains égards, stimulées.

Le 8 juin, nous nous sommes réunies avec le staff de DocuDays (Kateryna Singurova, Roman Bondarchuk, cinéaste et directeur artistique du festival, ainsi que deux autres responsables de cette manifestation). Nous leur avons remis à cette occasion le kakemono en patchwork que nous avons fait réaliser pour eux par Sylvie Skinazi, styliste, plasticienne et couturière qui a travaillé avec Christian Lacroix, amie de Dominique. Thème de cette œuvre: l'amitié France-Ukraine et la solidarité Ukraine CombArt-DocuDays.

Le geste et la chose (raccord avec le code couleurs du festival) nous ont semblé leur plaire. Nous avons évoqué l'hypothèse d'un week-end du documentaire organisé ensemble à Paris: on vous en dira plus quand les choses auront davantage pris forme.

Master class de Dominique avec le ballet de l'Opéra national de Kyiv

Dominique, danseuse et chorégraphe, a organisé le 7 juin une master class avec le corps de ballet de l'Opéra national de Kyiv, dont les danseurs et danseuses classiques (dont un Français, Clément Guillaume, qui vit désormais à Kyiv) ont travaillé sur les apports de Joseph Pilates (inventeur de la méthode du même nom qui pourrait aussi être utile à la remise sur pied de soldats abîmés au front) et d'Alwin Nikolaïs, pionnier de la danse moderne et contemporaine: «Deux maîtres et théoriciens du corps

moderne, tous deux percutés par la seconde guerre mondiale», comme l'a écrit Dominique à notre retour, ajoutant que travail au sol et improvisation favorisent «une bienfaisante concentration dans notre "hors monde" où règnent la complicité et l'intelligence des corps».

Ce fut un moment de partage particulièrement intense, à l'issue duquel est née l'idée de les faire venir à Paris : on vous tiendra au courant.

Dominique a ensuite assisté à une répétition de *La fille mal gardée*, ballet français du 18^e siècle, dirigé par Jean-Christophe Lesage, qui s'est engagé de cette manière, personnellement et à ses frais, aux côtés de l'Ukraine.

La première a eu lieu quelques jours plus tard dans le bel opéra de Kyiv : Marianne, restée dans la capitale après notre départ, y a assisté et a poursuivi la conversation entamée par Dominique.



En marge de DocuDays...

Nous sommes allées déjeuner dans le célèbre restaurant *100 Rokiv Tomu Vpered*, rue Volodymyska, où nous avons fait la connaissance du jeune chef, Yevhen Klopotenko, qui y exerce ses talents. Il a réinventé et recréé la cuisine ukrainienne, mêlant recettes traditionnelles récoltées à travers tout le pays ou retrouvées dans les livres d'antan et recherches culinaires poussées sur les saveurs (incluant l'examen des cuisines du monde et de leurs techniques respectives) : une renaissance gastronomique alliant avec succès tradition et modernité.

C'est aujourd'hui le porte-parole le plus notoire de cette nouvelle cuisine ukrainienne. Il estime mener, sur le front culinaire, sa propre

guerre contre l'invasion russe et contre des décennies voire des siècles d'effacement de la culture ukrainienne. Sa première victoire : avoir obtenu la reconnaissance par l'Unesco, en 2022, du bortsch comme recette initialement mise au point par l'Ukraine, antérieure à ses déclinaisons ultérieures dans les pays slaves. Il a lancé un mouvement de réappropriation et réinterprétation du patrimoine culinaire ukrainien, désormais suivi par de jeunes chefs. Dans sa cave : uniquement des alcools ukrainiens (dont un délicieux vin d'Odessa !). Un repas exquis et une belle rencontre.

Nous tenions à visiter la cathédrale Sainte-Sophie, légitime fierté ukrainienne. Construite au 11^e siècle et de proportions spectaculaires avec ses cinq nefs, ses cinq absides, ses treize coupoles et ses galeries courant sur deux étages, ornée de belles fresques anciennes et de 260 m² de mosaïques sur fond d'or, Sainte-Sophie avait jusqu'à présent été épargnée par les frappes russes (à la différence de nombreuses autres églises et joyaux du patrimoine historique d'Ukraine) mais un violent bombardement sur Kyiv l'a un peu endommagée juste après notre visite, faisant tomber une corniche.

À côté de la statue géante de la *Mère Patrie*, monument de style mussolino-stalinien dont la faucille et le marteau ont été remplacés par le trident ukrainien, nous avons visité le musée qui retrace l'histoire de l'Ukraine depuis l'Antiquité (les Scythes...) jusqu'à nos jours et martèle, de manière qu'on dira... didactique, combien la nation ukrainienne vient de loin, n'en déplaise à l'historiographie négationniste de l'impérialisme russe. Rus' de Kyiv, Volodymyr le Grand,

Iaroslav le Sage, héros cosaques, combats successifs pour l'indépendance: dans chaque pièce, des statues grande nature de personnages, masculins et féminins, qui ont ponctué l'histoire au long cours de l'Ukraine. Un regret: on y trouve Bandera mais pas Makhno. Et, pour finir, deux stars nationales de la musique: Jamaïla (qui a remporté la victoire à l'Eurovision 2016 avec sa chanson *1944* sur la déportation des Tatars par Staline) et Oleg Skrypka (rocker culte qui fit très tôt le choix de chanter en ukrainien).

Nous sommes également allées place Maïdan. Devant le mémorial hérissé de drapeaux ukrainiens serrés les uns contre les autres, devant les innombrables photos de soldats qui ont donné leur vie pour défendre l'Ukraine, l'émotion nous a submergées bien au-delà de ce à quoi nous nous attendions. Tant de visages de jeunes qui avaient la vie devant eux, fauchés par cette hécatombe générationnelle commise par le dictateur du Kremlin!

Au milieu de cette forêt de drapeaux bleu et jaune, quelques drapeaux d'autres pays honorent les combattants internationalistes venus d'ailleurs (Géorgie, Canada, Grande-Bretagne, Bélarus, États-Unis...), dont ce drapeau tricolore, fiché dans le carré français, qui mentionne la mort, moins de quinze jours plus tôt, d'un Français venu se battre «pour la liberté». Nous sommes restées un long moment à arpenter, en silence et les larmes aux yeux, ce lieu de mémoire bouleversant.

Nous tenons à remercier l'ambassade de France à Kyiv pour sa réactivité lorsque nous l'avons informée de notre venue et la qualité des contacts établis avec messieurs Gaël Veyssière,

ambassadeur, et Olivier Jacquot, conseiller de coopération et d'action culturelle, directeur de l'Institut français d'Ukraine: nous comptons sur leur appui pour finaliser, le moment venu, les projets de coopération avec DocuDays et le ballet de l'Opéra de Kyiv que nous avons évoqués lors de nos rencontres.

Leur vie scandée par les alertes

Dans la nuit du 8 au juin, nous avons vécu notre première alerte sérieuse à Kyiv, impressionnante quoique moins terrible que les bombardements encore plus meurtriers qui ont suivi notre départ. Pour mettre l'Ukraine à genoux, Poutine a clairement passé la vitesse supérieure, ses drones et ses missiles assaillent plus intensément la capitale. La plupart de nos ami·es nous ont dit ne plus courir aux abris. La réception de l'hôtel, étonnée que nous nous enquerrions d'éventuelles consignes de sécurité, nous a suggéré de descendre, le cas échéant, au rez-de-chaussée entre deux murs porteurs.

Réveillées vers 2 heures du matin, nous avons finalement fait comme tout le monde: nous n'avons pas quitté nos chambres, tendant toutefois l'oreille pour le cas où le son caractéristique des drones se rapprocherait de trop près. Pour nous, ce n'était qu'une expérience ponctuelle, pas très rassurante, mais loin, très loin de ce qu'endurent les habitant·es de Kyiv et d'ailleurs: elles et eux vivent à longueur d'années avec cette menace permanente planant au-dessus d'eux, ces essaims de drones et ces tirs de missiles qui ciblent les bâtiments civils et les infrastructures vitales, faisant toutes les nuits de nouvelles victimes. C'est une pression que nous

avons du mal à imaginer, dont nous peinons à prendre la vraie mesure, mais dont nous avons vu combien elle marque les visages de certains de nos amis, ceux qui la taisent comme ceux qui ont besoin d'en parler.

Le message de Kateryna :

« Venez nous voir ! »

Avant notre départ de Kyiv, l'équipe de Docu-Days a réalisé une petite interview de nous : nos raisons de venir et nos impressions sur place. À notre tour, nous avons demandé à Kateryna Singourova ce qu'elle voudrait dire aux Français-es pour les inciter à faire le voyage de Kyiv et venir à la rencontre des Ukrainien·nes, ce que nous croyons plus nécessaire que jamais.

Sans nier le risque mais en nous rappelant que la ville est équipée de nombreux abris, Kateryna nous a dit ceci :

Nous, les Ukrainiens, nous nous sommes adaptés. Vous l'avez vu : la ville n'est pas morte, il y a beaucoup de festivals et, pour moi comme pour d'autres, cette vitalité est une fierté, une façon d'affirmer que nous vivons, que nous continuons à travailler, que nous nous battons. Le soutien de nos amis européens – français, allemands et autres – est très important car nous ne pouvons pas gagner cette guerre tout seuls mais, avec votre aide, nous y parviendrons. Nous avons parfois le sentiment qu'en cette quatrième année de guerre, l'Europe commence à se lasser. Les Ukrainiens aussi en ont assez de la guerre ! Nous craignons de passer à l'arrière-plan et il est très important que nos amis français viennent en Ukraine voir

qu'ici, nous vivons même si tout est bombardé, que les gens étudient, s'adaptent et même se réjouissent. Vous êtes venues d'une ville en sécurité dans une ville en guerre et je vous en remercie. Après notre visite en France (en novembre 2024), nous avons invité toutes les organisations que nous avons rencontrées. Vous avez été les seules à vouloir venir. Je n'y croyais pas. Je pensais que vous disiez « d'accord », mais que vous n'en feriez rien. Alors merci pour votre courage : vous m'avez surprise. Merci pour votre soutien. Parlez de l'Ukraine à vos ami·es et invitez-les à venir voir notre pays.

Marie a répondu que nous n'étions pas courageuses mais que nous avions « choisi de venir en toute conscience de la situation, de la période difficile que traverse l'Ukraine, et qu'ici, nous avons senti l'utilité de ce que nous tâchons de faire à Paris. Venir et vous voir nous a donné de la force et de l'énergie pour continuer à informer et à agir en France ».

Tenir, malgré la fatigue et l'usure

La guerre est omniprésente, les alertes sont fréquentes, chacun et chacune a perdu, sur le front, dans les bombardements ou dans les territoires temporairement occupés, des proches, des parents, des ami·es, les blessé·es sont innombrables. Beaucoup nous l'ont dit : ils et elles sont fatigué·es, usé·es par bientôt trois ans et demi de guerre, inquiet·es du lâchage de Trump et de l'insuffisance, malgré ses progrès, de l'aide européenne, conscient·es que d'autres guerres relèguent au second plan celle faite à



l'Ukraine, inquiet·es aussi que, dans un avenir proche, aucune perspective de cessez-le-feu et encore moins de paix juste ne se dessine.

Mais ils et elles nous l'ont également dit : on ne lâche pas, on continue à vivre, à résister, à se battre, tout simplement parce qu'on n'a pas le choix ; céder serait consentir à notre disparition car ce que veut Poutine, ce ne sont pas quelques territoires de plus pour son 3^e Reich russe, c'est notre effacement comme nation indépendante, démocratique et maîtresse de son destin.

Alors ils et elles résistent, de mille et une manières, au front mais aussi à l'arrière. Comme ces femmes croisées un matin dans un jardin public, avec leurs belles chemises brodées (ces *vyshyvankas* ukrainiennes qui ont désormais leur fête nationale, le 18 mai) : elles chantaient *a capella* des chansons traditionnelles, à la façon des polyphonies villageoises, afin de collecter quelques sous pour les forces armées ukrainiennes.

Souvent, dans la rue, des gens nous entendant parler français nous prenaient dans leurs bras et nous remerciaient d'être là : de vieilles dames vendant sur de petits étals des poupées en tissu fabriquées par elles et réputées protéger du mauvais sort, une professeure de lycée, un couple lesbien dans un restaurant, un musicien, d'autres encore. Ces effusions nous touchaient et nous gênaient en même temps car nous savions ne pas mériter pareils témoignages de reconnaissance : les remerciements, c'est aux Ukrainien·nes, pour leur vaillance et leur ténacité, que nous les adressons !

Pour Marie, de retour après vingt-neuf ans dans la capitale où elle a vécu pendant les

dures années 1990, Kyiv s'est métamorphosée : c'est aujourd'hui une belle ville, très verte, bien entretenue, d'allure européenne, aux terrasses de café animées. On la sent pourtant partiellement vidée car elle a perdu la moitié de sa population, réfugiée à l'étranger (souvent pour y mettre les enfants à l'abri) ou partie combattre sur le front, sans compter le petit nombre de ceux qui se cachent chez eux pour échapper à la mobilisation.

Une question nous taraude : pourront-ils et pourront-elles tenir encore longtemps dans cette guerre qui n'en finit pas de détruire, de saccager et de meurtrir ? Certain·es nous disent être prêt·es, quelle que soit leur lassitude, pour une guerre de longue durée. Alors soyons prêt·es, de notre côté, pour une solidarité de longue durée ! Nous sommes reparties pétries, comme l'écrit Dominique, « de gratitude, d'admiration et de chagrin » pour celles et ceux qui, défendant opiniâtrement leur droit à l'existence et, ce faisant, nous protègent également : toutes et tous ont terriblement besoin que nous restions à leurs côtés.

Article publié dans *Soutien à l'Ukraine résistante*, n° 39, 1^{er} juillet 2025.



Le musée de Kherson.



Le musée de Koupiansk (Karkhiv).

Le cinéma d'Ukraine après-Maïdan

Laurent Vogel

Dans cette [vidéo](#), Anthelme Vidaud présente les principales caractéristiques du cinéma ukrainien dans les années qui suivent le soulèvement de Maïdan. Un cinéma porté par une jeune génération, et notamment par de nombreuses femmes, qui aborde les questions de la société ukrainienne et permet de mieux connaître celle-ci, au-delà des clichés et des stéréotypes. Cette vidéo fait partie d'une série qui abordera ensuite le cinéma produit après l'invasion totale de 2022 et présentera aussi quelques films que nous conseille tout particulièrement Anthelme.

Anthelme Vidaud a été attaché audiovisuel à l'Institut français à Kyiv de 2011 à 2013. Il a ensuite rejoint le Festival international du film d'Odessa, d'abord en tant que coordinateur de programmation, puis comme directeur de la programmation de 2015 à 2020.

Il est l'auteur d'un livre consacré au cinéma ukrainien : *Ciné-Ukraine. Histoire(s) d'indépendance* publié en 2022 aux éditions Warm.



Interview d'Anthelme Vidaud par Brigid Grauman (24 novembre 2025).

Article paru dans *Soutien à l'Ukraine résistante*, n° 45, 16 janvier 2026.

Le cinéma ukrainien, outil de connaissance pour la solidarité

Laurent Vogel



Les stéréotypes de la propagande de Poutine circulent abondamment sur les réseaux sociaux. Ils se concentrent sur l'idée que la société ukrainienne serait dominée par une extrême droite nationaliste et que les Ukrainiens et Ukrainiennes, loin d'être les acteurs et les actrices de leur propre histoire, ne seraient en fin de compte que des marionnettes passives au service de l'OTAN. C'est ce qu'exprime notamment cette petite phrase «les États-Unis mèneront leur guerre contre la Russie jusqu'au dernier Ukrainien». Même parmi les personnes qui expriment leur solidarité avec l'Ukraine, la curiosité fait souvent défaut pour comprendre ce qu'est la société ukrainienne.

Depuis Maïdan (2014), le cinéma ukrainien a pris un essor remarquable. Dans une production très diversifiée, les cinéastes d'Ukraine ont construit une vision kaléidoscopique de leur société, sans avoir défini préalablement un projet précis ni son cadre. Le tournant pris par le cinéma ukrainien après Maïdan reflète à la fois le mouvement d'une société qui s'interroge sur

ce qu'elle est et l'enthousiasme de générations nouvelles engagées dans une rupture avec le passé dans un mouvement où les interrogations sur l'identité d'une nation ukrainienne ne se réduisent pas à des définitions linguistiques, ethniques ou territoriales. Dans cette nouvelle vague, les femmes jouent un rôle important et cela se reflète dans les thématiques abordées. En un sens, Poutine et les dirigeants russes voient plus clair que ces Européens de l'Ouest qui raisonnent en termes de géopolitique sur les frontières et des alliances. Lorsque les dirigeants russes considèrent l'Ukraine comme une menace existentielle pour la Russie, ils révèlent une angoisse réelle qui est moins liée à l'extension possible de l'OTAN qu'au constat qu'une autre société de 45 millions d'habitants a commencé à se développer dans une direction opposée à celle de la Russie alors même que les liens entre les deux sociétés sont d'une très grande intensité. Il y a là une nette différence par rapport à une guerre coloniale classique où l'ennemi est caractérisé par son altérité totale et peut être déshumanisé. La simple existence de la société ukrainienne révèle l'absurdité de la société russe.

Le cinéma peut contribuer à nous faire écouter et comprendre la société ukrainienne, à constater sa vitalité, sa diversité, ses aspirations à une vie démocratique. Il est intéressant de constater que le filon des films historiques n'occupe qu'une place modeste dans la production cinématographique ukrainienne. C'est celui qui peut le plus facilement être instrumentalisé par un nationalisme réactionnaire à la recherche des vertus éternelles d'une nation.

Que cela soit dans des documentaires ou des œuvres de fiction, les cinéastes d'Ukraine livrent une vision extraordinairement vivante de leur société. Leur travail permet de comprendre comment certains territoires ont connu une guerre presque ininterrompue depuis 2014 tandis que d'autres vivaient loin des bombes et des menaces quotidiennes. Il montre, souvent avec tendresse et humour, une société multifacétique où la Gay Pride côtoie des manifestations religieuses d'une ferveur traditionaliste profonde¹. Ces identités mouvantes sont souvent hybrides: le passé soviétique peut parfaitement s'allier à une redécouverte mythique de la culture ancestrale. Le passage d'une langue à l'autre est incessant, en tout cas dans les films réalisés en Ukraine orientale et méridionale.

Aucun mouvement de solidarité ne se construit exclusivement à partir d'arguments politiques rationnels. Si ces derniers sont indispensables, une sympathie, une curiosité, la volonté d'un contact plus intime avec la population concernée est également essentielle. Découvrir la société ukrainienne à travers son cinéma avec le plaisir que procurent la beauté des plans et du montage, l'humour ou la richesse des archives filmées me paraît être un moyen important pour arriver à un certain niveau d'intimité sans lequel aucun mouvement de solidarité ne peut durer. La plateforme TakFlix nous

1. *Exarchat* est un court métrage de Nadia Parfan qui montre la coexistence en une seule personne, un moine orthodoxe, de cette double sensibilité. L'attachement à la tradition, y compris dans ses aspects les plus réactionnaires et un engagement dans la lutte contre le sida dans un collectif LGBT.

offre cette possibilité. En nous y abonnant, nous pouvons soutenir le travail difficile que font les cinéastes aujourd'hui dans leur pays en guerre. Par ailleurs, la diffusion de ces films dans tous les espaces possibles et de nature à combattre les stéréotypes. Tels sont les trois objectifs que s'est fixé le Comité belge du Réseau européen de solidarité avec l'Ukraine: découvrir, soutenir et diffuser le cinéma ukrainien.

Takflix: une plateforme qui donne accès à plus de 120 films

La plateforme TakFlix² a été créée par des cinéastes, notamment Nadia Parfan, qui a réalisé le remarquable documentaire *Heat Singers*. Nadia est avec Illia Gladshtein à l'origine de plusieurs initiatives originales. Ils ont notamment décidé de rouvrir une salle de cinéma de 42 places à quatre mètres en dessous du niveau de la rue à Kyiv³. Kino 42 présente ainsi les conditions de sécurité d'un abri. Les films continuent à être projetés pendant les alertes et les bombardements. Le cinéma s'est associé au Centre Dovzhenko, le plus grand centre d'archives cinématographiques en Ukraine. Sa programmation permet de voir ou revoir de nombreux films ukrainiens réalisés au 20^e siècle. Le succès était au rendez-vous: le nombre de séances est passé de une à trois par semaine. Les horaires ont été avancés de manière à permettre au public

2. Lien avec la plateforme Takflix: <https://takflix.com/en>.

3. Voir l'article de la RTBF sur Kino 42, www.rtbf.be/article/guerre-en-ukraine-les-cinemas-refuges-pour-fuir-la-realite-et-les-raids-aeriens-11036864.

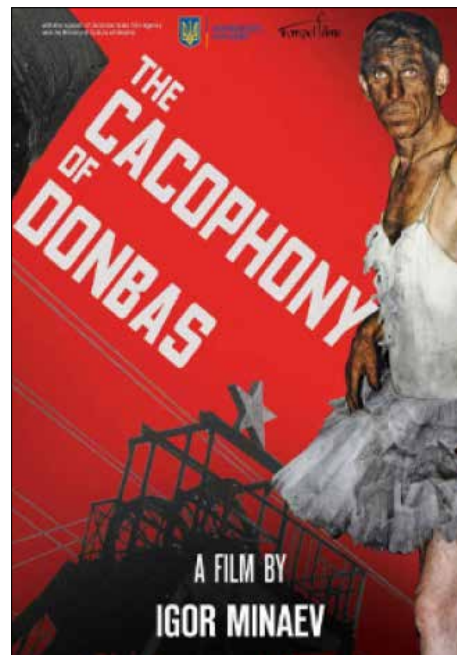
d'être de retour à la maison avant le couvre-feu qui commence à 23 heures.

TakFlix fonctionne de manière très simple : après vous être inscrits, vous avez le choix entre plusieurs options. On peut louer des films «à la carte» (avec des tarifs se situant entre 2 et 3 euros pour une période de 72 heures). On peut également prendre un abonnement mensuel qui contribue à soutenir financièrement le travail actuel des cinéastes. Vous pouvez évidemment interrompre l'abonnement quand vous le désirez. Il existe six formules d'abonnement mensuel qui vont de 4,50 euros par mois à 85 euros. À partir de 15 euros par mois, l'on a accès en permanence à l'ensemble des films de la plateforme.

TakFlix est une initiative de cinéastes ukrainiens, indépendants par rapport aux grands producteurs du cinéma mondial et soucieux de partager leur création tout en assurant le financement du travail actuel. Elle est hébergée par Patreon qui est un site de financement participatif dans différents domaines artistiques⁴. Il s'agit donc d'un travail coopératif et aucun intermédiaire ne privera les cinéastes ukrainiens d'une partie importante de la contribution du public comme cela serait le cas sur des plateformes commerciales comme Netflix ou Amazon.

4. Patreon avait décidé de maintenir son activité en Russie pour y soutenir la production artistique et son indépendance face à l'État. Le site est bloqué par la censure russe (Roskomnadzor) depuis le 7 août. Voir l'information en anglais <https://aboutlyrics.eu/roskomnadzor-blocked-patreon> Cet épisode montre que le régime de Poutine craint plus les échanges entre le monde artistique russe et l'étranger que le boycott général de la culture russe.

Vous pouvez consulter le catalogue des films, effectuer des recherches thématiques. Un certain nombre de films sont proposés gratuitement chaque mois. La très grande majorité



des films sont sous-titrés en anglais. Un certain nombre d'entre eux sont également sous-titrés en français ou dans d'autres langues. Les langues de travail du site de TakFlix sont l'ukrainien et l'anglais.

Promenade à travers quelques films de Takflix

Heat Singers est un documentaire de Nadia Parfan (2019, 64 min., ST français) qui décrit les conditions de travail du collectif ouvrier

d'une entreprise municipale de chauffage à Ivano-Frankisk, en Ukraine occidentale. On comprend l'aisance avec laquelle Nadia a pu filmer, y compris des moments difficiles, quand on connaît la relation intime qui existe entre la cinéaste et le collectif. Son grand-père était un ingénieur qui a mis en place l'entreprise dans les années 1960; sa mère y a fait toute sa carrière professionnelle. Avec humour et finesse, le film montre la reconquête de la dignité ouvrière et de la cohésion du collectif autour d'un chœur de chants populaires ukrainiens est organisé par le président du syndicat de l'entreprise. D'un côté, les bas salaires, l'absence d'investissement dans des installations de plus en plus désuètes, la rage des usagers qui payent des factures plus élevées tandis que les pannes de chauffage se multiplient. De l'autre côté, la reconnaissance de la ville, qui considère la chorale du syndicat comme la meilleure de la région.

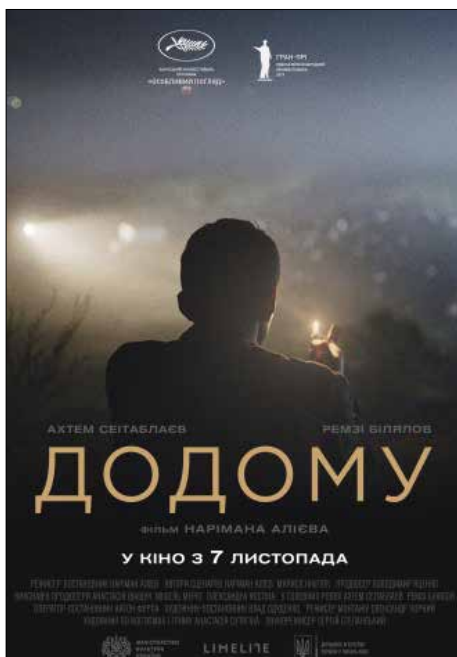
La cacophonie du Donbass (2018, 61 min.). D'emblée, Igor Minaïev place la barre très haut et le film maintiendra ses promesses. Le titre et la première séquence du film font référence à un des classiques de l'époque soviétique: *La symphonie du Donbass*, de Dziga Vertov⁵, un film fascinant par sa beauté plastique et par une idéalisation des mineurs du Donbass en un grand organisme collectif harmonieux et efficace comme pourrait l'être une troupe mécanisée d'opéra-ballet. Le film traite de l'histoire des mineurs sur une période de plus de

huit décennies. L'essor des mines à l'époque du premier plan quinquennal, la création du mythe de Stakhanov, la glorification délirante d'une condition ouvrière qui devient une sorte d'aristocratie dont les cantines sont des salles aux plafonds gigantesques soutenus par des colonnes dignes du Parthénon. En contrepoint, d'autres scènes rappellent la réalité de conditions de travail entre accidents et silicose. Les séquences sur la période soviétique construites à partir d'archives parfois surprenantes débouchent sur la grande révolte des mineurs en 1989 et 1990. Deux grèves générales suivies massivement qui dénoncent les mauvaises conditions de travail et les bas salaires. La deuxième grève générale a aussi pour but de démocratiser le Donbass en se débarrassant du pouvoir du comité du parti. Les séquences suivantes pourraient constituer la matière d'un film surréaliste avec des mineurs dansant en tutu à la sortie des douches, un mariage en treillis dans une des milices pro-russes et le va-et-vient paresseux des poissons au milieu d'allées sous-marines constituées par des centaines de statues de l'époque soviétique que la population a immergées dans la mer. Les dernières séquences sont consacrées à la violence et à la terreur causées par l'annexion de fait par la Russie d'une partie du Donbass en 2014.

La terre est aussi bleue qu'une orange (Iryna Tsilyk, 2020, 74 min.) est un film qui traite de la guerre à partir d'un documentaire sur le tournage d'un film familial sur la vie quotidienne dans la guerre «de basse intensité» qui s'est livrée dans le Donbass entre 2014 et 2022. Dans une petite ville où les écoles sont fermées, Anna Trofymchuk et sa fille Myroslava mènent

5. *Enthousiasme* (*La symphonie du Donbass*) a été réalisé en 1930. À ma connaissance, c'est le premier long métrage parlant réalisé en Ukraine.

un projet commun : tourner une fiction inspirée de leur quotidien. Le film passe d'un registre à l'autre avec un thème unique : la vie quotidienne de cette famille dont tous les hommes adultes se sont éloignés (le grand-père est mort, le père a émigré au Canada et n'a pas l'air très soucieux de savoir ce qui arrive à sa femme et à ses enfants). L'obstination d'Anna et de Myroslava à répéter les prises permet sans doute aux enfants



de dompter leurs peurs à force d'interpréter les moments où ils descendent dans la cave pour se protéger des bombardements et où ils se raidissent dans une position aussi aplatie que possible sur un tapis pour échapper aux balles.

Mariupolis (2016, 90 min.) est un documentaire sans voix off du réalisateur lituanien Mantas Kvedaravicius qui a été tué à Marioupol par les troupes russes en avril 2022⁶. Anthropologue et cinéaste, Kvedaravicius y livre un poème filmé consacré à de multiples détails de la vie quotidienne à Mariupol pendant cette longue période de huit ans qui sépare les premières conquêtes russes et la guerre actuelle. La ville est comme suspendue dans une atmosphère étrange. Ni la paix ni la guerre. Les trams démarrent le matin sans trop savoir s'ils seront bombardés. Des retraités jouent aux échecs dans un parc. Dans l'atelier d'un cordonnier de la minorité grecque une icône déchue des temps anciens reste accrochée au mur : Léo-nid Brejnev. Cette approche intimiste restitue au mieux une réalité qui semble échapper à toute définition. Elle montre aussi l'attachement des habitants pour leur ville. Une des clés sans doute de la défense héroïque de plusieurs mois lors de l'invasion de 2022.

Il faut aussi insister sur le plurilinguisme qui caractérise le cinéma ukrainien. Suivant les besoins du scénario, les films peuvent être réalisés en ukrainien ou en russe. Souvent, on passe d'une langue à l'autre dans une même scène. On peut aussi relever *Retour à la maison* (2019, 96 min.) qui est réalisé en tatar de Crimée. Nariman Aliev y raconte le parcours chaotique et tragique du corps d'un jeune étudiant tatar tué par l'armée russe que son père veut enterrer sur

6. *Mariupolis 2* (2022), réalisé avec Hanna Bilobrova, a été achevé après la mort du cinéaste.

la terre ancestrale en Crimée, occupée par les troupes russes depuis 2014.

Dans notre synagogue (2018, 19 min.) est un des rares films de fiction réalisés en yiddish au 21^e siècle. Ivan Orlenko part d'un texte inachevé de Kafka⁷. Il situe son film dans la synagogue d'une petite ville au début de l'occupation nazie.



La caméra fouille les fissures, les couloirs, les passages sombres et étroits tandis que le personnage central d'une douzaine d'années est autant tourmenté par la silhouette d'une jeune fille qui prend son bain rituel que par la présence d'une bête qui hante la synagogue.

7. Le récit de Kafka est intitulé *Die Synagoge von Thamühl*. Il s'agit d'un fragment écrit en mai ou juin 1922.

Son obstination à vouloir comprendre ce qui se passe dans les profondeurs lui épargne d'observer le présent.

On ne peut qu'espérer que cette pluralité linguistique se maintiendra au-delà de la guerre actuelle comme une caractéristique particulièrement progressiste de la société ukrainienne et que les appels de certaines forces nationalistes à l'éradication de la langue et de la culture russes ne replaceront pas le cinéma ukrainien sous le joug d'une censure étatique.

Article paru dans *Soutien à l'Ukraine résistante*, n° 11, 6 septembre 2022.

Site de TakFlix (en ukrainien et en anglais)
<https://takflix.com/en>

Page Facebook de TakFlix :
www.facebook.com/takflix/

Canal YouTube de TakFlix :
www.youtube.com/channel/UCT8Trz-5D1AHebysFlK8fSAw

(on y trouve la bande annonce de la plupart des films)

Page Instagram de TakFlix :
www.instagram.com/tak_flix/?hl=uk

Le Comité belge du Réseau européen de solidarité avec l'Ukraine est en train de réaliser des entretiens avec des cinéastes d'Ukraine. Ils seront mis en ligne sur son canal YouTube :
www.youtube.com/channel/UC-5kaJ2YnWZ4WD9jQP2Iv4A

Kino, une revue de cinéma d'avant-garde

Nazar Kuchryak

Dans les années 1920, le cinéma était encore une très jeune invention (les frères Lumière montrèrent pour la première fois leurs trains et leurs usines en 1895), mais il se développa très rapidement: de nouveaux venus inconnus devinrent en quelques années des maîtres reconnus, des inventions incroyables et de nouvelles astuces techniques apparaissaient chaque jour, et les critiques ont vivement débattu des possibilités que ce médium étonnant permettait, aux États-Unis, en Europe, mais aussi en Ukraine.

L'Administration panukrainienne du photocinéma (VUFKU) a été créée en 1922, fédérant l'ensemble de l'industrie cinématographique: tournage, location, formation de jeunes spécialistes. Naturellement, ces nouveaux venus avaient aussi besoin de leurs propres médias. Leurs premières tentatives de création de médias ressemblaient davantage à des dépliants publicitaires sur ce qui serait «bientôt sur les écrans», mais en 1925, ils s'y attelèrent sérieusement. En décembre 1925, le premier numéro de Kino fut publié dans le milieu de la bohème de Kharkiv, où, outre les annonces, des critiques sérieuses, des histoires détaillées sur les nuances du processus de tournage, des nouvelles de

l'étranger et bien plus encore furent proposées. Au total, 135 numéros seront publiés en huit ans.

Le rédacteur en chef de *Kino* était Mykola Bajan. Parmi les auteurs figurent Yuriy Yanovskyi et Hryhoriy Epik. Les illustrations ont été réalisées, entre autres, par Kostyantyn Bolotov, Oleksandr Dovjenko et Volodymyr Tatlin. Le magazine a publié de longs essais critiques, des affiches de films, des photos d'acteurs et des images de films. Les films ukrainiens ont alors bénéficié d'une place importante dans la revue: par exemple, *Zemlya* [La terre] de Dovjenko apparaît sur au moins trois couvertures du magazine, et on le désignait comme un «très grand-film d'époque». Il y avait une rubrique appelée «Kinolibretto», où les films étaient simplement racontés sous forme de texte (parfois succinctement, parfois avec des images). Il y avait aussi des publications purement politiques contre les «damnés capitalistes» - elles se multipliaient chaque année.

Le magazine avait également ses propres correspondants à l'étranger, qui écrivaient rapidement sur les nouveaux films en provenance d'Allemagne, de France et des États-Unis. D'ailleurs, le cinéma hollywoodien était déjà méprisé: on disait qu'il s'agissait d'un pur commerce de mauvaise qualité.

Les réalisations technologiques les plus modernes étaient vivement discutées. Par exemple, le cinéma sonore: est-ce un moyen d'élargir les possibilités de la cinématographie en tant qu'art et vice versa ou d'en faire un moyen de documentation ennuyeuse de la réalité?



Le magazine est devenu très populaire, le tirage dans les meilleures périodes a atteint 12000 exemplaires. La rédaction recevait des lettres de toute l'Ukraine. Les lecteurs proposaient des sujets, interrogeaient sur les condi-



tions d'études dans les nouvelles facultés de cinéma, proposaient leurs textes et leurs photos. «Nous n'imprimerons pas votre poème, car il y a trop d'erreurs, allez mieux étudier»,

répondaient parfois les rédacteurs dans les pages du magazine.

Divers concours ont également été organisés pour les lecteurs: «Répondez à des questions, résolvez des énigmes, collectez des points – et peut-être même gagnez un album photo de Vufku¹.»

Kino a également coopéré pendant plusieurs années avec la Société des amis du cinéma soviétique, dont les membres recevaient des abonnements aux projections de films, à la presse cinématographique et à d'autres choses touchant au cinéma. L'adhésion à cette organisation était volontaire et obligatoire: en gros, un ouvrier d'usine recevait un salaire, mais une part lui était immédiatement retirée pour le développement du cinéma.

«Dans les années 1920, le climat politique en Ukraine était encore assez clément, la Vufku conservait toujours son autonomie par rapport aux commissaires du peuple de Moscou», explique Oleksandr Telyuk, expert en cinéma au Centre Dovjenko:

C'est pourquoi *Kino* se comportait avec audace. Non pas dans le sens de critiques dévastatrices (il n'était pas difficile de critiquer le cinéma ukrainien de l'époque), mais dans la recherche d'un nouveau regard sur la cinématographie. Les critiques ne s'intéressaient

1. NdT. Administration photo-cinématographique panukrainienne, Vufku, a supervisé l'industrie cinématographique ukrainienne de 1922 à 1930. Créée le 13 mars 1922 sous l'égide du commissaire national à l'éducation de la RSS d'Ukraine. Le nombre de salles de cinéma en Ukraine est passé de 265 en 1914 à 5394 en 1928.

pas seulement au répertoire des cinémas ou à l'illustration de la vie quotidienne au cinéma. Ils cherchaient à décrire l'orthographe du nouveau langage cinématographique. Ils ont tenté de transférer les lois de la linguistique au cinéma. Ce projet s'est ensuite effondré, mais au cours de ces années, de nombreuses critiques intéressantes, confinant à la philosophie, ont été publiées sur ce sujet.

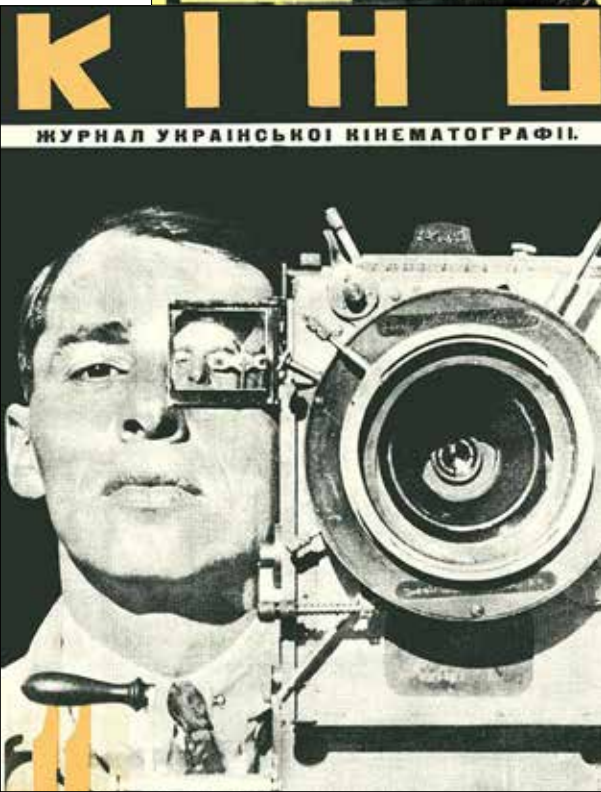
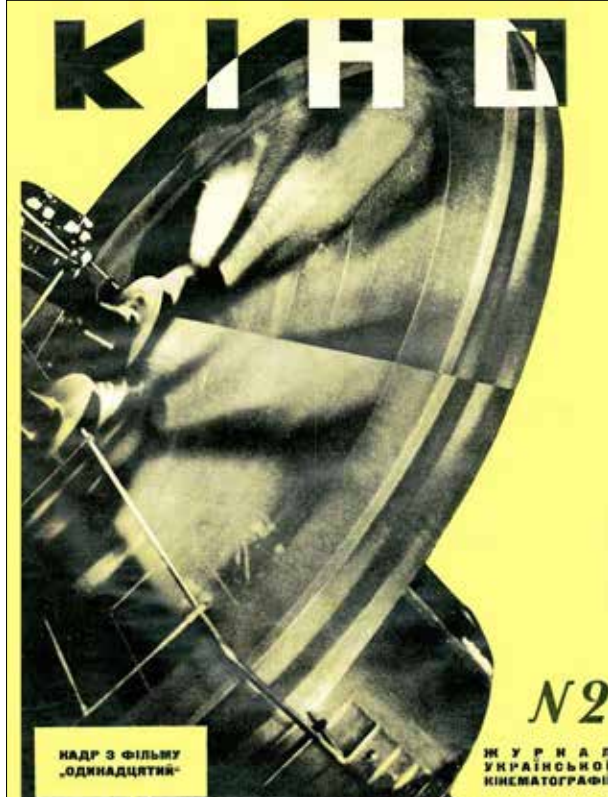
«Le magazine s'est développé de manière très dynamique et sa rhétorique a souvent changé, ajoute Oleksandr Telyuk. Il y avait un intérêt notable pour l'avant-garde européenne, à partir

de 1927 on parla plus de cinéma ukrainien: il y avait déjà Dovjenko, il apparaissait qu'ici aussi beaucoup de choses intéressantes se faisaient.»

Des dizaines d'auteurs différents ont été publiés dans le magazine. Il s'agissait de toute la jeune génération (ce qui n'est pas surprenant, car les plus âgés avaient été emportés par la guerre), et l'enthousiasme de la jeunesse se fait sentir à chaque page.

«Au fil du temps, la rhétorique devient de plus en plus idéologique, poursuit Oleksandr, il y avait à la fois une autocensure et une censure d'en haut. L'art pour l'art n'intéressait plus personne: le cinéma devait avant tout servir au





développement du projet soviétique. Dans les années 1930, les articles deviennent sensiblement plus agressifs : ils cherchent des ennemis sur tous les fronts, ce ne sont pas seulement des critiques, mais de véritables réquisitoires. Il est... difficile de lire tout ça.»

On ne sait pas exactement pourquoi le magazine a cessé de paraître – aucun document n’a survécu. Mais la décision, apparemment, a été prise assez rapidement car dans le dernier numéro, il y a même des annonces sur les futurs articles.

Il semble qu’après la subordination de Vufku directement à Moscou et la première vague de répression, un tel magazine s’est avéré tout simplement inutile pour les autorités soviétiques.

De nombreux numéros numérisés de *Kino* peuvent être consultés sur le site Internet de la Bibliothèque Vernadskyi.

Nazar Kuchryak est spécialiste ukrainien du cinéma.
Article publié par <https://amnesia.in.ua/kino-magazine>,
le 15 septembre 2020. Traduction Patrick Le Tréhonda
et publié dans *Soutien à l’Ukraine résistante*, n° 34,
11 octobre 2024.



Le bataillon invisible

Lundi 25 mars 2024, à la Maison de l'Amérique latine à Paris, CombArt et le Comité français du RESU ont organisé la projection du *Bataillon invisible*, le documentaire réalisé par Iryna Tsilyk, Alina Gorlova et Svitlana Lischynska.

La projection a été suivie d'un débat en visio avec Kyiv sur le rôle des femmes soldates de l'armée ukrainienne et leur combat pour l'égalité des droits sous l'uniforme.

Portraits – témoignages de six soldates tournés par trois réalisatrices ukrainiennes, *Bataillon invisible* a été l'un des outils majeurs d'une vigoureuse campagne contre l'invisibilisation des femmes qui combattent l'invasion poutinienne les armes à la main et pour l'égalité de leurs droits, aujourd'hui consacrés par la loi.

45787 soldates servent dans l'armée ukrainienne, 13487 occupent des postes de combat, plus de 4 000 sont actuellement sur le front. Avec les civiles travaillant dans l'administration militaire, elles sont au total 62 000 dans les forces armées ukrainiennes.

Tireuses d'élite, pilotes de drones, artilleuses, aviatrices de chasse, etc., les Ukrainiennes sont aussi de plus en plus nombreuses à accéder aux académies militaires (depuis 2019) et aux grades les plus élevés¹. En 2014, l'armée ukrainienne comptait environ 1 600 femmes officiers,

elles sont aujourd'hui plus de 8 000 dont, depuis quelques années, des femmes générales de brigade et de division.

Soldates de fait mais pas de droit: bien que combattant comme eux, elles n'avaient avant 2018 pas accès aux mêmes contrats, aux mêmes salaires, aux mêmes protections juridiques et sociales, aux mêmes soins médicaux que leurs frères d'arme.

Première victoire: la loi de 2018 sur «la garantie de l'égalité des droits et des chances pour les femmes et les hommes pendant le service militaire dans les forces armées ukrainiennes et autres formations militaires». Il reste des machos et des «discriminations douces» mais la loi n'est plus de leur côté.

Des équipements adaptés aux soldates: des ONG ont commencé à fournir des uniformes, des sous-vêtements, des casques, des gilets pare-balles et des chaussures adaptés à la morphologie des soldates ainsi que des kits d'hygiène féminine.

2024, nouvelle victoire: le ministère de la défense vient de commander 50 000 uniformes féminins.

Pour l'égalité, le combat continue !

Article paru dans *Soutien à l'Ukraine résistante*, n° 24, mars 2024.

1. Voir le cahier photos «Le 8 Mars des féministes d'Ukraine» dans le n° 46 de *Soutien à l'Ukraine résistante*, mars 2026.

Pour l'égalité des femmes sous l'uniforme: les mêmes droits que les hommes sans les codes virilistes...



Sophie Bouchet-Petersen

Dans le n° 28 de *Soutien à l'Ukraine résistante* (22 mars 2024), nous vous informions qu'Ukraine CombArt et le Comité français du Réseau européen de solidarité avec l'Ukraine organisaient le 25 mars la projection à la Maison de l'Amérique latine (Paris) du film *Bataillon invisible* sur la place des femmes soldates dans l'armée ukrainienne et leur combat pour l'égalité des droits sous l'uniforme.

Dans ce documentaire, réalisé par Iryna Tsilyck (qui est aussi la coscénariste de *Butterfly Vision*, le beau film de fiction consacré par Maksym Nakonetchnyi à une femme pilote de drones, que nous avons projeté à Paris et à Lormes en février et mai 2023), Alia Gorlova et Svitlana Lyshynska font le portrait de six combattantes dont les témoignages nous ont captivés.

Nous avons pu ensuite écouter, en visio depuis Kyiv, Oksana Ivantsiv, productrice déléguée

du film, et Hanna, soldate de 24 ans qui combat actuellement l'invasion russe. L'une et l'autre sont revenues sur les progrès permis par la loi de 2018 sur «la garantie de l'égalité des droits et des chances pour les femmes et les hommes pendant le service militaire dans les forces armées et autres formations militaires», issue d'une puissante mobilisation féministe. Outre l'accès aux postes de combat et aux responsabilités qui leur était jusque-là interdit, cette loi a mis fin à l'absence totale de statut officiel des soldates qui, de fait, combattaient depuis 2014 mais ne pouvaient légalement être recrutées que comme «personnel de soutien» (cuisinières, couturières, aide-soignantes...) alors



qu'elles occupaient, sans contrat, des fonctions de snipeuses, pilotes de drones, artilleuses, etc. L'adoption de cette loi fut, nous ont-elles expliqué, un grand progrès pour la «visibilisation» et les droits sociaux des femmes dans l'armée (et leur image dans la société) mais, une fois abolies les inégalités légales, reste à combattre la «discrimination douce» qui, souvent, continue de sévir sur le terrain car l'armée est aussi le reflet d'une société où le machisme et les préjugés misogynes n'ont pas disparu.



Merci à Marianne Babich qui a excellemment assuré la traduction simultanée de ces échanges. Et merci à Katrin Bauman pour ses photos de cette soirée qui a fait salle comble : nous en reproduisons ici un échantillon.

Ce soir-là, nous avons également continué à collecter de l'argent pour acheter l'ambulance blindée demandée par l'association de vétérans ukrainiennes Veteranka. Et appelé à intensifier la campagne que nous menons pour la

libération de Maksym Butkevych, militant libertaire et des droits humains engagé dans l'armée dès l'invasion à grande échelle, fait prisonnier par les troupes d'occupation et injustement condamné à treize ans de prison au terme d'un procès inique.

Deux amies cofondatrices d'Ukraine Com-bArt nous ont fait part, à chaud, de leurs réactions à la découverte de *Bataillon invisible*. Nous leur donnons ici la parole.

Chowra Makaremi, anthropologue franco-iranienne, autrice notamment de *Femmes, Vie, Liberté* :

Ce film est bien plus qu'un film sur les femmes dans l'armée ! Faire un film à hauteur de femmes en fait un des rares films à hauteur d'humains. C'est ce qu'apporte une perspective féministe : nous faire voir la guerre et ce qu'elle fait de nous.

Ce film fait réfléchir, en creux, sur la construction de la masculinité qui a été nécessaire pour que les chefs de guerre ne se liquéfient pas en rivières de larmes pour ce qu'ils ont fait. C'est cette masculinité construite, ce logiciel, que ne possédait pas la major dans le film. Et c'est parce qu'elle n'a pas été programmée à ne pas pleurer comme un homme qu'elle devient le révélateur de ce que la guerre fait aux âmes non programmées pour fonctionner avec cet inacceptable.

Du même coup, son portrait dévoile en négatif comment le contrôle des émotions et la discipline du refoulement qui font des hommes des faiseurs de guerre sont une matrice de nos vies sociales. C'est assez implacable et ça va

plus loin que le droit des guerrières. Tenir la tension entre l'engagement en guerre et une expérience qui mine de l'intérieur tous les fondements du militarisme, c'est un apport précieux de la résistance ukrainienne.

Nicole Lapierre, sociologue et anthropologue, autrice de nombreux ouvrages sur la mémoire et sur les « causes communes » qui permettent de belles alliances :

Ce film est d'autant plus remarquable qu'il ne simplifie rien. Il aborde, bien sûr, la question féministe dans l'armée mais aussi le mélange de fraternité et d'inhumanité de la guerre et ce qu'elle fait aux êtres. Les témoignages d'Ok-sana et de Hanna étaient d'autant plus admirables qu'elles exprimaient leur détermination dans une situation qui ne leur laisse pas le choix mais sans bellicisme imbécile. Une grande réussite.



Les photos sont de Katrin Baumann. Article paru dans *Soutien à l'Ukraine résistante*, n° 29, 1^{er} mai 2024.



L'usine, l'art et la torture ou les trois vies d'*Izolatsiya*

Sophie Bouchet-Petersen
et Mariana Sanchez

Steppes
(Lina Kostenko)

Steppe verte, ni arbre, ni champ.
Steppe azur, ni nuages, ni pigeons.
Un soleil rouge,
lingot encore brûlant,
vogue avec lenteur entre elles.

Et toi, derrière lui
jusqu'au soir vagabondes
Es-tu las ? plonge, renversé dans l'herbe,
puis écoute, écoute,
jusqu'à n'en plus pouvoir
les fleurs de steppe qui, si doucement, respirent.

Traduit par Marie-France Jacamon.

« Isolation » (*Izolatsiya*), le dernier film du réalisateur d'origine ukrainienne Igor Minaev, est un drame en trois actes qui frappe fort et juste. Un documentaire implacable réalisé par un cinéaste qui ne se définit pas comme documentariste car son œuvre de fiction témoigne d'autres cordes à son arc. Il donne ici à voir avec rigueur, sur la base d'archives et de témoignages, les métamorphoses d'un lieu qui fut tour à tour fleuron de l'industrie soviétique, centre d'art contemporain de l'Ukraine indépendante puis, jusqu'à aujourd'hui, immense centre de torture au service de l'invasion poutinienne. Unité de lieu, comme au théâtre, mais il s'agit de l'histoire réelle de l'Ukraine, des mensonges qui lui furent jadis imposés, de ses efforts d'émancipation, de la guerre qui lui est infligée.

1955 à Donetsk

Une usine de matériaux isolants (d'où son nom : « Isolation ») est mise en service et devient dans les années 1960, un centre industriel majeur du Donbass. La propagande soviétique ne lésine pas sur la glorification du bonheur ouvrier au pays du « socialisme réellement existant ».

L'usine, comme beaucoup d'autres, ne survit pourtant pas à l'effondrement de l'URSS. Devenue propriété privée, Isolation finit par fermer en 1990, à l'aube de la «décennie maudite» qui voit, dans l'ex-Union soviétique, le capitalisme sauvage, ses oligarques et ses alliés mafieux annexer et ravager le tissu industriel.

2010, la renaissance artistique

La fille du dernier directeur soviétique de l'usine rachète les murs des ateliers depuis longtemps à l'arrêt et y crée un centre d'art contemporain qui acquiert rapidement une grande renommée, en Ukraine et à l'échelle internationale. Le site conserve son nom, Isolation, mais devient un formidable point de rencontre et de création d'artistes du monde entier. L'Ukraine désormais indépendante revendique et affiche sa modernité. Des quatre coins du globe convergent des sculpteurs, des peintres, des auteurs d'installations qui viennent célébrer sur place la créativité, l'hospitalité et le désir de liberté ukrainiens: le plasticien chinois (exilé) Cai Guo-Qiang, le français Daniel Buren, le père de l'école photographique de Kharkiv Boris Mikhaïlov, l'artiste multimédia mexico-canadien Rafaël Lozano-Hemmer et bien d'autres, ainsi que nombre de jeunes artistes ukrainien·nes aux talents des plus prometteurs.

2014, la terreur

En cette année d'annexion de la Crimée par Poutine et d'intenses opérations armées de déstabilisation du Donbass, pilotées par le régime russe, les séparatistes de la «République populaire de Donetsk» font main basse sur les locaux.

Ils brisent, détruisent et dynamitent les œuvres qui y sont exposées, qualifiées de «dégénérées» et de «pornographiques». Les archives filmées que montre Igor Minaev donnent un aperçu de la brutalité et de l'insondable bêtise de ce fascisme bas de plafond: sidérant! Isolation devient, entre les mains des séparatistes et sous la supervision des services russes, un véritable camp de concentration et *un immense centre de torture*. On sait que, dans les territoires temporairement occupés par les troupes poutiniennes, exactions et tortures furent et sont encore monnaie courante. À Isolation, les tortionnaires agissent à une échelle inédite: les témoignages de quelques rescapé·es sont glaçants.

Un film sur la déshumanisation complète

Dans une interview pour Radio Svoboda, Igor Minaev rappelle que celles et ceux qui étaient torturé·es dans la prison d'Isolation n'étaient accusé·es que d'une chose: être ukrainiens. Dès





que les forces armées ukrainiennes libèrent une ville, ajoute-t-il, «on retrouve ces terribles chambres de torture». Il explique n'avoir pas sélectionné celles et ceux qui ont accepté de témoigner dans son film des souffrances qu'ils et elles ont endurées. Ce qui l'a le plus frappé chez ces témoins ?

Vous voyez des gens comme vous, ils sont propres, peignés, lavés, habillés, vous ne pouvez même pas imaginer qu'ils ont vécu une telle horreur, un tel cauchemar, qu'ils sont passés par un tel enfer. C'est ce qui m'a bouleversé [...]. Ces gens disent tous la même chose : qu'ils sont assis dans une cellule et que tout près, il y a une chambre de torture et on y entend des cris si terribles que seul quelqu'un qui est écorché vif peut crier comme ça.

Stanislav Asseyev, écrivain, journaliste et blogueur ukrainien, a été enlevé en mai 2017 alors qu'il couvrait le conflit du Donbass et ce qu'il dit de sa détention à Isolation rejoint exactement ce que montre Igor Minaev. Libéré en



décembre 2019 sous la pression de Reporters sans frontières, de Human Rights Watch et de l'OSCE (Organisation pour la sécurité et la coopération en Europe), il a écrit «Donbass : un journaliste raconte» (Atlande, 2021). Il y raconte ses 28 mois de détention dans ce que d'anciens détenus ont surnommé «le Dachau de Donetsk». Victime et témoin des sévices, viols et humiliations infligés aux prisonnier·ères, il se souvient que le chef de la prison d'Isolation obligeait les détenus à entonner des chants soviétiques pour couvrir les cris des torturé·es. À force d'entendre leurs hurlements, il a appris à distinguer les différentes formes de torture : pour les coups, une succession de cris ; pour les tortures à l'électricité, un cri constant. Il a été condamné à trente ans de prison dont cinq pour avoir simplement utilisé des guillemets dans ses reportages quand il mentionnait la «République populaire de Donetsk», non reconnue internationalement.

Stanislav Asseyev, une fois libéré, est retourné sur le front. Juste avant de s'engager



à nouveau, il a pu assister à Kyiv à la condamnation à quinze ans de prison du principal de ses tortionnaires, Denis Kulikovsky, chef adjoint d'Isolation et sadique ultra-violent. Pour traduire en justice les auteurs de crimes de guerre, il a créé le Justice Initiative Fund. Asseyev reconnaît n'être ni taillé pour la guerre ni «fana-mili» mais avoir choisi de combattre pour que son pays «ne se transforme pas en une vaste prison». Écrivain, il s'appuie sur l'écriture pour reprendre sa vie en main après ce qu'il a vécu. Avant d'être récemment démobilisé eu égard à son statut d'ancien captif, il disait garder une grenade sur lui pour le cas où il risquerait d'être à nouveau fait prisonnier car la mort lui semble préférable au retour dans une prison telle qu'Isolation. Asseyev a encore récemment témoigné de cette terrible guerre dans *Le Monde* du 26 octobre.

Le film d'Igor Minaev ne se contente pas de documenter rigoureusement les crimes commis dans les geôles de Donetsk : il montre aussi la bestialisation de geôliers ivres de toute-puissance et d'impunité. Et, plus impressionnant

que tout, le courage résilient de celles et ceux qui sont passé-es par ces cercles de l'enfer.

Un cinéaste en guerre contre le mensonge

Un fil rouge relie les œuvres de fiction et les trois documentaires d'Igor Minaev : la déconstruction du mensonge. De *Loin de Sunset Boulevard* (2006), qui ressuscite avec brio le monde hypocrite du cinéma stalinien, mêlant glamour hollywoodien et atmosphère pesamment soviétique, à *La cacophonie du Donbass* (2017), réponse caustique à la *Symphonie du Donbass*, film de propagande de Dziga Vertov tourné en 1930, en passant par *L'inondation* (1995), avec Isabelle Huppert, tiré de l'œuvre de Zamiatine (auteur en butte aux censures tsariste puis stalinienne et dont l'œuvre la plus connue, *Nous autres*, est une dystopie sur le totalitarisme qui aurait inspiré Huxley et Orwell), Igor Minaev n'a de cesse de dénouer l'enchevêtrement des mensonges qui travestissent et la vie et l'histoire.

En juin 2023, dans le cadre de la Quinzaine de solidarité du Réseau européen de solidarité avec l'Ukraine, nous avons organisé à l'Espace Saint-Michel une projection de son précédent film, *La cacophonie du Donbass*, suivie d'un débat avec son réalisateur et avec le compositeur de la musique du film, Vadim Sher. Nos amis lyonnais l'ont également projeté en novembre 2023. Ce fut, pour nous, une belle découverte du talent d'Igor Minaev. Nous avons beaucoup aimé ce film qui, fondé sur de délirantes archives, montre jusqu'à quel paroxysme de réalité alternative pouvait

se hisser la propagande du stalinisme haute époque : blondes pulpeuses et ouvriers radieux jubilant dans une allégresse partagée de vivre le bonheur absolu du système soviétique qui, forcément, pourvoyait à tous leurs besoins et comblait tous leurs désirs...

Le clou de cette première partie rétrospective est la triste et véridique histoire du pauvre Stakhanov, mineur érigé en héros national pour une performance (l'extraction de 102 tonnes de charbon soit quinze fois plus que ses camarades) totalement inventée. Encensé, célébré, exhibé, donné en exemple aux autres mineurs pour qu'ils tentent d'égaler sa productivité surhumaine, le malheureux Stakhanov s'y croira un temps et finira alcoolique, rejeté par tous, victime d'une imposture qui l'écrasa.

La cacophonie du Donbass fait ensuite entendre les paroles fortes des mineurs qui, à la fin des années 1980, se révoltent, mettent les apparatchiks en déroute (la peur des bureaucrates claquemurés dans leurs bureaux pendant que gronde la colère ouvrière est un régal!) et obtiennent, par leurs grèves massives et déterminées, une revalorisation de leurs salaires et de leurs conditions d'existence qui n'avaient, dans la vraie vie, rien de paradisiaque.

De la vitrine idéologique que devait être le Donbass et de sa symphonie mensongère du bonheur, il reste surtout le souvenir d'une dignité bafouée, l'expérience d'une manipulation, la déception et les duretés de la vie aggravées par la désindustrialisation puis l'invasion poutinienne. Et cette mise en scène que, pour notre part, nous avons trouvée un rien obscène où un photographe (dont le cynisme se pare d'alibis

culturels) fait poser des mineurs noirs de charbon dans des tutus vaporeux.

Un artiste épris de liberté

«La liberté, a déclaré un jour Igor Minaev, ce n'est pas quelque chose que l'on peut perdre ou que l'on donne. Elle est dans votre tête : personne ne peut vous interdire de penser ce que vous avez envie de penser.» Toute son œuvre en témoigne, au risque de n'être pas toujours comprise. Après des études cinématographiques

Filmographie d'Igor Minaev

2023 : *Isolation*, documentaire

2019 : *La cacophonie du Donbass*, documentaire

2016 : *La robe bleue*, Semaine de la Critique du festival de Berlin, Sélection officielle du festival d'Odessa, festival de Pessac

2010 : *À l'est de l'hiver*, télégrammes visuels

2006 : *Loin de Sunset Boulevard*

2002 : *Les clairières de lune*

1995 : *L'inondation* avec Isabelle Huppert dans le rôle principal

1991 : *Le Temple souterrain du communisme*, documentaire

1990 : *Rez-de-Chaussée*, Quinzaine des réalisateurs à Cannes

1988 : *Mars froid*, Quinzaine des réalisateurs à Cannes

1985 : *Le téléphone*, court-métrage

1980 : *L'invité*, court-métrage

1978 : *L'horizon argenté*, court-métrage

1977 : *La mouette*, court-métrage (film de fin d'études)

à l'Institut national du théâtre et du cinéma Karpenko-Kary à Kyiv, la carrière d'Igor Minaev a commencé à Odessa, où il a réalisé son film de fin d'études, *La mouette*. Dès son deuxième court-métrage, ses ennuis ont commencé : *L'horizon argenté* est censuré dans l'Ukraine encore soviétique et interdiction est faite à Igor Minaev d'exercer son métier de réalisateur. Deux négatifs sont brûlés sous le prétexte d'un manque de place pour stocker les bobines !

Pendant la perestroïka, l'étau se desserre et Minaev rencontre le succès avec son court-métrage pour enfants, *Téléphone*, qui remporte un prix au Festival international du film de Moscou. Ses deux films suivants, des longs-métrages, *Mars froid* (1988) et *Rez-de-chaussée* (1990), sont tous deux sélectionnés à la Quinzaine des réalisateurs du Festival de Cannes.

Cinéaste, metteur en scène et scénariste, Igor Minaev estime toutefois ne pas pouvoir créer à son aise dans l'Ukraine toujours soviétisée et s'installe en France à la fin des années 1980. Il y réalise des films régulièrement primés dans des festivals internationaux (voir ci-contre sa filmographie). Parallèlement à sa carrière de réalisateur, il enseigne à la FEMIS (École nationale supérieure des métiers de l'image et du son), monte des spectacles et écrit avec Olga Mikhaïlova *Madame Tchaïkovski. Chronique d'une enquête* (Astrée, 2014).

Sophie Bouchet-Petersen et Mariana Sanchez sont respectivement secrétaire générale d'Ukraine CombArt et membre du Comité français du Réseau européen de solidarité avec l'Ukraine. Article paru dans *Soutien à l'Ukraine résistante*, n° 35, novembre 2024.



Rita Burkovska : son choix des armes

Sophie Bouchet-Petersen

Rita (Margarita) Burkovska est une formidable comédienne ukrainienne dont le talent, au théâtre et au cinéma, a assis la notoriété en Ukraine et au-delà de ses frontières.

Nous l'avons découverte en 2022 lors de nos projections, à Paris et à Lormes, du film du cinéaste ukrainien Maksym Nakonechnyi, *Butterfly Vision*, dont elle interprétait de manière magistrale l'héroïne, Lilia, soldate pilote de drones faite prisonnière par les séparatistes pro-russes du Donbass, torturée et violée puis libérée, qui réussit à reprendre peu à peu sa vie en mains. Nous avons été bluffé·es et bouleversé·es par la sensibilité, l'intelligence et la sobriété de son jeu. Et très intéressé·es par son implication dans la préparation de son rôle et sa contribution à l'élaboration du scénario.

Ce film a été présenté au Festival de Cannes 2022 et Rita Burkovska a remporté la même année le prix d'interprétation féminine du Festival du film de Saint Jean de Luz. Elle aurait pu, comme beaucoup d'artistes engagé·es aux côtés de la résistance ukrainienne, continuer à faire de son art une arme.

Elle vient de choisir de s'engager dans les forces armées ukrainiennes et, pour ce faire, de suspendre son travail de comédienne.

C'est un choix courageux.

C'est un choix réfléchi dont elle donne les raisons, avec une détermination et une humilité qui forcent l'admiration, dans la lettre ci-dessous, rendue publique en septembre dernier.

Lettre de Rita Burkovska annonçant son engagement dans l'armée

J'ai prêté serment. Ainsi, j'ai rejoint les forces armées ukrainiennes.

Vous savez probablement que je suis actrice. Ces deux dernières années et demie, j'ai travaillé avec les médias. Nous avons réalisé de nombreuses choses utiles et des histoires importantes. J'ai appris beaucoup de choses des meilleurs journalistes. Ces compétences ne disparaîtront pas.

Mais il est temps de prendre plus de responsabilités, et je le fais avec joie.

Ce qu'il y a de plus merveilleux dans tout cela, ce sont les gens. J'ai vu une interview de [@dr_viktoria_kovach](#), chef du service médical [@ab3.army](#), et en écoutant ses idées, ses réflexions, ainsi que son énergie et son style en général, j'ai senti que ce serait un honneur pour moi de me tenir aux côtés de cette personne et de servir l'Ukraine.

Vous pouvez suivre le travail de ces super-héros ici [@ab3.medservice](#). C'est une équipe puissante de professionnels et de personnes engagées, qui font tout leur possible pour



préservé la vie et la santé de ceux qui nous apportent la liberté.

Je ne sais pas ce que cette décision m'apportera, mais je sais avec certitude qu'en cette période historique, c'est la seule décision correcte. Je suis heureuse de l'avoir finalement prise.

J'ai l'honneur de servir parmi les meilleurs. Moi aussi, j'ai envie de tourner dans des films, de sortir, de m'occuper de mes affaires, mais ce n'est pas vraiment le moment pour ça maintenant. Je suis convaincue qu'il y aura encore du cinéma dans ma vie, des personnes qui me sont proches en termes de valeurs et des histoires qui me toucheront ainsi que les autres. J'ai envie d'être avec ceux qui ne se ménagent pas et qui sont capables de vivre dans la réalité et de travailler avec elle. Et bien sûr, avec ceux qui me soutiendront après tout cela.

L'une de mes méditations préférées est de regarder l'eau. Elle coule, coule, et tôt ou tard, elle se jette dans une plus grande étendue d'eau. Nous sommes pareils. Quelqu'un avant nous a suivi ce chemin, et nous le traçons pour les autres.

Tout a sa logique, sa cause et son effet. C'est notre chemin, et il nous appartient de le parcourir. Il n'y a pas de sens à l'éviter.

Merci à ceux qui ont fait leur choix avant moi.

Merci à ceux qui se tiennent à mes côtés.

J'espère que nous serons tous efficaces.

Les combattant·es antiautoritaires ukrainien·nes font leur ciné

Nous avons rendu compte dans les pages de cette revue de trois films réalisés par des documentaristes français qui ont choisi de donner la parole à des militant·es antiautoritaires et libertaires qui ont fait le choix de combattre dans l'armée ukrainienne.

L'arme à gauche : des révolutionnaires dans la guerre



Dès le printemps 2022, Enguerran Carrier tournait *L'arme à gauche : des révolutionnaires dans la guerre* (Soutien à l'Ukraine résistante, n° 10, 3 août 2022):

Fin février 2022 : l'armée russe est aux portes de Kyiv. Devant un assaut imminent, chacun fait face à sa conscience. Pour certains, il s'agit de fuir ; pour d'autres, de combattre.

Une poignée de militants révolutionnaires, ultra-minoritaires en Ukraine, se réunissent dans plusieurs villes du pays. Si aucun consensus n'apparaît sur la marche à suivre, tous s'accordent sur un point : l'armée russe doit être boutée hors d'Ukraine. Ils s'appellent Anton, Iouri ou Dmytro. De tous âges, ils sont réfugiés politiques, antifas coutumiers des rixes

de stade, marxistes universitaires ou encore mineurs syndicalistes.

Un film sans commentaire ni idéalisme, simplement pour comprendre ce qui a poussé ces militants à prendre les armes.

Carnet de voyage en Ukraine¹



Manon Boltansky et Nico Dix donnent la parole à des militant·es de gauche antiautoritaires qui ont fait le choix soit de s'engager directement dans l'armée, soit de soutenir activement les militant·es engagé·es sur le front. On y rencontre notamment Sergey, animateur de Solidarity Collectives, en charge de la logistique. Mobilisé, il sert aujourd'hui dans l'armée. Il y a également Ilya, socialiste révolutionnaire, engagé volontaire. Il y a Yuri, issu de la scène punk hardcore de Kharkiv, engagé depuis 2019. C'est un film qui interroge l'engagement: la manière dont une situation concrète, extrême, met à l'épreuve, transforme ou renforce un engagement militant en faveur d'une société émancipée.

1. *Soutien à l'Ukraine résistante*, n° 46, 1^{er} mars 2026.

Les chemins de la liberté²



Pierre Chamechaude et Christophe Cordier nous emmènent dans une Ukraine où il se passe «quelque chose d'absolument terrible et exceptionnel en même temps». La résistance à l'invasion a été le catalyseur d'une énergie populaire phénoménale. Les auteurs ont voulu aller à la rencontre des héritiers de Makhno, aller à la rencontre de jeunes Ukrainiennes et de jeunes Ukrainiens qui sont engagé·es dans un militantisme actif, qui l'étaient avant la guerre, souvent dans un activisme social, politique, et qui, du fait de la guerre, ont dû «changer leur fusil d'épaule». En réalité, ils ont dû prendre le fusil et le mettre à l'épaule. Et ça, expliquent les auteurs «dans un contexte où notre culture à nous, leur culture à elles et eux, de libertaires ne prépare pas ce type d'événement». Ils ont pris cette décision radicale pour défendre la liberté.

Pour contacter les réalisateurs et organiser des projections:

theleme@theleme.org

2. *Soutien à l'Ukraine résistante*, n° 46, 1^{er} mars 2026.

Abdelatiff Laâbi

Vérité criante

On peut avancer
toutes les théories du monde
sur les dessous de cette guerre-ci
rappeler tous les crimes commis
dans le passé
proche ou lointain
par les génocidaires
les esclavagistes
les colonialistes
contre l'ensemble des peuples de la terre
mais on ne pourra pas nier
la vérité simple
criante
irrécusable
que dans la guerre
qui nous occupe aujourd'hui
les Ukrainiens défendent leur terre
leur liberté
et les soldats russes
agissent
en esclaves aveugles
d'un tyran

Brigades éditoriales de solidarité

Les Brigades éditoriales de solidarité ont été créées au lendemain de l'agression de la Russie poutinienne contre l'Ukraine. Elles regroupent les éditions Syllepse (Paris), Page 2 (Lausanne), M. Éditeur (Montréal), Spartacus (Paris) et Massari (Italie), les revues New Politics (New York), Les Utopiques (Paris) et ContreTemps (Paris), les sites À l'encontre (Lausanne), Europe solidaire sans frontières (Paris), Transversales (Madrid) et Presse-toi à gauche (Québec), les blogs Entre les lignes entre les mots (Paris) et Utopia Rossa, ainsi que le Centre Tricontinental (Louvain-la-Neuve) et le Réseau syndical international de solidarité et de luttes.

À l'encontre: <https://alencontre.org>

Centre Tricontinental: www.cetri.be

ContreTemps: lesdossiers-contretemps.org

Éditions Page 2: <https://alencontre.org>

Éditions Spartacus: www.syllepse.net/cahiers-spartacus-_r_88_va_1.html

Éditions Syllepse: www.syllepse.net

Massari Editore, www.massarieditore.it

Entre les lignes, entre les mots: <https://entreleslignesentrelesmots.wordpress.com>

Europe solidaire sans frontières: www.europe-solidaire.org

Les Utopiques: lesutopiques.org

M. Éditeur: <https://m-editeur.info>

New Politics: newpol.org

Presse-toi à gauche!: www.pressegauche.org

Réseau syndical international de solidarité et de luttes: laboursolidarity.org

Transversales: www.trasversales.net

Utopia Rossa: <http://utopiarossa.blogspot.com>



ÉDITIONS SYLLEPSE

69, RUE DES RIGOLLES, 75020 PARIS

ISBN: 979-10-399-0375-2

Illustration de couverture: Katya Gritseva.

Iconographie: collection Brigades éditoriales de solidarité et RESU (p. 2-3, 26, 50, 70, 79, 80, 81, 82, 92, 95, 96); DocuDays (p. 8, 9, 11, 12-13, 14, 15, 16); Ukraine CombArt (p. 44, 45, 55, 56, 60-61, 63, 84, 85, 86, 88, 89, 90, 94); Comité belge du RESU (p. 24, 40, 41, 51, 71, 74, 76, 77); Ukraine CombArt (p. 122-125); Crown project (30, 36, 46).

L'ART DE L'ARRÊT DE BUS UKRAINIEN



BRIGADES ÉDITORIALES DE SOLIDARITÉ
SOUTIEN À L'UKRAINE RÉSISTANTE

Nous le savons, ce ne sont pas les livres qui arrêteront les blindés russes qui déferlent sur l'Ukraine.

Nous le savons, ce ne sont pas les livres qui arrêteront la main de fer qui s'abat sur les Russes qui s'opposent à la guerre de Vladimir Poutine.

Nous le savons, ce ne sont pas les livres qui mettront fin à la guerre contre la liberté de l'Ukraine, pas plus qu'ils ne mettront fin à la dictature des oligarques du Kremlin.

C'est la résistance populaire ukrainienne multiforme, les grains de sable que les démocrates de Russie et du Bélarus glisseront dans la machine de guerre russe et l'opinion publique mondiale qui arrêteront les chars de Vladimir Poutine.

Mais dans cette bataille pour l'indépendance et la liberté ukrainiennes, rappelons-nous



le pouvoir des *samizdats* et l'effet corrosif qu'ils avaient eu sur la dictature stalinienne. Les éditions Syllepse (Paris), Spartacus (Paris), Page 2 (Lausanne), M. Éditeur (Montréal) et Massari Editore (Italie), les revues *New Politics* (New York), *Les Utopiques* (Paris) et *ContreTemps* (Paris) et *Utopia Rossa* (Rome), les sites *À l'encontre* (Lausanne), *Trasversales* (Madrid) et *Europe solidaire sans frontières*, le Réseau syndical international de solidarité et de luttes, le Centre tricontinental (Louvain-la-Neuve) qui publie la revue *Alternatives Sud*, ainsi que le blog *Entre les lignes entre les mots* (Paris) s'associent pour donner la parole aux résistances populaires, aux oppositions russes et biélorusses à la guerre, au mouvement syndical et aux mouvements sociaux opposés à la guerre. Ce faisant, ce front éditorial ainsi constitué adresse un message aux soldats russes : « Crosse en l'air ».